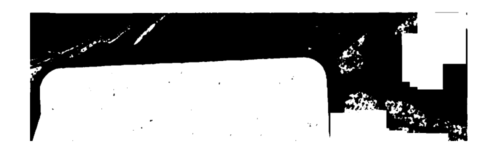
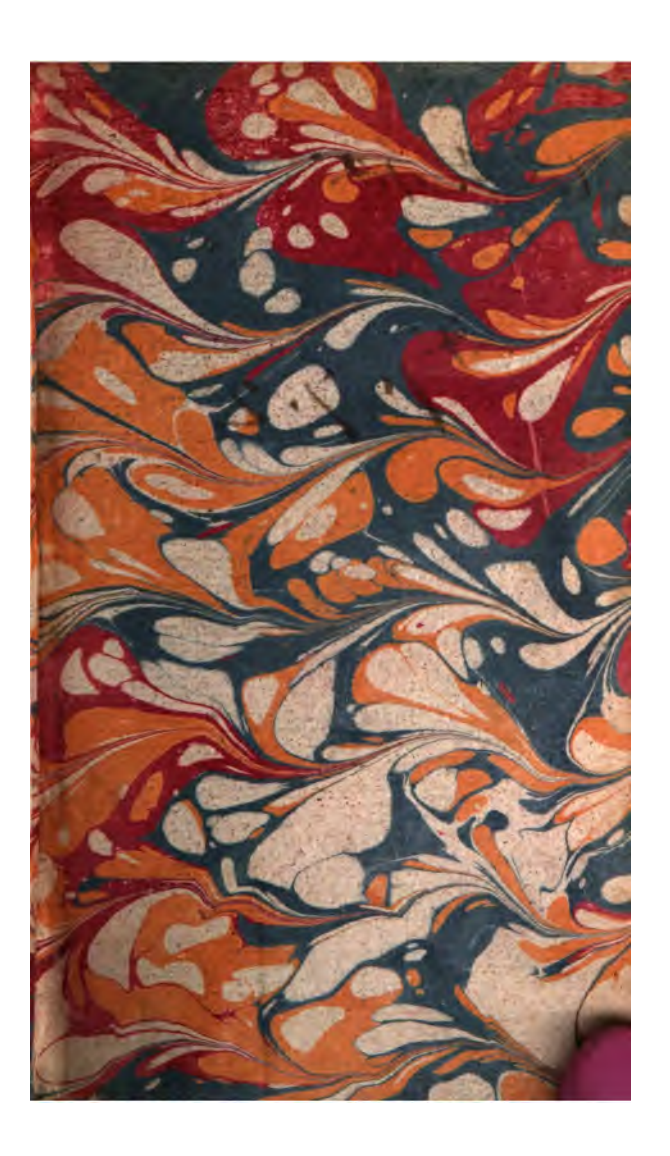








LA PLEÏADE
FRANÇOISE
TOME SECOND.

LA PLEÏADE
FRANÇOISE
OU
L'ESPRIT
DES SEPT PLUS GRANDS
POETES.
TOME SECOND.



A BERLIN,

Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LIV.



LA PLEÏADE FRANÇOISE OU L'ESPRIT DES SEPT PLUS GRANDS POETES.

LIBERTE'.

LE tems, d'une aîle promte & d'un vol insensible;
Fuit & revient sans cesse à ce * Palais terrible;
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens, & les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,

* *Le Palais des Destins.*

[redacted]

Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fiére,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniére.
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des loix.

Voltaire, Henri. ch. VII.

SUIS-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre Agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle Esclave ou Reine ?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers le ciel;
Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain Etre,
Plaça près de son trône, & fit pour le connoître,
Qui respirent dans lui, qui brulent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumiére,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossiére;
Et fuir obstinément tout Docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis pense être au dessus d'eux;
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un systême,
Prend ses brouillards épais pour le jour du ciel même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble, & ton ame sincére,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout Etre qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant,

C'eſt l'attribut divin de l'Etre Tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfans qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfans, des ombres de lui-même,
Il connut, il voulut, & l'univers naquit.
Ainſi lorſque tu veux la matiére obéit.
Souverain ſur la terre & Roi par la penſée,
Tu veux, & ſous tes mains, la nature eſt forcée;
Tu commandes aux mers, au ſouffle des zéphirs,
A ta propre penſée, & même à tes déſirs.
Ah! ſans la liberté que ſeroient donc nos ames?
Mobiles agités par d'inviſibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être en un mot rien ne ſeroit à nous.
D'un Artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment ſans liberté ſerions-nous ſes images?
Que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice,
Caton eſt ſans vertu, Catilina ſans vice.
Le Deſtin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce cahos du monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriwis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux le calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait, Dieu ſeul en eſt l'auteur:
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brule, viole;
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice & de paix
Seroit l'Auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable,
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable.

Voltaire, Diſc. II. de la Liberté.

Pourquoi si l'homme est libre a-t-il tant de foiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare, & toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du monde, & si libre, & si sage ;
Subit-il si souvent un si dur esclavage ?
L'Esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit !
La Liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme,& tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi ! dans cet Océan, cet atome qui nage,
Dira : L'immensité doit être mon partage.
Non, tout est foible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tout sens, à des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur formé de passions
Se rend malgré lui-même à leurs impressions ;
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi puisque tu l'as perdue ?
Une fiévre brulante attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton foible corps.
Mais quoi par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin reclame.
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois : la soif de la grandeur,
La colére, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies ;
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leur assaut tu seras raffermi ;

Prend ce livre censé, consulte cet ami.
Un ami, don du ciel, & le vrai bien du sage.

Voltaire, Disc. II. de la Liberté.

Voi de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Entend comme il consulte, approuve, délibére ;
Entend de quel reproche il couvre un adversaire ;
Voi comment d'un rival il cherche à se venger :
Comme il punit son fils & le veut corriger.
Il le croyoit donc libre ? oui, sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste systême.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave,
Il agit comme libre, & parle comme esclave.
Sûr de ta liberté rapporte à son auteur,
Ce don que sa bonté te fît pour ton bonheur,
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles ;
Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur ;
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zéle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frere ;
Sois sage pour toi seul, compâtissant pour lui ;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

Voltaire, Disc. II. de la Liberté.

VIRIATE à SERTORIUS.

Affranchissons le Tage & laissons faire au Tibre.
La Liberté n'est rien quand tout le monde est libre,
Mais il est beau de l'être, & voir tout l'univers

Soupirer sous le joug & gémir dans les fers,
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave, & de Rome captive;
Et de voir envier aux peuples abattus,
Ce respect que le sort garde pour les vertus.

Corneille, Sertorius, act. IV. *sc.* II.

LOIX DE L'EPOPE'E.

CE n'est pas que j'approuve en un sujet Chrétien;
Un Auteur follement Idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la Fable employer la figure;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron dans sa fatale barque,
Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque;
C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence:
De donner à Thémis ni bandeau ni balance;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;
Ou le Tems qui s'enfuit un horloge à la main;
Et par-tout des discours comme une idolâtrie,
Dans leur faux zéle iront chasser l'Allégorie.

. . . .

Voulez-vous long-tems plaire & jamais ne lasser!
Faites choix d'un Héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique,
Qu'en lui jusqu'aux défauts tout se montre héroique.

. . . .

N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entiére,
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiére.

Soyez vif & pressé dans vos narrations.
Soyez vif & pompeux dans vos descriptions.
C'est-là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou qui décrivant les mers ;
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts ;
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met pour les voir passer les poissons aux fenêtres.

. . . .

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord sur Pégase monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je * chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris !
La montagne en travail enfante une souris.
O que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,
Je chante les combats & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie,
Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu :
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bien-tôt vous le verrez prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles ;
Du Stix & d'Achéron peindre les noirs torrens :
Et déja les Césars dans l'Elisée errans.
De figures sans nombre égayés votre ouvrage.
Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaisant ;
Et je hais un sublime ennuyeux & pésant.
J'aime mieux Arioste & ses Fables comiques,
Que ces Auteurs, toujours froids & mélancoliques ;
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.

* *Vers de Scuderi.*

. . . .
Un Poëme excellent, où tout marche & se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des soins; & ce pénible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un Poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard;
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fiérement prend en main la trompette héroique.
Sa Muse déréglée en ses vers vagabonds,
Ne s'éléve jamais que par sauts & par bonds;
Et son feu dépourvû de sens & de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le Public promt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser.
Lui-même applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homere, n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siécle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour,
Raméne triomphans ses ouvrages au jour,
Leurs tas, au magasin, cachés à la lumiére,
Combattent tristement les vers & la poussiére.

Despréaux, *Art Poët.* *ch.* III.

LOIX DU TRAGIQUE.

IL n'est point de serpent, ni de monstre odieux;
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

D'Oreste parricide exprima les allarmes ;
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scene étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages ;
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
Que dans tous vos discours la passion émûe,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur ;
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante,
En vain vous étalez une scene savante ;
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir ;
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique,
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès le premier vers l'action préparée,
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un Auteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer ;
Et qui, débrouillanr mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon :
Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sant rien dire à l'esprit étourdir mes oreilles.
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scene y soit fixe & marqué.
Un Rimeur, sans péril, de-là les Pyrénées,
Sur la scene en un jour renferme des années.
Là souvent le Héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses régles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
Tienne juſqu'à la fin le Théâtre rempli.
Jamais au ſpectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expoſe;
Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe :
Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toujours croiſſant de ſcene en ſcene,
A ſon comble arrivé, ſe débrouille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
D'un ſecret tout-à-coup la vérité connue,
Change tout, donne à tout une face imprévûe.

. . . .

Bien-tôt l'Amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du Théâtre, ainſi que des Romans,
De cette paſſion la ſenſible peinture,
Eſt pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y conſens, les Héros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Tyrcis & Philéne;
N'allez pas d'un Cirus nous faire un Artaméne;
Et que l'amour ſouvent de remords combattu,
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des Héros de Roman fuyez les petiteſſes :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes.
Achille déplairoit moins bouillant & moins promt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la nature.
Qu'il ſoit ſur ce modéle en vos Ecrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intéreſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtére.
Conſervez à chacun ſon propre caractére.
Des ſiécles, des pays, étudiez les mœurs.

Les climats font ſouvent les diverſes humeurs.
Gardez-vous de donner ainſi que dans Clélie,
L'air, ni l'eſprit François, à l'antique Italie;
Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus Dameret.
Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe.
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon:
Mais la ſcene demande une exacte raiſon.
L'étroite bienſéance y veut être gardée.
D'un nouveau perſonnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord;
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Héros ſemblables à ſoi-même.

. . . .

Que devant Troye en flamme Hécube déſolée,
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon décrire en quels affreux pays,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles,
Sont d'un déclamateur, amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſére touche.
Le Théâtre, fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ périlleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes,
Il trouve à le ſiffler des bouches toujours prêtes.
Chacun peut le traiter de fat & d'ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achette en entrant.
Il faut, qu'en cent façons, pour plaire il ſe replie:
Que tantôt il s'éléve & tantôt s'humilie:
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par-tout fécond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes vers de merveille en merveille:

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De son Ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Despréaux, *Art Poët. ch.* III.

LOIX DU COMIQUE.

Que la nature donc soit votre étude unique ;
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés à pénétré le fond :
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bisarre,
Sur une scene heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler,
Présentez-en par-tout les images naives :
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature féconde en bisarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différens traits ;
Un geste la découvre, un rien la fait paroître,
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

. . . .

Ne faites point parler vos Acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la Cour & connoissez la Ville.
L'un & l'autre est toujours en modéles fertile.
C'est par-là que Moliére illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix ;
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ;
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misantrope.
Le Comique, ennemi des soupirs & des pleurs ;

N'admet point en ses vers de tragiques douleurs :
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une Place ;
De mots sales & bas charmer la populace.
Il faut que ses Acteurs badinent noblement :
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scene vuide ;
Que son style humble & doux se reléve à propos ;
Que ses discours par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées ;
Et les scenes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un pere dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;
De quel air cet Amant écoute ses leçons,
Et court chez sa Maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
C'est un amant, un fils, un pere véritable.

Despréaux, Art Poët. ch. III.

*LOIX DE ROME.

PAULIN à TITUS.

ROME, par une loi, qui ne se peut changer ;
N'admet avec son sang aucun sang étranger ;
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes,
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses Rois.
Rome, à ce nom si noble, & si saint autrefois,
Attacha, pour jamais, une haine puissante ;
Et, quoiqu'à ses Césars fidéle, obéissante,

* *Elles défendoient aux Empereurs l'alliance avec des Reines.*

Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes;
Brula pour Cléopatre; &, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire & sa patrie;
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux;
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'Amant & la Maîtresse.
Depuis ce tems, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom;
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulérent à leurs pieds toutes les loix de Rome;
Ont craint cette loi seule, & n'ont point à nos yeux,
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vû le frere,
Des fers de Claudius, Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux Reines étoient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir sans blesser nos regards;
Faire entrer une Reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses Reines,
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?

Racine, Bérén. act. II. *sc.* II.

LONDRES.

O Rivale d'Athéne! ô Londre heureuse terre;
Ainsi que des tyrans vous avez sû chasser
Les préjugés honteux qui vous livroient la guerre.
C'est-là qu'on sait tout dire & tout récompenser;

Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire,
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le ſublime Dryden & le ſage Addiſſon,
Et la charmante Ophils & l'immortel Newton;
Ont part au temple de Mémoire.

Voltaire.

LOUANGE.

Une louange équitable,
Dont l'honneur ſeul eſt le but;
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un eſprit noble & ſublime
Nourri de gloire & d'eſtime;
Sent redoubler ſes chaleurs:
Comme une tige elevée
D'une onde pure abreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

Mais cette flatteuſe amorce
D'un hommage qu'on croit dû;
Souvent prête même force
Au vice, qu'à la vertu.
De la céleſte roſée
La terre fertiliſée
Quand les frimats ont ceſſé,
Fait également éclore,
Et les doux parfums de Flore;
Et les poiſons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrthe aimé des Dieux.
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux;
Et vous, enfans des nuages,

Vents, miniſtres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nord,
De vos brulantes froidures
Sécher ces feuilles impures
Dont l'ombre donne la mort.

Rouſſeau, Ode à Malherbe.

Iris (1), je vous louerois, il n'eſt que trop aiſé;
Mais vous avez cent fois notre encens refuſé,
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles;
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flatteur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur;
Elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles;
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on ſert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre;
C'eſt la louange, Iris; vous ne la goûtez point.

La Fontaine.

LOUANGE PROFITABLE.

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes;
Les Dieux, ſa Maîtreſſe, & ſon Roi.
Malherbe le diſoit: j'y ſouſcris quant à moi:
Ce ſont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les eſprits.
Les faveurs d'une Belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide (2) avoit entrepris

(1) *Madame de la Sabliere.*

(2) *Ancien Poëte Grec dont il reſte quelques fragmens.*

L'éloge d'un Athléte ; & la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nuds.
Les parens de l'Athléte étoient gens inconnus,
Son pere un bon Bourgeois, lui sans autre mérite :
Matiére infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de son Héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor & Pollux, ne manque pas d'écrire,
Que leur exemple étoit aux Luteurs glorieux ;
Eleve leurs combats, spécifiant les lieux,
Où ces freres s'étoient signalés davantage.
Enfin l'éloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'Ouvrage.
L'Athléte avoit promis d'en payer un talent ;
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers : & dit fort franchement,
Que Castor & Pollux acquitassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je veux vous traiter cependant :
Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie.
Les conviés sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis,
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit, peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table, & la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les jumeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plat-fond

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
N'en fait pas moins aux Echansons.
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance dûe au Poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'Athléte,
Et renvoya les conviés
Pour la plûpart estropiés.
La Renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle : on doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere,
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.
Je reviens à mon texte ; & dis premiérement,
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils : de plus, que Melpomene,
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine :
Enfin qu'on doit tenir notre art à quelque prix.
Les Grands se font honneur dès-lors qu'ils nous font
grace.
Jadis l'Olympe & le Parnasse
Etoient freres & bons amis.

La Fontaine, Fables.

LUXE.

J'AIME le luxe & même la mollesse ;
Tous les plaisirs, les arts de toute espéce ;
La propreté, le goût, les ornemens,
Tout honnête homme a de tels sentimens.
Il est bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mere des arts & des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde,

Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre, & les trésors de l'onde,
Leurs habitans, & les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde;
O le bon tems que ce siécle de fer!
Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un & l'autre hémisphére.

Voltaire, le Mondain

A TABLE hier par un triste hasard,
J'étois assis près d'un Maître Caffard,
Lequel me dit, vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer; & moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.
Damné! comment? pourquoi? pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au Paradis Adam étoit mouillé,
Lorsqu'il pleuvoit sur notre premier pere;
Qu'Eve avec lui buvoit de belle eau claire;
Qu'ils avoient même avant d'être déchus
La peau tannée, & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe & vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits!
Vivre à présent qu'avoir vécû jadis.
Par quoi mon fils, votre Muse pollue
Sera rôtie, & c'est chose conclue.
Disant ces mots, son gosier altéré,
Humoit un vin, qui d'ambre coloré,
Sentoit encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un carmin vif enluminoit son teint,
Lors je lui dis: Pour Dieu, Monsieur le Saint;

[redacted]

Quel eſt ce vin ? d'où vient-il, je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? il vient de Canarie :
C'eſt un nectar, un breuvage d'élû ;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il ſoit bû.
Et ce caffé dont après cinq ſervices,
Votre eſtomac goûte encor les délices ?
Par le Seigneur il me fut deſtiné,
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné ;
Ne faut-il pas que l'humaine induſtrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine, & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée ;
Cet argent fin, cizelé, gaudroné,
En plat, en vaſe, en ſoucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potoſe, au ſein d'un nouveau Monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix dans votre heureux courroux ;
Vous inſultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuiſé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connoiſſez-vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez pas ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſur-tout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine ;
D'un regne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer,
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement & l'amour des nayades ;
Voyez ces flots dont les napes d'argent,
Vont inonder ce marbre blanchiſſant ;
Les humbles prez s'abreuvent de cette onde ;
La terre en eſt plus belle & plus féconde.

is de ces eaux si la source tarit,
erbe est séchée & la fleur se flétrit.
si l'on voit en Angleterre, en France,
cent canaux circuler l'abondance;
goût du luxe entre dans tous les rangs;
pauvre y vit des vanités des Grands;
le travail gagé par la mollesse,
uvre à pas lents la route à la richesse.

Voltaire, Défense du Mondain.



MAGNANIMITÉ.

PORUS À EPHESTION.

....QUE verrois-je, & que pourrois-je apprendre ;
Qui m'abaisse si fort au dessous d'Alexandre ?
Seroit-ce sans effort les Persans subjugués ;
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ?
Quelle gloire en effet d'accabler la foiblesse
D'un Roi déja vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur & presque inanimé,
Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé ;
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des loix ;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas crû qu'un Dieu pût trouver des obstacles :
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des Conquérans,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans ;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme :
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve par-tout les armes à la main.
Il voit, à chaque pas, arrêter ses conquêtes.
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, & presque plus de tems ;
Que n'en coûte à son bras l'Empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas, ne corrompt point nos ames ;
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer.

Racine, Alexandr. act. II. sc. II.

TAXILE à PORUS.

NOUS rendons ce qu'on doit aux illustres exemples ;
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples ;
Des Héros qui chez vous passoient pour des mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels.
Mais en vain l'on prétend chez des peuples si braves ;
Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves.
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.

Racine, Alexandr. act. II. sc. II.



LAODICE à FLAMINIUS.

TOUS les Rois ne sont Rois qu'autant comme il vous plaît ;
Mais si de leurs Etats Rome à son gré dispose,
Certes pour son Attale elle fait peu de chose ;
Et qui tient dans sa main tant de quoi lui donner ;
A mendier pour lui devroit moins s'obstiner.
Pour un Prince si cher sa réserve m'étonne ;
Que ne me l'offre-t-elle avec une Couronne ?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrois un Roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, & si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir,
Je ne veux point de Rois qui sachent obéir ;
Et puisque vous voyez mon ame toute entiére,
Seigneur, ne perdez plus menace ni priére.

Corneille, Nicomed. act. III. sc. II.

MALADIE.

J'AI vû mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort déployant ſes aîles
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis :
Et dans cette nuit funeſte
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main reclame
Les dons que j'en ai reçus.
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus.
Mon dernier ſoleil ſe leve ;
Et votre ſouffle m'enleve
De la terre des vivans,
Comme la feuille ſéchée,
Qui de ſa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable
Le mal a briſé mes os ;
Et ſa rage inſatiable
Ne me laiſſe aucun repos.
Victime foible & tremblante
A cette image ſanglante
Je ſoupire nuit & jour ;
Et dans ma crainte mortelle
Je ſuis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainſi de cris & d'allarmes
Mon mal ſembloit ſe nourrir :
Et mes yeux noyés de larmes
Etoient laſſés de s'ouvrir.
Je diſois à la nuit ſombre :
O nuit ! tu vas dans ton ombre
M'enſevelir pour toujours.
Je rediſois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore,
Eſt le dernier de mes jours.

Mon ame eſt dans les ténébres,
Mes ſens ſont glacés d'effroi.
Ecoutez mes cris funébres,
Dieu juſte, répondez-moi.
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice,
Qui s'entr'ouvroit ſous mes pas.
Son ſecours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme, à qui la grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints tréſors ;
Et qui rallumant ſa flamme
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps.

C'eſt pour ſauver la mémoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, c'eſt pour votre gloire,

Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muette
Ne sera point l'interpréte
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés :
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissés.

Rousseau, Cantique.

MALHEUR.

QUAND le malheur ne seroit bon,
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.

La Fontaine, Fables.

ANDROMAQUE à PYRRHUS.

NON, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs que n'a pû conserver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,

Seigneur. C'eſt un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, & même loin de vous,
J'aille chercher mon fils & pleurer mon époux.

Racine, Andromaq. act. I. ſc. IV.

EGISTE à NARBAS.

EH, quoi! tous les malheurs aux humains *réſervés*,
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma premiére aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obſcurité.
Le ciel ſait cependant, ſi parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévoroit mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeoit mon malheur.
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre miſere;
Je n'aurois point aux Dieux demandé d'autre pere.
Ils m'en donnent un autre & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte & ne puis le venger.
Je retrouve une mere, un tyran me l'arrache.
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache.
Je maudis dans vos bras le joûr où je ſuis né;
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.
Ah, mon pere! ah! pourquoi d'une main égarée
Reteniez-vous tantôt la main déſeſpérée ?
Mes malheurs finiſſoient, mon ſort étoit rempli.

Voltaire, Mérop. act. V. ſc. I.

MALHEURS D'ŒDIPE.

ŒDIPE à DIRCÉ.

MON souvenir n'eſt plein que d'exploits généreux ;
Cependant je me trouve inceſte, & parricide,
Sans avoir fait un pas que ſur les pas d'Alcide,
Ni recherché par-tout que loix à maintenir,
Que monſtres à détruire, & méchans à punir.
Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache,
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon pere à mon épée & ma mere à mon lit.
Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine,
Les ſoins de l'éviter font courir au devant ;
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.
Mais ſi les Dieux m'ont fait la vie abominable ;
Ils m'en font par pitié la ſortie honorable,
Puiſqu'enfin leur faveur mêlée à leur courroux,
Me condamne à mourir pour le ſalut de tous.
Et qu'en ce même tems qu'il faudroit que ma vie ;
Des crimes qu'ils m'ont fait traînât l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux,
Reçoit pour récompenſe un trépas glorieux.

Corneille, Œdip. act. V. sc. VII.

ŒDIPE à ICARE.

QU'ETES-vous devenus, Oracles de nos Dieux ?
Vous qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide,
Mon pere eſt chez les morts & vous m'avez trompé ;

Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point
trempé.
Ainsi de mon erreur esclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnois ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule Artisan de mes tristes Destins.
O ciel! & quel est donc l'excès de ma misére,
Si le trépas des miens me devient nécessaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un pere est un bienfait des Dieux.

. . . .

O vous qui présidez aux fortunes des Rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un foible mortel épuiser les miracles.

. . . .

J'entrevois mon destin: ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais: mais malgré les maux que je prévoi,
Un désir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude.
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer,
Je crains de me connoître & ne puis m'ignorer.

Voltaire, Œdip. act. V. sc. II.

Œdipe *seul.*

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin par un mélange affreux,
Inceste & parricide & pourtant vertueux!
Misérable vertu, nom stérile & funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pû résister!
Je tombois dans le piége en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entraînoit vers le crime;

Sous mes pas fugitifs il creusoit un abîme,
Et j'étois malgré moi dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits je n'en connois point d'autres;
Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres.
Et vous m'en punissez. . . .

Voltaire; Œdip. act. V. sc. IV.

MALHEURS DE POMPE'E.

PHOTIN à PTOLOME'E.

IL * fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains;
A qui par sa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le désespoir des Peuples & des Princes,
Qui vengeroient sur lui le sang de leurs Provinces;
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs sceptres brisés;
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chûte.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul étoit mis,
Lui seul pouvoit pour soi, cédez alors qu'il tombe;
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable;
A force d'être juste on est souvent coupable;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles;
Pour être glorieux ne sont pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux;
Rangez-vous du parti des Destins & des Dieux;
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,

* *Pompée.*

Puiſqu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage :
Quelques ſoient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Corneille, Mort de Pompée, act. I. ſc. I.

MAL MARIE'.

Que le bon ſoit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le Divorce entre eux n'eſt pas nouveau ;
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Aſſemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains preſque les quatre parts,
S'expoſent hardiment au plus grand des haſards ;
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alléguer un qui s'étant repenti,
Ne pût trouver d'autre parti,
Que de renvoyer ſon épouſe,
Querelleuſe, avare & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut,
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt.
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe ;
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout :
Monſieur ne ſonge à rien, Monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, Monſieur ſe repoſe.
Elle en dit tant, que Monſieur à la fin,
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne,
Chez ſes parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque tems qu'on la crût adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Comment paſſiez-vous votre vie ?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?
Assez, dit elle : mais ma peine
Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire ; & m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si votre esprit est si hargneux,
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est déja lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux,
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous ?
Retournez au Village : adieu, si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.

La Fontaine, Fables.

MARIAGE.

PLUS d'une fois je me suis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage,
En est le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien ;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien.

La Fontaine, Contes.

JE soutiens & dis hautement,
Que l'hymen est bon seulement
Pour les gens de certaines classes.
Je le souffre en ceux du haut rang,

Lorſque la nobleſſe du ſang,
L'eſprit, la douceur & les graces
Sont joints au bien : & lit à part.
Il me faut plus à mon égard.
Et quoi ? de l'argent ſans affaire;
Ne me voir autre choſe à faire,
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
Que de ſuivre en tout mon vouloir.
Femme de plus aſſez prudente
Pour me ſervir de confidente;
Et quand j'aurois tout à mon choix,
J'y ſongerois encor deux fois.

La Fontaine, Œuvr. diverſ.

HOMME, qui femme prend, ſe met en un état,
Que de tous a bon droit on peut nommer le pire :
Fol étoit le ſecond qui fit un tel contrat,
A l'égard du premier je n'ai rien à lui dire.

La Fontaine, Œuvr. diverſ.

MARIS.

LE malheur des Maris, les bons tours des Agnès,
Ont été de tout tems le ſujet de la Fable.
Ce fertile ſujet ne tarira jamais;
C'eſt une ſource inépuiſable.
A de pareils malheurs tous hommes ſont ſujets:
Tel qui s'en croit exemt eſt tout ſeul à le croire;
Tel rit d'une ruſe d'amour,
Qui doit devenir à ſon tour,
Le viſible ſujet d'une ſemblable hiſtoire.
D'un tel revers ſe laiſſer accabler,
Eſt à mon gré ſottiſe toute pure.

La Fontaine, Contes.

MAUSOLE'E.

BOURBON n'employoit point ces momens salutaires,
A rendre au dernier * Roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées,
Par qui malgré l'injure & des tems & du sort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.

Voltaire, Henri. ch. VI.

* *Henri III.*

ME'CHANS.

AU bonheur du méchant qu'un autre porte envie.
Tous ses jours paroissent charmans.
L'or éclate en ses vêtemens,
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens.
Son cœur nage dans la mollesse.

Pour comble de prospérité,
Il espére revivre en sa postérité;
Et d'enfans à sa table une riante troupe,
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance.
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance.

La gloire des méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore,

Il n'en eſt pas ainſi de celui qui te craint.
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.
Racine, Eſth. act. II. ſc. IX.

PARDONNE, Dieu puiſſant, pardonne à ma foibleſſe,
A l'aſpect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a ſaiſi, mes pas ont héſité.
Mon zéle m'a trahi, Seigneur, je le confeſſe
En voyant leur proſpérité.

Cette mer d'abondance où leur ame ſe noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux;
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux,
Ils marchent ſur des fleurs, ils nagent dans la joie,
Le ſort n'oſe changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu crainte ni repentirs?
Enveloppés d'orgueil, engraiſſés de plaiſirs,
Enivrés de bonheur ils ne prennent pour guide,
Que leurs plus inſenſés déſirs.

Leur bouche ne vomit qu'injure & que blaſphêmes;
Et leur cœur ne nourrit que penſers vicieux,
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux;
Et n'élévent leurs voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là, je l'avouerai, naiſſoit ma défiance,
Si ſur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment ſans les punir voit-il ces cœurs pervers?
Et s'il ne les voit point, comment peut ſa ſience
Embraſſer tout cet univers?

Tandis qu'un peuple entier les ſuit & les adore;
Prêt à ſacrifier ſes jours mêmes aux leurs:
Accablé de mépris, conſumé de douleurs,

Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures,
J'ai toujours refusé l'encens que je te dois?
C'est donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures,
Qu'avec ceux qui suivent ta loi.

C'étoit en ses discours que s'exhaloit ma plainte;
Mais ô coupable erreur! ô transports indiscrets!
Quand je parlois ainsi j'ignorois tes secrets;
J'offensois tes élus, & je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Rousseau, Odes sacr.

ME'DECINS.

LE Médecin Tant-pis alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son Confrere Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure;
Leur malade paya tribut à la natute;
Après qu'en ses conseils Tant-pis eût été crû,
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévû:
S'il m'eût crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

La Fontaine, Fable des Médecins.

IL en coûte à qui vous reclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O tems! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

La Fontaine, Fable du cerf malade.

TU * revenois couvert d'une gloire éternelle,
Le Gévaudan surpris t'avoit vû triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle ;
Et ta main venoit d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans ** Maisons cependant je voyois mes beaux jours ;
Vers leurs derniers momens précipiter leurs cours.
Déja près de mon lit la Mort inexorable,
Avoit levé sur moi sa faux épouvantable.
Le vieux Nocher des morts à sa voix accourut :
C'en étoit fait, sa main tranchoit ma destinée ;
Mais tu lui dis, arrête : & la Mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.

Voltaire, Poësies diverses.

MÉDIOCRITÉ.

AGAMEMNON à ARCAS.

HEUREUX ! qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dant l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

Racine, Iphig. act. 1. sc. 1.

MENSONGE.

QUE le mensonge un instant vous outrage ;
Tout est en feu soudain pour l'appuyer.
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.

Voltaire, Epître sur la Calomnie.

* *M. de Gervasi, fameux Médecin.*
** *Château renommé, bâti par Mansard.*

[redacted]

MÉPRIS.

VIL imposteur, je vois ce qui te flatte,
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours ; & nouvel Erostrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein, tu sémes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré :
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré.

Rousseau, Epigr.

MERE.

MEROPE À ISMENIE.

L'EMPIRE est à mon fils, périsse la marâtre ;
Périsse le cœur dur de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang.
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
Je dûs y renoncer alors, que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort toujours présente à ma douleur profonde !
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : Sauvez le Roi, son épouse & ses fils !
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans, ces femmes écrasées ;
Ces esclaves fuyans, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.

Là nageant dans son sang & souillé de poussiére,
Tournant encor vers moi sa mourante paupiére,
Cresfonte en expirant me serra dans ses bras;
Là deux fils malheureux condamnés au trépas,
Tendres & premiers fruits d'une union si chere,
Sanglans & renversés sur le sein de leur pere;
A peine soulevoient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploroient contre leurs assassins,
Egiste échappa seul, un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance;
Qu'il vienne, que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ses déserts au rang de ses ayeux:
J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence;
Qu'il regne au lieu de moi: voilà ma récompense.

Voltaire, Merop. act. I. sc. I.

MÉROPE À POLIFONTE.

AYEZ pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés;
Que vous faut-il de plus Mérope est à vos pieds,
Mérope les embrasse, & craint votre colere.
A cet effort affreux jugez si je suis mere,
Jugez de mes tourmens; ma détestable erreur
Ce matin de mon fils alloit percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire;
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de pere,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous & vous l'assassinez.
Son pere est mort, hélas! par un crime funeste.
Sauvez le fils, je puis oublier tout le reste;
Sauvez le sang des Dieux & de vos Souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains,
Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes miseres;
Lui seul il me rendra mon époux & ses freres.

Voltaire, Merop. act. IV. sc. II.

MERE DÉNATURÉE.

UNE femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire !
Une femme avoit vû par ces * cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restoit, prêt à périr comme elle ;
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras :
Son enfance, sa voix, sa misére, & ses charmes,
A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié.
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante ;
La rage enfin l'emporte ; & d'une voix tremblante
Détestant son hymen & sa fécondité,
Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçûs la vie,
Les tyrans ou la faim l'auroient bien-tôt ravie :
Et pourquoi vivrois-tu ? pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux & ta misere ;
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mere ;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils, sa main désespérée,
Enfonce en frémissant le parricide acier,
Porte le corps sanglant auprès de son foyer ;
Et d'un bras que poussoit sa main impitoyable,
Prépare avidement, ce repas effroyable.
Attirez par la faim les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.

*Les Suisses qui étoient à la solde du Duc de Mayenne.

Leur transport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe! ô terreur!
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils! oui, monſtres inhumains;
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mere & le fils vous ſervent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur à mes yeux ſemble vous glacer tous?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.

Voltaire, Henri. ch. X.

MERE DESESPERE'E.

MEROPE à NARBAS.

LE déſeſpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers ce temple où m'attend mon outrage,
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux
Entre l'autel & moi ſous la garde des Dieux.
Il eſt né de leur ſang, ils prendront ſa défenſe;
Ils ont aſſez long-tems trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je peindrai les fureurs;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyran, craignez les cris & les pleurs d'une mere.
On vient. Ah! je friſſonne. Ah! tout me déſeſpere,
On m'appelle, & mon fils eſt au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.
Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.

O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?

Voltaire, Merop. act. IV. sc. V.

MÉROPE.

NON, cet hymen horrible ;
Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURICLÈS.

Madame, au nom des Dieux. . . .

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie ;
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux ?
Joindre un sceptre étranger aux sceptres de mes peres ;
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires ?
Moi, vivre ; moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus ?
Sous un Maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse !
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir ;
La vie est un opprobre & la mort un devoir.

Voltaire, Merop. act. II. sc. VII.

MÉRITE.

DANS les tems bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence.
Chacun vivoit content, & sous d'égales loix.
Le mérite y faisoit la Noblesse & les Rois;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un Héros, de soi-même, empruntoit tout son lustre:
Mais enfin par le tems le mérite avili,
Vit l'honneur en rôture & le vice ennobli.

Despréaux, Satyr. V.

MEURTRE D'AGAMEMNON.

PALAMEDE à ELECTRE.

JE vous rassemble enfin, famille infortunée;
A des malheurs si grands trop long-tems condamnée;
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce pere vertueux, ce chef de tant de Rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire!
O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire!
Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux!
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.
Oreste, c'est ici que le barbare Egiste,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides:
C'est ici que sans force, & baigné dans son sang,
Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc;
Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie,

Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie.
C'est-là que je reçûs, impitoyables Dieux!
Et ses derniers soupirs, & ses derniers adieux.
A mon triste destin, puisqu'il faut que je cede,
Adieu, prens soin de toi; fuis, mon cher Palamede;
Cesse de m'immoler d'odieux ennemis:
Je suis assez vengé si tu sauves mon fils.
Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste:
C'est à lui de venger une mort si funeste.

Crébillon, Electr. act. IV. sc. III.

ELECTRE à IPHISE & à PAMMENE.

Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de morts, ces apprets, ce festin,
Ce festin détestable, où le fer à la main,
Clytemnestre! ma mere! ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage;
C'est-là, c'est en ces lieux où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vû votre pere attiré dans le piége
Se débattre, & tomber sous leur main sacrilége.
Pammene, aux derniers cris, aux sanglots de ton Roi;
Je crois te voir encore accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchoit dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connoissoit pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux pere;
A son secours encore il appelloit sa mere:
Clytemnestre appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egiste emporter la victime.
Oreste dans ton sang consommant sa fureur,

Egiſte a-t-il détruit l'objet de ſa terreur ?
Es-tu vivant encore ? as-tu ſuivi ton pere ?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frere.
Mes mains portent des fers, & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vû que des forfaits & des perſécuteurs.

Voltaire, Oreſt. act. I. ſc. II.

MEURTRE DU DUC DE GUISE.

HENRI IV. *à la Reine Eliſabeth.*

GUISE, tranquille & fier au milieu de * l'orage ;
Précipitoit du peuple ou retenoit la rage,
De la ſédition gouvernoit les reſſorts,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie ;
Si Guiſe eût dit un mot, Valois étoit ſans vie :
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler ;
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler ;
Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quelque fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pû forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenſer à demi ;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au trône il marchoit au ſupplice.
Enfin maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Iberes,
Adoré des François, ſecondé de ſes freres,

* *La journée des Barricades.*

Ce sujet orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachoient leur diadême;
Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs tyrans.
Au milieu des Etats, Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tyran venduë,
Alloit mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisoit sa colére;
Ne soupçonnant pas même en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveugloit; son heure étoit venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vûe;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé;
Et ce front que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant;
Le Roi dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement & s'en vengea de même.
Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris;
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris;
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir & son Pere à venger.

Voltaire, Henri. ch. III.

MEURTRE DE HENRI III.

CLE'MENT au Camp Royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son Roi;
Il dit que dans ces lieux, amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadème,
Et révéler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
On craint sous cet habit un funeste mystére.
Il subit sans allarme un examen sévére,
Il satisfait à tout avec simplicité.
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paroître.
L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux:
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit qui conduisoit sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout que mon cœur le bénisse,
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi.
Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zéle
Fut toujours formidable à ce peuple infidéle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les puissans & les sages
Par la main la plus foible accomplit ses ouvrage
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit,
Rempli de sa lumiére & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette Lett
Qu'à mes fidéles mains Harlay vient de remett

Valois reçoit la Lettre avec empressement.
Il bénissoit les cieux d'un si doux changement.
Quand pourrai-je, dit il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zéle & payer ton service ?
En lui disant ces mots, il lui tendoit les bras ;
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie ;
Mille bras sont levés pour punir l'assassin :
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain :
Fier de son parricide & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :.
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion !
Digne à la fois d'horreur & de compassion ;
Et de la mort du Roi, moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître ;
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un foible solitaire égara la raison.
Déja Valois touchoit à son heure derniére,
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reste de lumiére ;
Ses Courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes ;
Exprimoient des douleurs, ou sincéres, ou feintes.
Quelques-uns que flattoit l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
Les autres, qu'occupoit leur crainte intéressée ;
Pleuroient, au lieu du Roi, leur fortune passée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié.

En

En vain son intérêt combattoit sa pitié :
Ce *Héros* vertueux se cachoit à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un diadême.
Valois tourna sur lui par un dernier effort,
Ses yeux appésantis qu'alloit fermer la mort ;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses ;
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses ;
L'univers indigné doit plaindre votre Roi.
Vous, Bourbon, combattez, régnez & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû,
Jouissez de ce bien par vos mains défendu ;
Mais songez que la foudre, en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne,
Puissiez-vous détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte & son autel.
Adieu : régnez heureux, qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connoissez la Ligue & vous voyez ses coups ;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste ciel ! épargnez une vertu si rare :
Permettez ! . . . A ces mots l'impitoyable mort
Vient fondre sur sa tête & termine son sort.

Voltaire, Henri. ch. V.

MIRACLES.

ABNER.

BENJAMIN est sans force & Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs Rois vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous,

De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains,
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte est muette & ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat! quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
Des tyrans d'Israel les célébres disgraces,
Et Dieu trouvé fidéle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, & de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés;
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des Prophétes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Elie aux élémens parlant en Souverain,
Les cieux par lui fermés & devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie & sans rosée;
Les morts se ranimans à la voix d'Elisée;
Reconnoissez, Abner, à ses traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fût dans tous les tems.
Il sait quand il lui plaît faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

Racine, Athal. act. I. sc. I.

MIRACLES DE L'AMOUR.

LE jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout tems grand faiseur de miracles:
En gens coquets il change les Catons;
Par lui les sots deviennent des oracles;
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même,
Témoin Hercule, & témoin Polypheme
Mangeur de gens. L'un sur un roc assis
Chantoit aux vents ses amoureux soucis;
Et pour charmer sa Nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, & se miroit dans l'eau.
L'autre changea sa massue en fuseau,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent. Bocace en rapporte un,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps; mais ours quand à l'esprit.
Amour le léche, & tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir apperçus un moment,
Encore à peine, & voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme.

La Fontaine, Contes.

MISE'RABLES.

IL ne se faut jamais moquer des misérables:
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
Le sage Esope dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.

Celui qu'en ces vers je propose
Et les siens, ce sont même chose.
Le Liévre & la Perdrix, concitoyens d'un champ;
Vivoient dans un état ce semble assez tranquille.
Quand une Meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut;
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même,
Par les esprits sortans de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Liévre; & d'une ardeur extrême;
Il le pousse; & Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le Liévre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte:
La Perdrix le raille & lui dit:
Tu te vantois d'être si vîte:
Qu'as-tu fait de tes pieds? au moment qu'elle rit;
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aîles
La sauront garantir à toute extrémité:
Mais la pauvrette avoit compté,
Sans l'Autour aux serres cruelles.

La Fontaine, Fables.

MONARQUE.

ORODE.

QU'UN Monarque est heureux, quand parmi ses sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au dessus de sa gloire il n'y connoît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa Couronne.

Corneille, Surena, act. III. sc. I.

LE Monarque prudent & sage
De ses moindres sujets fait tirer quelque usage,
Et connoît leurs divers talens.

La Fontaine, Fables.

COMBIEN de Souverains, Chrétiens, & Musulmans,
Ont tremblé d'une Eclipse, ont craint des Talismans?
Tout Monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un Astrologue, un Moine, un Chymiste effronté,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice;
Il demande au premier, si Saturne propice,
D'un aspect fortuné regardant le soleil,
Lui permet de dîner, ou l'appelle au Conseil.
Il est aux pieds de l'autre, & d'une ame soumise,
Par la crainte du Diable il enrichit l'Eglise.
Un pareil Souverain ressemble à ces faux Dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le Prince éclairé que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'essence divine.
Je sais que dans un Roi, l'étude, le savoir,
N'est pas le seul mérite & l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'Histoire sacrée;
Ce Roi dont la mémoire est la plus révérée;
C'est ce Héros savant que Dieu même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des Rois le volontaire hommage.
Son peuple étoit heureux, il vivoit sous un sage.
L'abondance à sa voix passant le sein des mers,
Voloit pour l'enrichir des bouts de l'univers,
Comme à Londre, à Bordeaux de cent voiles suivie,
Elle apporte au Printems les trésors de l'Asie.
Ce Roi que tant d'éclat ne pouvoit éblouir,
Sût joindre à ses talens l'art heureux de jouir.

Ce ſont-là les leçons qu'un Roi prudent doit ſuivre ;
Le ſavoir en effet n'eſt rien ſans l'art de vivre.
Qu'un Roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâliſſant ſur un livre oublier ſon Etat.

Voltaire, Epîtr. au Roi de Pruſſe.

MONDAIN.

VOULEZ-vous, mes amis ;
Savoir un peu dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme ?
Entrez chez lui, la foule des Beaux Arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſein.
Du doux Correge & du ſavant Pouſſin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure ;
C'eſt (1) Bouchardon qui fit cette ſculpture ;
Et cet argent fut poli par (2) Germain.
Des Gobelins, l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés,
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſalon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins de myrthes en berceaux,
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entens ſortir le Maître.
Un char commode avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paroît aux yeux une maiſon roulante,

(1) *Célèbre Sculpteur.* (2) *Orfévre renommé.*

Moitié dorée & moitié transparente ;
Nonchalamment je l'y vois promené.
De deux ressorts la liante souplesse,
Sur le pavé le porte avec mollesse.

Voltaire.

MONDE.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait ses rôles différens.
Là sur la scene en habit dramatique,
Brillent Prélats, Ministres, Conquérans,
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en bas la piéce est écoutée.
Mais nous payons, utiles Spectateurs ;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les Acteurs.

Rousseau, Epigr.

Vivons pour nous, ma chére Rosalie,
Que l'amitié, que le sang qui nous lie,
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.

*Voltaire, Epître à Mad. De * *.*

Il faut du monde ; on le condamne, on l'aime ;
On ne peut vivre avec lui ni sans lui ;

Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui ;
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la Cour dégoûté de la Ville.

*Voltaire, Epîtr. à Mad. De **.*

MORALE.

Toutefois * de ton esprit
Banni l'erreur générale,
Que jadis en maint Ecrit
Plaça la saine morale.
On abuse de son nom;
Le Chantre d'Agamemnon ;
Sut nous tracer dans son Livre ;
Mieux que Chrysippe & Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homere adoucit mes mœurs
Par ses riantes images.
Séneque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages ;
En vain d'un ton de Rhéteur ;
Epitecte à son Lecteur,
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son phlegme simulé
Je découvre sa colére.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misére.
Et dans tous ses beaux discours ;
Fabriqués durant le cours

* *L'Auteur s'adresse à l'Abbé de Chaulieu.*

De ſa fortune maudite ,
Vous reconnoiſſez toujours
L'eſclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénoniſme ,
D'entendre traiter ainſi
Un des Saints du Paganiſme.
Pardon. Mais en vérité ,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage ,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son inſupportable Ouvrage.

Je ne prens point pour vertu
Les noirs accès de triſteſſe ,
D'un loup-garoux revêtu
Des habits de la ſageſſe.
Plus légére que le vent ,
Elle fait d'un faux Savant
La ſombre mélancolie ,
Et ſe ſauve bien ſouvent
Dans les bras de la folie.

Rouſſeau , Ode à l'Abbé de Chaulieu.

MORT.

UN malheureux appelloit tous les jours
La Mort à ſon ſecours.
O Mort , lui diſoit-il , que tu me ſembles belle !
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à ſa porte , elle entre , elle ſe montre.
Que vois-je ! cria-t-il , ôtez-moi cet objet ; . . .

Qu'il eſt hideux ! que ſa rencontre
Me cauſe d'horreur & d'effroi !
N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !
Mécenas * fut un galant homme :
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvû qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez ; je ſuis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

La Fontaine, Fable de la mort & du malheureux.

UN pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot auſſi-bien que des ans,
Gémiſſant & courbé marchoit à pas péſans,
Et tâchoit de gagner ſa chaumiére enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas ſon fagot, il ſonge à ſon malheur.
Quel plaiſir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde ?
En eſt-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois & jamais de repos.
Sa femme, ſes enfans, les ſoldats, les impôts,
Le créancier & la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort, elle vient ſans tarder :
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guére.
Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous ſommes ;
Plutôt ſouffrir que de mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

La Fontaine, Fable de la Mort & du Bucheron.

* *Favori de l'Empereur Auguſte.*

PLISTHENE.

QU'AI-je fait, malheureux ! quelle imprudence extrême!
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur :
Mais tout mon sang se glace & je frémis d'horreur.
Dieux ! que dans mes sermens, malgré moi, j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne * promesse;
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'allarmer d'un serment si funeste ?
Que peut craindre un grand cœur quand sa vertu lui reste ?
Athenes me répond d'un trépas glorieux ;
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce seroit plus que lui m'en rendre un jour coupable :
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La Mort est désormais le seul Dieu que j'implore.

Crébillon, *Atrée*, *act.* I. *sc.* IV.

LA Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant sû lui même avertir
Du tems où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce tems, hélas ! embrasse tous les tems :
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine :
Et le premier instant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiére,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupiére.

* *Atrée l'avoit engagé par serment à tuer Thyeste.*

Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.
Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie;
Se plaignoit à la Mort, que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : Attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle :
Il me reste à pourvoir un arriére neveu :
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle ;
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ? Trouve-m'en dix en France ?
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis,
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvû, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher & du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? plus de goût, plus d'ouie ?
Toute chose pour toi semble être évanouie :
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus ;
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, & sans replique :
Il n'importe à la République,
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raiſon : je voudrois qu'à cet âge
On ſortît de la vie ainſi que d'un banquet,
Remerciant ſon hôte ; & qu'on fît ſon paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard : vois ces jeunes mourir ;
Vois les marcher, vois les courir
A des morts, il eſt vrai, glorieuſes & belles,
Mais sûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zéle eſt indiſcret :
Le plus ſemblable aux morts, meurt le plus à regret.

La Fontaine, Fable de la Mort & du mourant.

L'HOMME en ſa propre force a mis ſa confiance,
Ivre de ſes grandeurs & de ſon opulence,
L'éclat de ſa fortune enfle ſa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable ;
Où la Mort ſaiſira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de ſon iniquité !

Que deviendront alors, répondez gens du monde ;
Que deviendront ces biens où votre eſpoir ſe fonde ?
Et dont vous étalez l'orgueilleuſe moiſſon ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra ſtérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile ;
Ne paira point à Dieu le prix de ſa rançon.

Vous avez vû tomber les plus illuſtres têtes,
Et vous pourriez encore, inſenſés que vous êtes ;
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible paſſage,
Le riche & l'indigent, l'imprudent & le ſage,
Sujets à même loi ſubiſſent même ſort.

D'avides étrangers tranſportés d'allégreſſe ,
Engloutiſſent déja toute cette richeſſe ,
Ces terres , ce palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reſte-t-il en ces momens ſuprêmes ?
Un ſépulchre funébre, où vos noms, où vous-mêmes ;
Dans l'éternelle nuit ſerez enſevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles ;
Ont de ces vérités perdu le ſouvenir.
Pareils aux animaux farouches & ſtupides ,
Les loix de leur inſtinct ſont leurs uniques guides ;
Et pour eux le préſent paroît ſans avenir.

Un précipice affreux devant eux ſe préſente,
Mais toujours leur raiſon ſoumiſe & complaiſante.
Au devant de leurs yeux met un voile impoſteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle Mort les prenant pour victimes ,
Frappe ces vils Troupeaux dont elle eſt le Paſteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques ,
Ce pouvoir uſurpé , ces reſſorts politiques ,
Dont le juſte autrefois ſentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ,
Et Dieu de ſa juſtice appaiſant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Juſtes , ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils ſoient ils ſont ce que nous ſommes.
Si vous êtes mortels ils le ſont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs paſſagéres ,
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes peres ,
Et c'eſt le même Dieu qui nous jugera tous.

Rouſſeau , Odes ſacr.

MORT D'ADONIS.

DE ses yeux si brillans la lumiére est éteinte ;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte ;
On n'en voit que les traits, & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnoient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prez, les fleurs, présent de Flore,
Filles du blond soleil & des pleurs de l'aurore,
Si la faux les atteint perdent en un moment,
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des Chasseurs au Héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vûe :
Il cherche encore un coup la lumiére des cieux :
Il pousse un long soupir, il referme les yeux ;
Et le dernier moment qui retient sa belle ame,
S'employe au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus ;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.
Prêtez-moi des soupirs, ô vents qui sur vos aîles,
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussi-tôt & voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,
Quand l'adroit Giboyeur a d'une main cruelle
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours,
Elle passe à gémir & les nuits & les jours,
De moment en moment renouvellant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte ;
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu ;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu.
On ne le peut fléchir ; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accens ;
Son désespoir éclate en regrets impuissans ;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes ;
Sous d'humides torrens ils resserrent leurs charmes :

Comme on voit au printems les beautés du ſoleil ,
Cacher ſous des vapeurs leur éclat ſans pareil.
Après mille ſanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pû te faire aimer la vie !
Tu me quittes , cruel ! au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus ſenſible à mes triſtes adieux :
Vois de quelle douleur ton amante eſt atteinte :
Hélas ! j'ai beau crier il eſt ſourd à ma plainte :
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ni mes ſoupirs ne peuvent l'arrêter,
Encor ſi je pouvois le ſuivre en ces lieux ſombres !
Que ne m'eſt-il permis d'errer parmi les ombres !
Deſtins, ſi vous vouliez le voir ſi-tôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuſe Venus ! que te ſervent ces larmes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes ;
Ils n'ont pû du trépas exempter tes amours ;
Tu vois qu'ils n'ont pû même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment & ne puis l'obtenir.
Noires Divinités du ténébreux Empire ,
Dont le pouvoir s'étend ſur tout ce qui reſpire ;
Rois des peuples légers , ſouffrez que mon amant,
De ſon triſte départ me conſole un moment.
Vous ne le perdrez point ; le tréſor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre ſombre demeure.
Quoi, vous me refuſez un préſent ſi léger ?
Cruels, ſouvenez - vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs ſi ſecrettes ;
Grotes , qui tant de fois avez vû mon amant
Me raconter des yeux ſon fidéle tourment ,
Lieux , amis du repos, demeures ſolitaires ,
Qui d'un tréſor ſi rare étiez dépoſitaires ,
Déſerts rendez-le moi ; deviez-vous avec lui

Nourrir chez vous le * monſtre auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point. Adieu donc ô belle ame ;
Emporte chez les morts ce baiſer tout de flamme ;
Je ne te verrai plus : adieu, cher Adonis.
Ainſi Venus ceſſa : les rochers à ſes cris
Quittant leur dureté répandirent des larmes ;
Zéphire en ſoupira, le jour voila ſes charmes ;
D'un jour précipité ſous les eaux il s'enfuit,
Et laiſſa dans ces lieux une profonde nuit.

La Fontaine, Poëme d'Adonis.

* *Un ſanglier.*

MORT DE CHARLES IX.

HENRI IV. *à la Reine Eliſabeth.*

DES premiers ans du * Roi la funeſte culture
N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mere élevé, nourri dans ſes maximes ;
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes ;
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévére,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colére ;
Et par ſon châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente ;
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang François par ſes ordres verſé ;
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible,

* *Charles IX.*

Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune & si-tôt moissonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné ;
Et dont le repentir promettoit à la France,
D'un empire plus doux quelque foible espérance.

Voltaire, Henri. ch. III.

MORT DE COLIGNY.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense ;
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
Avec cet œil serain, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage ;
Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne.....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abondonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand Homme entouré,
Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.

Besme * qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte, accourt, indigné, qu'on différe son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est infléxible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit crû faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide.
Et bien-tôt dans le flanc, ce monstre furieux,
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fit trembler son bras & glaçât son courage.

Voltaire, Henri. ch. II.

MORT DE CLITÈMNESTRE.

CLITEMNESTRE à ORESTE.

.... QUOI! je meurs de la main de mon fils!
Dieux justes ! mes forfaits sont-ils assez punis ?
Je ne te revois donc fils indigne des Atrides,
Qùe pour trouver la mort dans tes mains parricides!
Joüis de tes fureurs : vois couler tout ce sang,
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre que bien plutôt forma quelque Furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie.
Frappe encor ; je respire, & j'ai trop à souffrir ;
De voir qui je fis naître, & qui me fait mourir.
Achéve, épargne-moi ce tourment qui m'accable.

* *Allemand, Domestique de la Maison de Guise.*

ORESTE.

Ma mere !

CLITEMNESTRE.

Quoi ! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer ! n'affecte rien, cruel :
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance :
Ton fils ne dément point ton nom ni sa naissance.
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux & des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.
Crébillon, Electr. act. V. sc. VIII.

MORT COURAGEUSE.

*LE'PIDE à ERIXE.

DITES à Scipion qu'il peut dès ce moment
Chercher à son triomphe un plus rare ornement ;
Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie,
J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie ;
C'est ce que méritoit leur amour conjugal ;
Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage ;
Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage,
Digne sang d'un tel pere & digne de régner,
Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner.
A ces mots la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage,
Une morne pâleur s'empare de son front,
Son orgueil s'applaudit d'un reméde si promt ;
De sa haine aux abois la fierté se redouble.

* *Il fait parler Sophonisbe.*

Elle meurt à mes yeux ; mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux,
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

Corneille, Sophonisbe, act. V. sc. dern.

MORT GLORIEUSE.

MARTIAN à PHOCAS.

QUE ferois-tu pour moi de me laisser la vie,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
Héraclius vivroit pour te faire la cour ?
Rends-lui, rends-lui ton sceptre, ou prive-le du jour,
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible,
Ta vie avec la sienne est trop incompatible,
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné,
Si de ton fils sauvé j'ai rappellé l'image,
J'ai voulu de Leonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus,
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en Monarque ;
Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort,
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle & si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

Corneille, Hérácl. act. III. sc. II.

MORT DU JEUNE D'AILLY.

D'AILLY portoit par-tout la crainte & le trépas ;
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une fureur nouvelle ;
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans :
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans,
Qui dans cette journée illuſtre & meurtriére,
Commençoit des combats la fatale carriére ;
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas ;
Favori des amours il ſortoit de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire il voloit aux allarmes.
Ce jour, ſa jeune épouſe en accuſant le ciel,
En déteſtant la Ligue & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante ;
Et couvrit en pleurant d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace & ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerriére,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſiére,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans,
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues ;
Comme en un ciel brulant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs & volent ſur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent,
La foudre en eſt formée & les mortels frémiſſent :
Mais loin de leurs courſiers par un ſubit effort,

Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut, le Démon de la guerre,
La Mort pâle & sanglante étoient à ses côtés ;
Malheureux, suspendez vos coups précipités ;
Mais un destin funeste enflamme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage ;
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas,
Le fer qui les couvroit brille & vole en éclats.
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle,
Le sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort
Pare encor quelques coups, & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance
Respectoit son rival, admiroit sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumiére ;
Son casque auprès de lui roule sur la poussiére.
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse ; hélas ! c'étoit son fils.
Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteste à jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords ;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue.

Le voile de la mort se répand sur sa vûe.
Est-ce-toi, cher amant? ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.

Voltaire, Henri. ch. VIII.

MORT DE XERXÈS.

ARTABAN à ARTAXERCE.

SEIGNEUR, apprenez tout: c'est moi qui cette nuit
L'ai (1) dans ces lieux sacrés en secret introduit.
Comme il ne demandoit qu'à revoir la (2) Princesse,
Touché de ses malheurs, j'ai crû qu'à sa tendresse
Je pouvois accorder ce généreux secours;
Mais tandis qu'à servir ses funestes amours,
Loin de ces tristes lieux m'occupoit le perfide,
Sa main les a souillés du plus noir (3) parricide.
De mes soins pour l'ingrat j'allois voir le succès,
Quand passant près des lieux retraite de Xerxès.
Dont une lueur foible éclairoit les ténébres,
Votre nom prononcé parmi des cris funébres,
M'a rempli tout-à-coup & d'horreur & d'effroi.
J'entre; jugez, Seigneur, quel spectacle pour moi,
Quand ce Prince, autrefois si grand, si redoutable,
Des peres malheureux exemple déplorable,
S'est offert à mes yeux sur son lit étendu;

(1) *Darius, fils aîné de Xerxès, frustré de l'Empire.*

(2) *Amestris.*

(3) *Darius est ici faussement accusé. C'est l'infâme Artaban, qui de sa propre main avoit assassiné le Roi.*

Tout baigné dans son sang lâchement répandu ;
Qui de ce même sang, mais d'une main tremblante,
Nous traçoit de sa mort une histoire sanglante ;
Puisant dans les ruisseaux qui couloient de son flanc,
Le sang accusateur des crimes de son sang :
Monument effroyable à la race future !
Caractéres affreux dont frémit la nature !
Ce Prince à mon aspect rappellant ses esprits,
S'est fait voir dans l'état où ce traître l'a mis.
Tu frémis, m'a-t-il dit, à cet objet funeste :
Tu frémiras bien plus quand tu sauras le reste ;
Quelle barbare main a commis tant d'horreurs ?
Cher Artaban, approche, & lis par qui je meurs.
Le fils cruel que j'ai dépouillé de l'Empire,
Dans le sein paternel.... A ces mots il expire.

Crébillon, Xerxès, act. IV. sc. VII.

MOYENS DE S'ILLUSTRER.

ENTRE tous les mortels que l'univers voit naître,
Peu doivent aux ayeux, dont ils tiennent leur être,
Le respect de la Terre & la faveur des Rois.
Deux moyens seulement d'illustrer leur naissance
Sont mis en leur puissance,
Les sublimes talens & les fameux exploits.

C'est par-là qu'au travers de la foule importune,
Tant d'hommes renommés malgré leur infortune,
Se sont fait un destin illustre & glorieux ;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus sombre,
Ont sû dissiper l'ombre,
Dont les obscurcissoit le sort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre & fragile,
Quand le souffle des Dieux eût animé l'argile,

Dont les premiers humains avoient été paîtris ;
Leurs rangs n'étoient marqués d'aucune différence,
Et nulle préférence
Ne diftinguoit encor leur mérite & leur prix.

Mais ceux qui pénétrés de cette ardeur divine
Sentirent les premiers leur fublime origine,
S'élevérent bien-tôt par un vol généreux:
Et ce célefte feu dont ils tenoient la vie,
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'univers & de le rendre heureux.

De-là ces Arts divins en tant de biens fertiles.
De-là ces faintes Loix, dont les régles utiles
Firent chérir la paix, honorer les autels,
Et de-là ce refpect des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs Bienfaiteurs au rang des Immortels.

Rouffeau, Ode au Prince Eugene.

MUSES.

NON, non, fans le fecours des Filles de Mémoire;
Vous vous flattez en vain Partifans de la gloire,
D'affurer à vos noms un heureux fouvenir;
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arrofez le champ de ces Nymphes fublimes.
Mais vous favez auffi que vos faits magnanimes
Ont befoin des lauriers cueillis dans leur vallon.
Ne cherchons point ailleurs la caufe fympathique,
De l'alliance antique,
Des Favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'eſt point chez ce Dieu qu'habite la fortune.
Son Art peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint fut toujours odieux.
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus ſuprêmes
Egalent aux Dieux mêmes,
De ſavoir eſtimer le langage des Dieux.

Rouſſeau, Ode au Prince Eugene.

FILLES du Dieu de l'univers,
Muſes, que je me plais dans vos douces retraites!
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verds,
Sont propres à charmer les ames inquiétes!

Quel cœur n'oublitoit ſes tourmens,
Au murmure flatteur de cette onde tranquille!
Qui pourroit réſiſter au doux raviſſement,
Qu'excite votre voix fertile!
Non, ce n'eſt qu'en ces lieux charmans,
Que le parfait bonheur a choiſi ſon aſile.

Heureux qui de vos doux plaiſirs
Goûte la douceur toujours pure!
Il triomphe des vains déſirs,
Il n'obéit qu'à la nature.

Il partage avec les Héros
La gloire qui les environne,
Et le puiſſant Dieu de Délos,
D'un même laurier les couronne.

Rouſſeau, Cantate du Triomphe de l'Amour.

FILLES du ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui des Héros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des tems
Les noms fameux & les faits éclatans ;
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premiéres nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Têter un lait plus doux que nourriſſant ;
Je vous écris, non pour vous rendre hommage,
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu ſolemnel.
Quel compliment ! quel bruſque incartade !
Me direz-vous ? d'où vient cette boutade ?
De quoi ſe plaint ton eſprit ulcéré ?

. . . .
. . . .

C'eſt par nos ſoins que ton eſprit docile,
Prenant pour guide & Térence & Virgile,
Dans leur école a de bonne heure appris
A diſtinguer des ſolides Ecrits,
Ces vains amas d'antithéſes pointues,
D'expreſſions flaſques & rebattues,
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés
Farcir leurs vers du badaut révérés.
Voilà tout l'art, voilà tous les myſtéres,
Que t'ont appris nos leçons ſalutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Aſſez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un ſot Livre,
Par le chagrin de ſentir ſon travers,
Et de ſe voir tout vif rongé des vers ?
Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un patient jugé par la Tournelle ?
Laiſſons le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?

Dès qu'un Ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au Théâtre il se soit fait connoître,
Soit que son titre orne les carrefours,
Chacun en parle au moins deux ou trois jours.
Et si quelqu'un, sa sentence passée,
M'en vient à moi demander sa pensée ?
Que dites-vous de ces vers chevillés,
De ces discours obscurs, entortillés ?
Il faut parler. Que répondre ? que faire ?
Les admirer ? non. Et quoi donc ? te taire.
Fort bien : l'avis est sensé : grand-merci.
Je me tairai. Mais faites taire aussi
Paris, la Cour, les Loges, le Parterre,
Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain se voit assassiné.
Laisse crier, & retiens ta critique,
Répondez-vous ; la censure publique
Peut sur un fat s'exercer tout au long :
Mais toi, sois sage, & te tais. Comment donc ?
Quand de ses vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner sa nazarde,
L'appeller buffle & stupide achevé :
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai sans faire un sacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége,
Que vous laissez au dernier des humains ?
S'il est ainsi, je vous baise les mains,
Muses, gardez vos faveurs pour quelque autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre,
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :
Reprenez tout. J'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos Bois, votre Hippocrene,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.

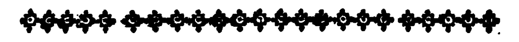
Rousseau, Epîtr. aux Muses.

MUSIQUE.

LA nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit tout peuple a son langage,
Ses sons & ses accens à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés;
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des François il faut chanter en France;
Aux loix de notre goût Lully sût se ranger;
Il embellit notre Art au lieu de le changer.

Voltaire, Temple du Goût.





NATION PROSCRITE.

AMAN à HYDASPE.

UN homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémisse,
Qu'on tremble en comparant l'offense & le supplice,
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siécles effrayés,
Il fut des Juifs. Il fut une insolente race.
Répandus sur la terre ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang Amalécite,
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

AMAN.

Je sais que descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame à ma grandeur toute entiére attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable; & que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus.
J'inventai des couleurs. J'armai la calomnie.
J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie.

Je les peignis puiſſans, riches, ſéditieux ;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux.
Juſqu'à quand ſouffre-t-on que ce peuple reſpire,
Et d'un culte profane infecte votre Empire ?
Etrangers dans la Perſe, à nos loix oppoſés,
Du reſte des humains ils ſemblent diviſés ;
N'aſpirent qu'à troubler le repos où nous ſommes,
Et déteſtés par-tout déteſtent tous les hommes.
Prévenez, puniſſez leurs inſolens efforts.
De leur dépouille enfin groſſiſſez vos tréſors.
Je dis, & l'on me crut. Le Roi dès l'heure même,
Mit dans ma main le ſceau de ſon pouvoir ſuprême.
Aſſure, me dit-il, le repos de ton Roi.
Va, perds ces malheureux ; leur dépouille eſt à toi.
Toute la Nation fut ainſi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.

Racine, Eſth. act. II. ſc. I.

NATURE.

MAHOMET à OMAR.

ON n'a point de parens alors qu'on les ignore.
Les cris du ſang, ſa force & ſes impreſſions,
Des cœurs toujours trompés ſont les illuſions,
La nature à mes yeux n'eſt rien que l'habitude.

Voltaire, Mahom. act. IV. ſc. I.

PHLISTENE à ATRÉE.

JE vois que la nature
Dans votre cœur ſenſible excite un doux murmure.

Ne le combattez point par des soins odieux.
Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux.

Crébillon, Atrée, act. II. sc. IV.

SANS cesse on prend le masque, & quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par-là le plus sincére assez souvent déplaît,
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuir qui jamais ne vous quitte,
Il n'est pas sans esprit, mais né triste & pésant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant:
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude & sans art.
Tout charme, en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant:
Mais la nature est vraie & d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi.
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Despréaux, Epître à M. de Seignelay.

ILLUSTRE ami, dont le cœur épuré,
S'est au vrai seul de tout tems consacré;
Et de qui l'œil perçant, inévitable,
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le savez: dès mes plus jeunes ans,
Quand ma raison luttant contre mes sens,

Dans les éclairs de ma verve premiére,
Faisoit à peine entrevoir sa lumiére :
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux Auteurs admirateur zélé,
J'avois déja senti leur douce amorce ;
Et j'essayois d'en pénétrer l'écorce,
De démêler leurs cœurs de leurs esprits,
Et de trouver l'Auteur dans ses Ecrits.
Je vis bien-tôt instruit par leur lecture,
Que tout leur art partoit de la nature :
Que ces beautés, ces charmes si touchans,
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, Héros, que je respecte
Malgré l'orgueil de la moderne secte,
Des vérités que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux œuvres du génie,
Où la raison s'unit à l'harmonie,
L'ame toujours a la premiére part ;
Et que le cœur ne pense point par art :
Que tout Auteur qui veut sans perdre haleine
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrene,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme,
Dont le vrai seul doit embraser notre ame :
Sans quoi jamais le plus fier Ecrivain
Ne peut atteindre à cet essor divin,
A ces transports, à cette noble ivresse
Des Ecrivains de la savante Gréce.
Je sais combien mes débiles talens
Sont au dessous de leurs dons excellens.
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carriére,
M'a du Parnasse entr'ouvert la barriére :
Si quelquefois à leurs sons ravissans
J'ai sû mêler mes timides accens :
Ma Muse au moins d'elle-même excitée,
Avec mon cœur fut toujours concertée,

L'amour du vrai me fit lui seul Auteur,
Et la vertu fut mon premier Docteur.

Rousseau, Epître à M. le Baron de Breteuil.

A contempler le monde & ses richesses,
Et cet amas de fécondes largesses,
Que jour & nuit la mere des humains,
Sur ses enfans répand à pleines mains;
Qui ne croiroit que la tendre nature,
En paîtrissant l'homme sa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux,
Que pour le rendre infiniment heureux?
Mais d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulés sur nos jours misérables,
Tristes mortels, nous font regarder tous,
Comme l'objet de son plus noir courroux.

Rousseau, Morosophie, Allégor.

NATURE PURE.

QUAND la nature étoit dans son enfance,
Nos bons ayeux vivoient dans l'ignorance,
Ne connoissoient ni le TIEN ni le MIEN.
Qu'auroient-ils pû connoître? ils n'avoient rien.
Ils étoient nuds, & c'est chose tres-claire,
Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.
Sobres étoient. Ah! je le crois encor.
Martialo * n'est point du siécle d'or.
D'un bon vin frais ou la mousse ou la séve
Ne gratta point le tendre gosier d'Eve.
La soie & l'or ne brilloient point chez eux;

* *L'Auteur du Cuisinier François.*

Admirez-vous pour cela nos ayeux ?
Il leur manquoit l'industrie & l'aisance.
Est-ce vertu ? c'étoit pure ignorance.
Quel idiot, s'il avoit eu pour lors
Quelque bon lit, auroit couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon pere,
Que faisois-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillois-tu pour ce sot genre humain ?
Caressois-tu Madame Eve, ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise & tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bien tôt lassés de leur belle avanture,
Dessous un chêne ils soupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland.
Le repas fait ils dorment sur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Voltaire, le Mondain.

NAUFRAGE.

IDOMENÉE à SOPHRONYME.

LA Crete paroissoit tout flattoit mon envie,
Je distinguois déja le port de Cydonie.

. . . .

Une effroyable nuit sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vûe.
La mort seule y parut. . . . Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,

Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux,
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.

Crébillon, Idomen. act. I. sc. I.

NOBLESSE.

LA Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimére;
Quand sous l'étroite loi d'une vertu sévére,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ses ayeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un fat dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient point de lui.
Je veux que la valeur de ses ayeux antiques
Ait fourni de matiére aux plus vieilles Chroniques;
Et que l'un des Capets pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs-de-lys doté leur écusson.
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de Héros célébres dans l'Histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers;
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine;
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisiveté?
Cependant à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On diroit que le ciel l'a soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même il croit dans sa folie,

Qu'il faut que devant lui tout d'abord s'humilie.
Aujourd'hui toutefois sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
Dites-moi, grand Héros, esprit rare & sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un coursier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur:
Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carriére
S'est couvert mille fois d'une noble poussiére....
Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une Rosse, est vendue au hasard;
Sans respect des ayeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle & tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble, est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zéle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix? fuyez-vous l'injustice?
Savez vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux Monarques;
Venez de mille ayeux, & si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siécles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre,
En vain un faux censeur voudroit vous démentir;
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un sang que vous deshonorez,

Vous dormez à l'abri de ces noms révérés.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos peres.
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres,
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Despréaux, Satyr. V.

Pour soutenir son rang & sa naissance,
Il fallut étaler le luxe & la dépense;
Il fallut habiter un superbe Palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets:
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.
Bien-tôt pour subsister la Noblesse sans bien,
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laissa le Créancier se morfondre à sa porte.
Mais pour comble à la fin, le Marquis en prison,
Sous le faix des Procès vit tomber sa maison.
Alors le noble altier pressé de l'indigence,
Humblement du faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses ayeux;
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.
Car si l'éclat de l'or ne releve le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang.
L'amour de vos ayeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix
Et l'eût-on vû porter la mandille à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent ayeux dans l'Histoire.

Despreaux, Satyr. V.

NOBLESSE D'AME.

NICOMEDE à PRUSIAS.

TOUT eſt calme, Seigneur, un moment de ma vûe
A ſoudain appaiſé la populace émûe.

PRUSIAS.

Quoi, me viens-tu braver juſques dans mon Palais,
Rebelle ?

NICOMEDE.

C'eſt un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif inſolent d'avoir briſé ſa chaîne,
Je viens en bon ſujet vous rendre le repos,
Que d'autres intérêts troubloient mal-à-propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime:
Du grand art de régner elle ſuit la maxime,
Et ſon Ambaſſadeur ne fait que ſon devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne,
Rendez-moi votre amour afin qu'elle vous craigne,
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur,
Qu'à ſa compaſſion a donné mon malheur;
Pardonnez un forfait qu'il a crû néceſſaire,
Et qui ne produira qu'un effet ſalutaire.
Faites-lui grace auſſi, Madame *, & permettez
Que juſques au tombeau j'adore vos bontés.
Je ſais par quel motif vous m'êtes ſi contraire,
Votre amour maternel veut voir régner mon frere;
Et je contribuerai moi-même à ce deſſein,
Si vous pouvez ſouffrir qu'il ſoit Roi de ma main.

* *Arſinoé, belle-mere de Nicomede.*

Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes,
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

Corneille, Nicomed. act. v. sc. dern.

ORSMANE À ZAÏRE.

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée,
J'ai crû, sur mes projets, sur vous, sur mon amour;
Devoir en Musulman vous parler sans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne font point mon exemple;
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes Maîtresses;
Et tranquille au sérail dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.
Mais la mollesse est douce, & sa suite est cruelle;
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'Autel & du Trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone;
Eux qui seroient encore, ainsi que leurs Ayeux,
Maîtres du monde entier s'ils l'avoient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bien-tôt pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin;
Mon pere, après sa mort, asservit le Jourdain;
Et moi, foible héritier de sa grandeur nouvelle;
Maître encore incertain d'un Etat qui chancelle;
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,

Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorsque la trompette & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, & Zaïre, & ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du sérail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un Maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu vous connoissez mon cœur,
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur ;
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse,
Corromproit de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brulante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
Je me croirois haï d'être aimé foiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractére,
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'un égal amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser ; mais c'est à ce seul prix,
Et des nœuds de l'hymen l'étreinte dangereuse,
Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

Voltaire, Zaïr. act. I. sc. I.

RODRIGUE *seul.*

PERCE' jusques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévûe aussi-bien que mortelle ;
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abattue,
Céde au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu ! l'étrange peine !
En cet affront mon pere est l'offensé,
Et l'offenseur le pere de Chiméne !

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
Il faut venger un pere & perdre une maîtresse,
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le pere de Chiméne !

Pere, maîtresse, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie,
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne !

Il vaut mieux courir au trépas,
Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon pere,
J'attire en me vengeant sa haine & sa colere,
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidéle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine,
Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chiméne.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine;
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon esprit s'étoit déçû,
Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtresse;
Que je meure au combat ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçû.
Je m'accuse déja de trop de négligence,
Courons à la vengeance;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon pere est l'offensé,
Si l'offenseur est pere de Chiméne.

Corneille, Cid, act. I. sc. IX.

D. DIEGUE à D. FERNAND.

QU'ON est digne d'envie,
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie !
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carriére, un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pû jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le * Comte en votre cœur l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge,
SIRE, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays & digne de son Roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte,
Si montrer du courage & du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête;
Quand le bras a failli l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats;
SIRE, j'en suis la tête, il n'en est que le bras;
Si Chiméne se plaint qu'il a tué son pere,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pû faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir,

* *D. Gomez, Comte de Gormas.*

Aux dépens de mon ſang ſatisfaites Chiméne,
Je n'y réſiſte point, je conſens à ma peine;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant ſans deshonneur, je mourrai ſans regret.

Corneille, Cid, act. II. ſc. IX.

NOMS.

CICERON à CATILINA.

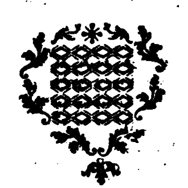
Vous feignez de penſer que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du Conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendoit, mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos ayeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etoient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des loix,
Au peuple ſouverain qui regne ſur les Rois?
A vos prétentions j'aurois cédé peut-être,
Si j'avois vû dans vous tout ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien.
Mais pour être Conſul devenez Citoyen.
Penſez-vous affoiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance.
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (& je la dois à ces vertus ſéveres)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes peres.
Mon nom commence en moi; de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

Voltaire, Rome ſauv. act. I. ſc. V.



LES gens du pays des Fables
Donnent ordinairement
Noms & titres agréables
Aſſez libéralement ;
Cela ne leur coûte guére ,
Tout leur eſt Nymphe ou Bergére ,
Et Déeſſe bien ſouvent :
Horace n'y faiſoit faute ,
Si la ſervante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit ,
C'étoit auſſi-tôt Ilie ,
C'étoit la Nymphe Egerie ,
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu par ſa bonté profonde
Un beau jour mit dans le monde
Apollon ſon ſerviteur ,
Et l'y mit juſtement comme
Adam le nomenclateur.
Lui diſant , te voilà , nomme.

La Fontaine , Contes.





OBEISSANCE.

SERTORIUS à POMPE'E.

C'EST un aſyle ouvert que mon pouvoir ſuprême;
Et ſi l'on m'obéit, ce n'eſt qu'autant qu'on m'aime.

POMPE'E.

Et votre Empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Corneille, *Sertorius*, *act.* III. *ſc.* II.

IPHIGENIE à AGAMEMNON.

. . . . MON pere,
Ceſſez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez vous ſerez obéi.
Ma vie eſt votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres ſans détour pouvoient ſe faire entendre.
D'un œil auſſi content, d'un cœur auſſi ſoumis,
Que j acceptois l'époux que vous m'aviez promis.
Je ſaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et reſpectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce reſpect, ſi cette obéiſſance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompenſe,

Si

Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévére destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere.
C'est moi, qui, si long-tems le plaisir de vos yeux;
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux;
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez domter:
Et déja d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée,
Me fasse rappeller votre bonté passée.
Ne craignez rien. Mon cœur de votre honneur jaloux;
Ne fera point rougir un pere tel que vous;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois sû renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mere, un amant, attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a crû voir la journée,
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déja sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses allarmes.
Ma mere est devant vous, & vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

Racine., Iphig. act. IV. *sc.* IV.

OBSCURITE'.

CARLOS *ſeul.*

HONTEUSE obſcurité qui ſeule me fait craindre,
Injurieux deſtin qui ſeul me rends à plaindre.
Plus on m'en fait ſortir, plus je crains d'y rentrer,
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel ſouvenir ſans fin me perſécute,
Du rang où l'on m'éleve il me montre la chûte,
Laſſe-toi déſormais de me faire trembler,
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler,
Laiſſe-le ſans remords m'approcher des Couronnes,
Et ne viens pas m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi, la guerre a conſumé
Tout cet indigne ſang dont tu m'avois formé,
J'ai quitté juſqu'au nom que je tiens de ta haine.
Corneille, D. Sanche d'Arrag. act. II. *ſc.* III.

ODE.

L'ODE avec plus * d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les Dieux.
Aux Athlétes dans Piſe elle ouvre la barriére,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriére;
Mene Achille ſanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louis.
Tantôt comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
Elle peint les feſtins, les danſes, & les ris ;
Vante un baiſer cueilli ſur les lévres d'Iris,

* *Deſpréaux vient de parler de l'Elégie.*

Qui mollement résiste, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard.
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Despréaux, Art Poët. ch. II.

ŒIL DU MAÎTRE.

UN cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'Intendant même ; & pas un d'aventure
N'apperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déja grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant, lui dit : Cela va bien,
Mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revûe :
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusques-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
La-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiére est vieille, allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.

Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ?
En regardant à tout il voit une autre tête,
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu :
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient le sauver du trépas.
On l'emporte, on le sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.
Phédre sur ce sujet dit fort élégamment,
Il n'est pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

La Fontaine, *Fables*.

OFFENSE.

ZATIME à ROXANE.

BAJAZET, il est vrai, trop indigne de vivre ;
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais tout ingrat, qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à plaindre que lui ?
Et qui sait si déja quelque bouche infidéle,
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus, quand ils sont offensés ;
Et la plus promte mort, dans ce moment sévére ;
Devient de leur amour la marque la plus chére.

• *Racine*, *Bajaz*. *act*. IV. *sc*. V.

NICOMEDE à PRUSIAS.

L'OFFENSE une fois faite à ceux de notre rang,
Ne se répare point que par des flots de sang,
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire,
Il faut sous les tourmens que l'imposture expire.

Corneille, *Nicomede*, *act.* IV. *sc.* I.

NE'RINE à ME'DE'E.

LES plus ardens transports d'une haine connue,
Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repousser vos coups ou pour les prévenir.
Qui peut sans s'émouvoir supporter une offense,
Peut mieux prendre à son point le tems de la vengeance.
Et sa feinte douceur sous un appas mortel
Méne insensiblement sa victime à l'Autel.

Corneille, *Medée*, *act.* I. *sc.* V.

OISIVETE'.

.... JE ne trouve point de fatigue si rude,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs enfans de la mollesse,

Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords :
Et bien-tôt avec eux tous les fléaux du corps.

. . . .

. . . .

Reconnois donc, (1) Antoine, & conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active & vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse & plus contente,
Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Despréaux, Epître XI. *à son Jardinier.*

SACHEZ donc que l'oisiveté
Fait (2) ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'étoit le partage ordinaire,
C'est le vôtre, & vous m'avouerez
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la Cour, à Cithere,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

Voltaire, Lettre à M. le Prince de Vendôme.

APRÈS-dîné, l'indolente Glicere
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,

(1) *Jardinier de Despréaux.*

(2) *A Sully, où M. de Voltaire étoit alors.*

Son corps pressé gémit sous les barriéres
D'un lourd panier qui passe aux deux portiéres;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie & s'en repent déja,
L'embrasse, & bâille; & puis lui dit, Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame,
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.

*Voltaire, Epître à Madame De **.*

OMBRE.

SÉMIRAMIS à OROÈS.

.... Vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vûs me seroient-ils funestes?
Une ombre, un Dieu peut-être, à mes yeux s'est montré,
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barriére,
Dont le ciel sépara l'enfer & la lumiére?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du sort,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort?

OROÈS.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même:
Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
Pour l'effroi de la Terre & l'exemple des Rois.

Voltaire, Sémiram. act. III. sc. II.

DANS une Tour aſſez ſombre
Du Château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux eſprits,
Un beau ſoir j'évoquai ſon ombre:
Aux Déités des ſombres lieux
Je ne fis point de ſacrifice,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantoient autrefois le ſervice;
Où la ſorciére PITONISSE,
Dont la grimace & l'artifice
Avoient fait dreſſer les cheveux
A ce ſot Prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le Diable,
D'un Prédicateur ennuyeux,
Lui montroit le ſpectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon,
Pour une ombre aimable & légére.
C'eſt bien aſſez d'une chanſon,
Et c'eſt tout ce que je puis faire.
Je lui dis ſur mon violon:
Eh! de grace, Monſieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous appelle;
Mais non, ſur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçû, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semele.
Du haut de ce divin canton
Deſcendez aimable Chapelle.
Cette familiére oraiſon,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin quoique mal tournée
Elle étoit faite en votre * nom.
Chapelle vint. A ſon approche
Je ſentis un tranſport ſoudain;
Car il avoit ſa lyre en main,

* L'Abbé de Chaulieu.

Et ſon Gaſſendi dans ſa poche ;
Il s'appuyoit ſur Bachaumon,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui, du plus charmant badinage
Fût la plus charmante leçon.
Voltaire, Epîtr. à M. l'Abbé de Chaulieu.

OPERA,

Il faut ſe rendre à ce Palais magique,
Où les beaux Vers, la Danſe, la Muſique,
L'Art de tromper les yeux par les couleurs,
L'Art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs ſont un plaiſir unique.
Voltaire.

OPINION.

C'est ſouvent du haſard que naît l'opinion,
Et c'eſt l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout eſt prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de juſtice.
C'eſt un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait ſon cours ;
Cela fût & ſera toujours.
Une femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe.
On l'alloit conſulter ſur chaque événement :
Perdoit-on un chifon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe,
Chez la Devineuſe on couroit,

Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit :
Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois karats,
Elle passoit pour un Oracle.
L'Oracle étoit logé dedans un galetas.
Là, cette femme emplit sa bourse;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari:
Elle achette un Office, une Maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle Hôtesse, à qui toute la Ville;
Femmes, Filles, Valets, gros Messieurs, tout enfin
Alloit comme autrefois demander son destin:
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu,
Cette derniére femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on se moque: Eh, Messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma Croix de Pardieu.
Point de raison : fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons Ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose:
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat, & sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai,
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée,
Au galetas, il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.
L'Enseigne fait la chalandise.
J'ai vû dans le Palais une Robe mal mise
Gagner gros: les gens l'avoient prise
Pour Maître tel, qui traînoit après soi
Force Ecoutans : demandez-moi pourquoi.

La Fontaine, Fable des Devineresses.

OR.

CET or qu'on entassoit, ce pur sang des Etats;
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses * mains au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie & porter l'abondance.

Voltaire, Epîtr. au Roi de Prusse.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien;
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers tems combien en a-t-on vûs;
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches?

La Fontaine, Fable de la poule aux œufs d'or.

ORACLE.

TYDÉE à ANTENOR.

....APPREND des malheurs qui te feront fré
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce Palais funeste,
Par un désir secret de voir la sœur d'Oreste,

* *Le Roi de Prusse.*

Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux ;
La ſuperbe Mycene offre un temple à mes yeux.
Je cours y conſulter le Dieu qu'on y révere ,
Sur mon ſort, ſur celui d'Oreſte & de mon pere :
Mais à peine aux Autels je me fus proſterné ,
Qu'à mon abord fatal tout parut conſterné.
Le Temple retentit d'un funébre murmure :
(Je ne ſuis cependant meurtrier ni parjure).
J'embraſſe les Aûtels rempli d'un ſaint reſpect.
Le Prêtre épouvanté recule à mon aſpect ,
Et ſourd à mes ſouhaits refuſe de répondre.
Sous ſes pieds & les miens tout ſemble ſe confondre ;
L'Autel tremble, le Dieu ſe voile à nos regards ,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre ;
Que le ciel en courroux fait gronder ſous la terre.
Je l'avoue, Antenor , je ſentis la frayeur
Pour la premiére fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin ſuccéde un long ſilence ;
Du Dieu qui ſe voiloit j'implore l'aſſiſtance :
Ecoute-moi, grand Dieu , ſois ſenſible à mes cris ;
D'un ami malheureux , d'un plus malheureux fils ,
Dieu puiſſant , m'écriai-je , exauce la priére ,
Daigne ſur ce qu'il craint lui prêter ta lumiére.
Alors parmi les pleurs & parmi les ſanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots :
Ceſſe de me preſſer ſur le deſtin d'Oreſte,
Pour en être éclairci tu m'implores en vain ;
Jamais deſtin ne fut plus triſte & plus funeſte :
Redoute pour toi-même un ſemblable deſtin,
Appaiſe cependant les manes de ton pere :
Ton bras ſeul doit venger ce Héros malheureux,
D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere :
Mais crains en le vengeant le ſort le plus affreux.

Crébillon , Electr. act. II. ſc. I.



Un Payen qui ſentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour uſer de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla conſulter Apollon.
Dès qu'il fut en ſon ſanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, eſt-il en vie, ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher auſſi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau;
Et ne me tends plus de panneau:
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtratagême.
Je vois de loin, j'atteins de même.

La Fontaine, Fable de l'Oracle & l'Impie.

ORAISONS.

Beaucoup de gens ont une ferme foi
Pour les Brevets, Oraiſons & Paroles:
Je me ris d'eux; & je tiens quand à moi,
Que tous tels ſorts ſont recettes frivoles.
Frivoles ſont, c'eſt ſans difficulté:
Bien eſt-il vrai qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus non pareilles;
Paroles font en amour des merveilles:
Tout cœur ſe laiſſe à ce charme amollir.

La Fontaine, Contes.

ORATEUR.

DANS Athene autrefois, peuple vain & léger
Un Orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune ; & d'un art tyrannique
Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces figures violentes,
Qui savent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il pût.
Le vent emporta tout : personne ne s'émut.
* L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le Harangueur ? il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille & l'hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'anguille en nâgeant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bien-tôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : & Cérès que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? un promt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfans son peuple s'embarrasse !
Et du péril qui le menace,
Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'assemblée
Par l'Apologue réveillée
Se donne entiére à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athene en ce point ; & moi-mê
Au moment que je fais cette moralité,

* *Le peuple.*

* Si Peau-d'Ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on, je le crois: cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.
La Fontaine, Fables.

* *Vieux Conte.*

ORGUEIL.

CLYTEMNESTRE À IPHIGÉNIE.

IL faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même de * l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;
Et mon choix que flattoit le bruit de sa Noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une Déesse.
Mais puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux dont on le fait sortir;
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes;
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser par un plus long séjour,
Que nos vœux, de son cœur, attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il différe.
Racine, Iphig. act. II. *sc.* IV.

ORGUEIL PUNI.

LE chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature.
Un roitelet pour vous est un pésant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure

* *Achille.*

Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baiſſer la tête :
Cependant que mon front au Caucaſe pareil,
Non content d'arrêter les rayons du ſoleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tous vous eſt Aquilon, tout me ſemble Zéphir.
Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voiſinage,
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir,
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des Royaumes du Vent.
La nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce ſouci :
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, & ne romps pas : vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réſiſté ſans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots :
Du bout de l'horiſon accourt avec furie.
Le plus terrible des enfans,
Que le Nord eût porté juſques-là dans ſes flancs.
L'arbre tient bon, le roſeau plie :
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

La Fontaine, Fable du chêne & du roſeau.



PAPIMANIE.

Maître * François dit que Papimanie,
Est un pays où les gens sont heureux.
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par Saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encore,
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, & puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une Province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu.
On les connoît à leur visage mince,
Le long dormir est exclus de ce lieu,
Partant, Lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, & visage replet,
Taille, non pas de quelque mingrelet.
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
Certui me semble à le voir Papimane.
Si d'autre part celui que vous verrez
A l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefiguefe nomme
L'Isle & Province, où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du Saint Pere :
Punis en sont, rien chez eux ne prospere.
Ainsi nous l'a conté Maître François.

La Fontaine, Co

* *Rabelais.*

PARADIS.

DANS l'instant * l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vûe
Sent couler dans son ame une joie inconnue :
Les soins, les passions, n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats, tout ressent ton empire !
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils désirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur
Des plaisirs sans regret, du repos sans langueur.
Là regnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
Là sont les vrais Héros ; là vivent les vrais Sages ;
Là sur un Trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis en ces lieux, n'y sont plus que des freres.

Voltaire, Henri. ch. VII.

PARDON.

HE'RODE à MARIAMNE.

C'EN est fait, je me rends, bannissez votre effroi ;
Puisque vous m'avez vû vous triomphez de moi.

* *Saint Louis & Henri IV.*

Vous n'avez plus besoin d'excuse ni de défense,
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô ciel! en est-ce assez, amour!
C'est moi qui vous implore & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encor coupable?
Mariamne, cessons de nous persécuter;
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finissons à la fin ma douleur & la vôtre.
Commençons sur nous-même à régner en ce jour:
Rendez-moi votre main; rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! juste ciel que j'implore;
Vous savez de quel sang la sienne fume encore!

HÉRODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton Pere & mon Roi,
J'ai répandu son sang pour régner avec toi.
Ta haine en est le prix; ta haine est légitime:
Je n'en murmure point, je connois tout mon crime;
Que dis-je, son trépas, l'affront fait à tes fils
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe:
J'ai fait plus; ma fureur a pû te soupçonner,
Et l'effort des vertus est de me pardonner.
D'un trait si généreux ton cœur seul est capable.
Plus Hérode à tes yeux doit paroître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.

Voltaire, Mariamn. act. IV. *sc.* IV.

GUSMAN à ZAMORE.

DES Dieux que nous servons, connois la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

Voltaire, Alzir. act. V. sc. dern.

PARFAIT HYMÈN.

OTEZ d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les si, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas,
Qu'avec l'hymen l'amour n'ait des débats :
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amans tout plaît, tout est parfait :
Chez les époux tout ennuie & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? après mûr examen
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

La Fontaine, Belphegor.

PARLEMENT.

DANS * ces jours de tumulte & de ſédition ;
Thémis réſiſtoit ſeule à la contagion ;
La ſoif de s'aggrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher ſa balance ;
Son temple étoit ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle fuyant cherchoit ſa ſûreté.
Il eſt dans ce ſaint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance,
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France.
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage ;
Et pour nos Libertés toujours prômt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

Voltaire, Henri. ch. IV.

PARTAGE DE LOUANGES IMPOSSIBLE.

VOUS vous aimez en ſœurs : cependant j'ai raiſon
D'éviter la comparaiſon.
L'or ſe peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand Orateur, quand ce ſeroit un Ange,
Ne contenteroit pas en ſemblables deſſeins,
Deux Belles, deux Héros, deux Auteurs, ni deux Saints.

La Fontaine, Œuvr. diverſ.

* *Le tems de la Ligue.*

PASSAGE DU RHIN.

Au pied du mont Adulle, entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante,
Lorſqu'un cri tout-à-coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par-tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Nayades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roi,
Par un récit affreux redoublent ſon effroi.
Il apprend qu'un Héros conduit par la victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg & Veſel, terraſſés en deux jours,
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons vû, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre ſa tête.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux,
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain dont l'inſolent paſſage,
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand ne parut ſur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces triſtes nouvelles;
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait appris à couler ſous de nouvelles loix;
Et de mille remparts mon onde environnée,
De ces fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée!
Ah! périſſent mes eaux, où par d'illuſtres coups,
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatriſé rend ſon air furieux,

Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nue,
Du fameux Fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant son cours il voit de toutes parts,
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars,
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant sa voix :
Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Est-ce ainsi que votre ame aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur & la patrie ?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux,
Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez, vils combattans, inutiles soldats,
Laissez-là ces mousquets trop pésans pour vos bras
Et la faux à la main parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs, & presser vos laitages;
Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvri
Avec moi de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce discours d'un guerrier que la colére enflamme,
Ressuscite l'honneur déja mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perso
Déja prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Gramont le premier dans les flot
S'avance, soutenu des regards du Héros.
Son coursier écumant sous un Maître intrépide,
Nâge tout orgueilleux de la main qui le guide
Revel le suit de près : sous ce Chef redouté
Marche des Cuirassiers l'escadron indomté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriere,
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguiere
Vivonne, Nantouillet, & Coeslin, & Salart :
Chacun d'eux au péril veut la premiére part

Vendôme qui ſoutient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au même inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
LOUIS les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant trente légers vaiſſeaux,
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'inſtant;
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant,
Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un brave eſt atteint.
Sous les fougueux courſiers l'onde s'écume & ſe plaint,
De tant de coups affreux la tempête orageuſe
Tient un tems ſur les eaux la fortune douteuſe.
Mais LOUIS d'un regard fait bien-tôt la fixer.
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bien-tôt avec Gramont courent Mars & Bellonne.
Le Rhin à leur aſpect d'épouvante friſſonne,
Quand pour nouvelle allarme à ſes eſprits glacés.
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſés:
Condé dont le ſeul nom fait trembler les murailles;
Force les eſcadrons & gagne les batailles:
Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par lui dès ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'ennemi renverſé fuit & gagne la plaine,
Le Dieu lui même céde au torrent qui l'entraîne;
Et ſeul, déſeſpéré, pleurant ſes vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.

Deſpréaux, Epître au Roi.

PASSION.

PASSION.

NÉRON à NARCISSE.

NARCISSE, c'en est fait. Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je aimer ? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez.

NÉRON.

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vûe arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes,
Belle, sans ornement, dans le simple appareil.
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris & le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
Quoiqu'il en soit, ravi d'une si belle vûe,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'est perdue;
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est-là que solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyois lui parler.
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace,
J'employois les soupirs, & même la menace.

Voilà comme occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux ſans ſe fermer ont attendu le jour.
Racine, Britann. act. II. ſc. II.

PASSION VIOLENTE.

PHE'DRE à ŒNONE.

J'AIME.... A ce nom fatal je tremble, je friſſonne,
J'aime....

ŒNONE.

Qui?

PHE'DRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince ſi long-tems par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte? grands Dieux!

PHE'DRE.

C'eſt toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juſte ciel! tout mon ſang dans mes veines ſe glace:
O déſeſpoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux?

PHE'DRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
Sous les loix de l'hymen je m'étois engagée,

Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi,
Athenes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vûe,
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps & transir & bruler.
Je reconnus Vénus & ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables;
Par des vœux assidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un Temple & pris soin de l'orner.
De victimes moi-même, à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée,
D'un incurable amour remédes impuissans!
En vain sur les Autels ma main bruloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse,
J'adorois Hippolyte, & le voyant sans cesse,
Même aux pieds des Autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois par-tout. O comble de misere!
Mes yeux le retrouvoient dans les yeux de son pere.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter,
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre,
Je pressai son exil; & mes cris éternels
L'arrachérent du sein, & des bras paternels.
Je respirois, Œnone; & depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, & cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézene amenée,
J'ai revû l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus toute entiére à sa proie attachée.
J'ai conçû pour mon crime une juste terreur,
J'ai pris ma vie en haine, & ma flamme en horreur.

Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pû soutenir tes larmes, tes combats.
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourvû que de ma mort respectant les approches;
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches;
Et que tes vains discours cessent de rappeller
Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

Racine, Phédr. act. I. sc. III.

PHE'DRE à HIPPOLYTE.

HE' bien, connois donc Phédre & toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle,
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine,
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis je? cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux le crois-tu volontaire?

Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pû parler que de toi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du Héros qui t'a donné le jour.
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte?
Crois-moi ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'est-là que ta main doit frapper.
Impatient déja d'expier son offense,
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.

Racine, Phédr. act. II. *sc.* V.

PHE'DRE à HIPPOLYTE.

ON ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thesée a vû les sombres bords;
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie;
Et l'avare Acheron ne lâche point sa proie.
Que dis-je? il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux;
Je le vois, je lui parle, & mon cœur.... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur, malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thesée est présent à vos yeux;
Toujours de son amour votre ame est embrasée.

[redacted]

PHE'DRE.

Oui, Prince, je languis, je brule pour Theſée,
Je l'aime, non point tel que l'ont vû les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts deshonorer la couche;
Mais fidéle, mais fier, & même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après ſoi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voi,
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur coloroit ſon viſage,
Lorſque de notre Crete il traverſa les flots,
Digne ſujet des vœux des filles de Minos.
Que faiſiez-vous alors ? pourquoi ſans Hippolyte
Des Héros de la Grece aſſembla-t-il l'élite ?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaiſſeau qui le mit ſur nos bords ?
Par vous auroit péri le monſtre de la Crete,
Malgré tous les détours de ſa vaſte retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma ſœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce deſſein je l'aurois devancée.
L'Amour m'en eût d'abord inſpiré la penſée.
C'eſt moi, Prince, c'eſt moi dont l'utile ſecours
Vous eût du labyrinthe enſeigné les détours.
Que de ſoins m'eût coûté cette tête charmante !
Un fil n'eût point aſſez raſſuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
Et Phédre au labyrinthe avec vous deſcendue,
Se ſeroit avec vous retrouvée, ou perdue.

Racine, *Phédr.* *act.* II. *ſc.* V.



ZAÏRE À FATIME.

DE toute ma foibleſſe il faut que je convienne,
Peut-être ſans l'amour, j'aurois été Chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurois ſacrifié ;
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grace, ſes exploits,
Songe à ce bras puiſſant vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne.
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne ;
Non. La reconnoiſſance eſt un foible retour,
Un tribut offenſant trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane & non ſon diadême,
Chére Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur ;
Mais ſi le ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie ;
Si le ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui,
Pour l'élever à ſoi deſcendroit juſqu'à lui.

Voltaire, *Zaïr. act.* I. *ſc.* I.

PASSIONS.

JOCASTE.

QUOIQUE faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre ;
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre.

Et la vertu févére en de fi durs combats,
Réfiſte aux paſſions & ne les détruit pas.
Voltaire, Œdip. act. II. ſc. II.

Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les paſſions.
Tout dangereux qu'il eſt, c'eſt un préſent céleſte;
L'uſage en eſt heureux, ſi l'abus eſt funeſte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de ſoi,
Qui tenant ſes déſirs enchaînés ſous ſa loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connoître;
Et brulant pour ſon Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaiſirs permis par un plaiſir plus grand.
Mais que fier de ſes croix, vain de ſes abſtinences;
Et ſur-tout en ſecret laſſé de ſes ſouffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom d pere, & la ſociété;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'eſt moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde;
On lit dans ſes chagrins le regret des plaiſirs.
Le ciel lui fit un cœur, il lui faut des déſirs.
Des ſtoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
Dieu, ſi nous l'en croyons, ſeroit ſervi par nous,
Ainſi qu'en ſon ſérail un Muſulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monſtres d'Aſie,
Que le fer a privés des ſources de la vie.
Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lû jamais la docte antiquité?
Ne connoiſſez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la nature & le tems,
Et rendre leur vieux pere à la fleur de ſes ans.
Leurs mains par piété dans ſon ſang ſe plongérent;
Croyant le rajeunir, ſes filles l'égorgérent.

Voilà votre portrait stoïques abusés,
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez; n'abusez point. Le Sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Epictete & Petrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, Orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines.
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent par un heureux secours,
Sans inonder nos champs, les abreuve en son cours.
Vents épurez les airs, & soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous bruler, marche & luis sur nos têtes.

Voltaire, Disc. V. sur la nature du plaisir.

PATRIE.

SURA à CÉTHEGUS.

JE crains, je l'avouerai, cet esprit du Sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour, de l'état,
Cet antique respect & cette idolâtrie,
Que réveille en tous tems l'amour de la patrie.

CÉTHEGUS.

La patrie est un nom sans force & sans effet.
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet,
Ce fanatisme usé des siécles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans des ames stoïques,
Le reste est sans vigueur, on fait des vœux pour nous,
Ciceron respecté n'a fait que des jaloux,
Caton est sans crédit, César nous favorise,
Défendons nous ici, Rome sera soumise.

Voltaire, Rome sauv. act. IV. sc. I.

PAYSAN PUNI PAR SON SEIGNEUR.

UN Payſan ſon Seigneur offenſa.
L'Hiſtoire dit que c'étoit bagatelle,
Et toutefois ce Seigneur le tança
Fort rudement ; ce n'eſt choſe nouvelle :
Coquin, dit-il, tu mérites le hard ;
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon ; & de trois peines, l'une.
Tu peux choiſir : ou de manger trente aulx,
J'entens ſans boire, & ſans prendre repos,
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués ſur tes larges épaules,
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le Payſan conſultant là-deſſus :
Trente aulx ſans boire ! ah, dit-il en ſoi-même,
Je n'appris onc à les manger ainſi.
Je ne le puis ſans un péril extrême.
Les cent écus c'eſt le pire de tous.
Incertain donc il ſe mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miſéricorde !
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde.
Quoi, le galant m'oſe répondre encor ?
Le Payſan de peur qu'on ne le pende
Fait choix de l'ail : & le Seigneur commande
Que l'on en cueille, & ſur-tout du plus fort.
Un après un, lui-même il fait le compte :
Puis quand il voit que ſon calcul ſe monte
A la trentaine, il les mit dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange & rechigne ainſi que fait un chat,
Dont les morceaux ſont frottés de moutarde ;
Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & ſur-tout il prend garde

Que le galant n'avale ſans mâcher.
Le premier paſſe, auſſi fait le deuxiéme,
Au tiers il dit : Que le Diable y ait part !
Bref, il en fut à grand'-peine au douziéme,
Que s'écriant : Haro, la gorge m'hard !
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire ;
Son Seigneur dit : Ah, ah, Sire Gregoire,
Vous avez ſoif ! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas :
Or buvez donc, & buvez à votre aiſe :
Bon prou vous faſſe : hola, du vin, hola.
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaiſe,
Il vous faudra choiſir après cela,
De cent écus ou de la baſtonnade,
Pour ſuppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaiſe donc, dit l'autre à vos bontés,
Que les aulx ſoient ſur les coups précomptés :
Car pour l'argent par trop groſſe eſt la ſomme :
Où la trouver, moi qui ſuis un pauvre homme ?
Hé bien, ſouffrez les trente horions,
Dit le Seigneur : mais laiſſons les oignons.
Pour prendre cœur le Vaſſal en ſa panſe
Loge un long trait, ſe munit le dedans :
Puis ſouffre un coup avec grande conſtance.
Au deux, il dit : Donnez moi patience,
Mon doux Jeſus, en tous ces accidens.
Le tiers eſt rude : il en grince les dents ;
Se courbe tout, & ſaute de ſa place.
Au quart, il fait une horrible grimace.
Au cinq, un cri : mais il n'eſt pas au bout ;
Et c'eſt grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc ſi cruelle avanture.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par meſure,
En obſervant la cadence & le ton :
Le malheureux n'a rien qu'une chanſon.
Grace, dit-il : mais las ! point de nouvelle ;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,

Juge des coups, & tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre Diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu, cessez : hélas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit : Payez donc cent écus,
Net & comptant : je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'osant presque répondre
Court au magot, & dit, c'est tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor t lle grimace.
Mais que lui sert ? il convient tout payer,
C'est grand'-pitié quand on fâche son Maître ;
Ce Paysan eut beau s'humilier ;
Et pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vuider la bourse, émoucher les épaules ;
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un carolus.

La Fontaine, Contes.

PE'DANT.

CERTAIN enfant qui sentoit son Collége,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilége
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin en Automne

Des plus beaux dons que nous offre Pomone,
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
Car au Printems il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
Qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance;
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchoit l'arbre; & fit tant à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la Classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfans,
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple; & dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de sience.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le tems de gâter en cent lieux le jardin.
Je hais les piéces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin :
Et ne sais bête au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

La Fontaine, Fable de l'Ecolier, du Pédant, &c.

UN Pédant enivré de sa vaine sience,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance;
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,

Croit qu'un Livre fait tout; & que ſans Ariſtote
La raiſon ne voit goutte, & le bon ſens radotte.

Deſpréaux, Satyr. IV.

✠

DANS ce récit je prétens faire voir,
D'un certain ſot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau ſe laiſſa cheoir,
En badinant ſur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un ſaule ſe trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule;
Par cet endroit paſſe un Maître d'Ecole.
L'enfant lui crie, au ſecours, je péris.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave à contre-tems s'aviſe
De le tancer. Ah, le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe!
Et puis prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à ſemblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur ſort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout Babillard, tout Cenſeur, tout Pédant,
Se peut connoître au diſcours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne ſont que ſonger
    Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
    Tu feras après ta harangue.

La Fontaine, Fable de l'Enfant & du Maître d'Ec

PENCHANT.

Ne'optoleme à Glaucias.

Le malheur rend souvent le crime nécessaire ;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux,
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.

Crébillon, Pyrrh. act. V. sc. dern.

PERE cruel.

Arsame à Rhadamiste.

Un pere rigoureux, de mon bonheur jaloux ;
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharasmane ;
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non, quoi qu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime ;
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis,
N'a jamais dans son cœur sû distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible,
Qu'ait proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frere, Seigneur, illustre & généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je respecte encor sa triste destinée !
Et jamais il n'en fût de plus infortunée,
Un pere conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.

Crébillon, Rhadam. act. III. sc. II.

BRUTUS à TITUS.

AH ! malheureux Titus,
Parle. Ais-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Répond donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
Avois-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton pere au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens ?

TITUS.

Je n'ai rien résolu ;
Plein d'un mortel poison, dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, & je me cherche encore ;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment ;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidéle,
Mais ce moment passé mes remords infinis
Ont égalé mon crime & vangé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome qui vous contemple,
A besoin de ma perte & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie,
Et ce sang en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi, tant de perfidie avec tant de courage !
. . . .

TITUS.

. . . .
Terminez mes forfaits, mon défespoir, ma vie,
Votre opprobre & le mien. Mais si dans les combats
J'avois suivi la trace où m'ont conduit vos pas;
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remord assez grand si ma rage est suivie,
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot seul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
. . . .

BRUTUS.

Son remord me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus... A la mort que l'on méne mon fils.
Leve-toi, triste objet d'horreur & de tendresse:
Leve-toi, cher appui qu'espéroit ma vieillesse:
Viens embrasser ton pere: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'étoit Brutus il t'alloit pardonner.
Mes pleurs en te parlant inondent ton visage:
Va porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va ne t'attendris point, sois plus Romain que moi;
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Voltaire, Brutus, act. V. sc. VII.

PERE E'CLAIRE'.

BRUTUS à MESSALA.

NON, non, le Consulat n'est point fait pour son âge;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.

Croyez-moi, le succès de son ambition
Seroit le premier pas vers la corruption :
Le prix de la vertu seroit héréditaire.
Bien-tôt l'indigne fils du plus vertueux pere,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendroit dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne,
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préserve les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus !
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire,
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé ;
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple :
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple :
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui ;
Connoissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme ;
Le flatter, c'est le perdre, & c'est outrager Rome.

Voltaire, Brutus, act. II. sc. IV.

PERFIDIE.

THYESTE.

SOYEZ donc les garans du salùt de Thyeste,
Coupe de nos ayeux, & vous Dieux que j'atteste ;
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix.

. . . .

Mais que vois-je, perfide ! ah, grands Dieux, quelle horreur !
C'est du sang ! tout le mien se glace dans mon cœur.
Le soleil s'obscurcit, & la coupe sanglante

Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah ! mon fils, qu'êtes-vous devenu ?
Crébillon, Atrée, act. V. sc. V.

PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faisoit aux animaux la guerre :
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups, ni renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévouemens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense,
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi:
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse;
Et bien, manger moutons, canaille, sotte espéce,
Est-ce un péché? non, non: vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quand au Berger l'on peut dire,
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là, qui, sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi, dit le Renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étoient de petits saints.
L'Ane vint à son tour, & dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
Quelque Diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le Baudet.
Un Loup quelque peu Clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait: on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

La Fontaine, Fable des animaux malades de la peste.

PEUPLE.

CES (1) Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux;
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai (2) vû nos citoyens s'égorger avec zéle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoissez le peuple & savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.

Voltaire, Henri. ch. II.

AGAMEMNON à IPHIGENIE.

NE vous assurez point sur ma foible puissance.
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux nous livrant à son zéle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?

Racine, Iphig. act. IV. sc. IV.

CINNA à AUGUSTE.

... QUAND le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte.
La voix de la raison jamais ne se consulte,
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.

Corneille, Cinna, act. II. sc. I.

(1) *François, Duc de Guise, & le Cardinal son frere.*
(2) *Henri IV, parle à la Reine Elisabeth.*

ATHALIE à ABNER.

Je ne veux point ici rappeller le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai crû le devoir faire.
Je ne prens point pour juge un peuple téméraire.
Quoique son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie,
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jerusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au tems de vos Rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite & de Reine & de Sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jehu, le fier Jehu tremble dans Samarie.

Racine, Athal. act. II. sc. V.

NEOPTOLEME à ERICIE.

Un crime nécessaire est pour nous une loi.
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire,
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire ?
Heureux qu'à notre égard son imbécillité
Nous assure du moins de sa docilité.
A tout ce qui nous plaît c'est à lui de souscrire,
Dès que sans le troubler il nous laisse l'Empire,
Laissons-lui des discours dont il est si jaloux ;
Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice ou de la tyrannie.

Nous ne nous réglons point au gré de ses erreurs.
Les Dieux ont leur justice, & le Trône a ses mœurs.
Crébillon, Pyrrh. act. II. sc. I.

POLIFONTE À EROX.

J'AI besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur;
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidéle;
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour * elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils sont à moi.
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets, par tes soins dirigés,
Erox, va réunir les esprits partagés;
Que l'avare en secret te vende son suffrage;
Assure au courtisan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance échauffe les esprits;
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis,
Ce fer, aux pieds du Trône, en vain m'a sû conduire.
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.
Voltaire, Mérop. act. I. sc. IV.

PHILOSOPHES.

VOTRE sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas:
Chez les humains cherchez d'autres asiles,
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquilles,
Allez trouver ces sages épurés,

* *Mérope.*

De vos rayons par l'étude éclairés,
Qui dans le sein de la Philosophie,
A vous chercher ont consumé leur vie :
Mortels divins qui n'aspirant qu'à vous,
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court ; mais, ô soin inutile ;
De ses vapeurs, la chimére subtile,
Reine absolue avoit déja surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris,
Qui sur la foi de leurs foibles systêmes,
Connoissant tout sans se connoître eux-mêmes,
Cherchent hors d'eux, privés des vrais secours,
La vérité qui les fuira toujours.

Rousseau, Minerv. Allég.

A quoi vous sert tant d'audace,
Qu'à nourrir le fol orgueil,
Où votre béatitude
Trouva son premier écueil ?
Grands hommes, sages célébres,
Vos éclairs dans les ténébres
Ne font que vous égarer.
Dieu seul connoît ses ouvrages.
L'homme entouré de nuages
N'est fait que pour l'honorer.

Curiosité funeste,
C'est ton attrait criminel,
Qui, du Royaume céleste,
Chassa le premier mortel.
Non content de son essence,
Et d'avoir en sa puissance
Tout ce qu'il pouvoit avoir ;
L'ingrat voulut, Dieu lui-même,
Partager du Dieu suprême
La sience & le pouvoir.

A ces hautes espérances
Du changement de son sort,
Succédérent les souffrances,
L'aveuglement & la mort.

Rousseau, Epod.

PHILOSOPHIE.

LE charme tout puissant de la Philosophie,
Eleve un esprit sage au dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Voltaire, Epître à Madame la Marquise du Châtelet.

PIE'TE' DE LOUIS XIV.

TU * le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes Temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de Rois
S'arme pour ta querelle, & combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.
La Discorde en fureur frémit de toutes parts.
Tout semble abandonner tes sacrés étendarts,
Et l'Enfer couvrant tout de ses vapeurs funébres,
Sur les yeux les plus saints a jetté ses ténébres.
Lui seul invariable, & fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, & n'écoute que toi;

* *La piété personnifiée, parle à Dieu.*

Et bravant du démon l'impuissant artifice,
De la Religion soutient tout l'édifice.

Racine, Prolog. d'Esth.

PITIE'.

PYRRHUS à ORESTE.

LA Grece en ma faveur est trop inquiétée.
De soins plus importans je l'ai crûe agitée,
Seigneur, & sur le nom de son Ambassadeur,
J'avois, dans ses projets, conçû plus de grandeur.
Qui croiroit, en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise;
Qu'un peuple tout entier tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant:
Mais à qui prétend-t-on que je le sacrifie?
La Grece a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis?
Oüi, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumans de Troye,
Les vainqueurs tout sanglans partagérent leur proie;
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque & son fils.
Hécube, près d'Ulysse, acheva sa misere,
Cassandre, dans Argos a suivi votre pere.
Sur eux, sur leurs captifs, ais-je étendu mes droits?
Ais-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint, qu'avec Hector, Troye, un jour ne renaisse,
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin,
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle étoit autrefois cette Ville,
Si superbe en remparts, en Héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; & je regarde enfin,

Quel fût le sort de Troye, & quel est son destin.
Je ne vois que des tours, que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; & je ne puis songer,
Que Troye en cet état aspire à se venger.
Ah! si du fils d'Hector la perte étoit jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pû l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troye, il falloit l'accabler,
Tout étoit juste alors. La vieillesse & l'enfance,
En vain, sur leur foiblesse, appuyoient leur défense.
La victoire & la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, & confondoient nos coups:
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévére.
Mais que ma cruauté survive à ma colére;
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir?
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre proie,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye?
De mes inimitiés le cours est achevé,
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

Racine, Andromaq. act. I. sc. II.

PLAINTE.

CATILINA à CE'SAR.

EH bien, César, eh bien! toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins,
Toi, né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux Plébéien qui t'irrite & te brave?
Tu le hais, je le sais; & ton œil pénétrant

Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend,
Et tu balancerois ? & ton ardent courage
Craindroit à nous aider de sortir d'esclavage ?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffriroit qu'on les changeât sans lui ?
Quoi, n'es tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels ?
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrene
Siége au dessus de toi sur la pourpre Romaine ?
Souffriras-tu long-tems tous ces Rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse ?
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide osant nous insulter,
Asserviroit l'Etat s'il daignoit l'acheter ?
Ah, de quelque côté que tu jettes la vûe,
Vois Rome turbulente ou Rome corrompue,
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions
Disputer, dévōrer le sang des Nations.
Le monde entier t'appelle & tu restes paisible :
Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
César est-il fidéle à ma tendre amitié ?

Voltaire, Rom, sau v. act. II. sc. III.

AGRIPPINE À ALBINE.

Je vois mes honneurs croître & tomber mon crédit.
Non, non, le tems n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore ;
Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'Etat,
Que mon ordre au Palais assembloit le Sénat ;
Et que derriére un voile invisible, & présente,
J'étois de ce grand corps l'ame toute puissante.

Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'univers.
Sur son Trône, avec lui, j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conseil prépara ma disgrace;
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa, sur son visage, éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance; & courant m'embrasser,
Il m'écarta du Trône où j'allois me placer.
Depuis ce jour fatal le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste; & l'on n'implore plus
Que le nom de Sénéque & l'appui de Burrhus.

Racine, Britann. act. I. sc. I.

AGÉSILAS À LYSANDER.

ON s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espere,
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon Palais près du vôtre est un lieu désolé,
Et le Généralat, comme le Diadême,
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En colosse d'état, qui de vous seul attend,
L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous seul faites aller,
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, & Monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrois-je faire cas,
S'il les falloit porter moins comme Agésilas,
Que comme votre créature;

Et montrer avec pompe au reste des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Corneille, *Agésilas*, *act.* III. *sc.* I.

De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
La Fontaine, *Contes.*

La voilà donc, * Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable.
Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ais-je fait ? quelle rage envieuse
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuse ?
Quoi ? même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas ?
O ciel ! quoi ? sur mon banc une honteuse masse,
Désormais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'Eglise, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu ?
Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'Autel, abandonnons l'Office ;
Et sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquille,
Jouira sur son banc de ma rage inutile ;
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé,
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé.
Non, s'il n'est abattu, je ne saurois plus vivre ;
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.

* *Valet-de-chambre du Chantre.*

Périssons, s'il le faut : mais de ses ais brisés
Entraînons en mourant les restes divisés.

Despréaux, Lutr. ch. IV.

PLAINTE À L'AMOUR.

AMOUR, que t'ais-je fait? dis-moi quel est mon crime?
D'où vient que je te sers tous les jours de victime?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers?
N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts?
Considére, cruel, quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines;
Car quand à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
Fait connoître que ceux qui sont peines aussi.
J'aimai, je fus heureux; tu me fus favorable
En un âge où j'étois de tes dons incapable.

La Fontaine, Œuvr. divers.

PLAINTES.

AMAN à ZARE'S.

O DOULEUR! ô supplice affreux à la pensée!
O honte qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable * Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vû de la pourpre habillé par mes mains?
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai servi de Héraut à sa gloire.
Le traître! il insultoit à ma confusion.
Et tout le peuple même avec dérision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,

* *Mardochée.*

De ma chûte certaine en tiroit le préſage.
Roi * cruel ! ce ſont-là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux ſentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

Racine, *Eſth. act.* III. *ſc.* I.

PLAINTES CHRE'TIENNES.

MON Dieu, quelle guerre cruelle ?
Je trouve deux hommes en moi.
L'un veut que plein d'amour pour toi,
Mon cœur te ſoit toujours fidéle.
L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta loi.

L'un tout eſprit & tout céleſte,
Veut qu'au ciel ſans ceſſe attaché;
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reſte.
Et l'autre par ſon poids funeſte
Me tient vers la terre panché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, & n'accomplis jamais.
Je veux. Mais ô miſére extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime;
Et je fais le mal que je hais.

O grace, ô rayon ſalutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord !

* *Aſſuérus.*

Et domtant par un doux effort
Cet homme qui t'eſt ſi contraire,
Fais ton eſclave volontaire
De cet eſclave de la mort.

Racine, Cantiq. ſpirit.

PLAINTES COURAGEUSES.

MARIAMNE.

VOILA donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſembloit promettre à mes beaux jours,
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô jeuneſſe! & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce Trône coupable un éternel ennui,
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vû périr mon frere,
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon pere;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtoit; on oſe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes ayeux, que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte & ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang. Défens au moins ma gloire.
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire,
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager;
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.

Voltaire, Mariamn. act. V. ſc. I.

PLAISIRS.

Je suis homme, & d'un Dieu je chéris la clémence;
Mortels ! venez à lui, mais par reconnoissance.
La nature attentive à remplir vos désirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entiére;
Par le seul mouvement il conduit la matiére;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence;
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense,
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous.
Par tout d'un Dieu clément la bonté salutaire,
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage ?
Quelle beauté jamais auroit eu le courage,
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé,
De conduire avec crainte une enfance imbécille,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?
Ah ! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels à vos plaisirs reconnoissez un Dieu.

Voltaire, Disc. V. sur la nature du plaisir.

PLAISIRS DE LA SOLITUDE.

SOLITUDE où je trouve une douceur secrette ;
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais ?
O qui m'arrêtera sous vos sombres asyles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point sous les riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, & moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts ;
J'aurai vécû sans soins, & mourrai sans remords.

La Fontaine, Fables.

POEME EPIQUE.

LA Poësie Epique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une Divinité.
Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.

Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe:
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, aggrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Afriquains d'un orage emportés;
Ce n'eſt qu'une avanture ordinaire & commune;
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les priſons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt-là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur.
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.

Deſpreaux, Art Poët. ch. III.

POETE.

O COMBIEN l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, léger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré même en aſſez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole;
Et quand juré? c'eſt ce qui me confond,

Depuis deux jours j'ai fait cette promesse ;
Puis fiez-vous à Rimeur, qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire ;
Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est-là leur affaire.

La Fontaine, Contes.

POINT D'HONNEUR.

RODRIGUE à CHIMÈNE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoique je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?
Au nom d'un pere mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux Amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre par ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme & si peu les faux bruits ?
Quand on saura mon crime, & que ta flamme dure ;

Que ne publieront point l'envie & l'imposture?
Force-les au silence, & sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIME'NE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eleve au ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encor que je l'aime,
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard,
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

RODRIGUE.

Que je meure.

CHIME'NE.

Va-t-en.

RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIME'NE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colere;
Je ferai mon possible à bien venger mon pere;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIME'NE.

O comble de miseres!

RODRIGUE.

le maux & de pleurs nous coûteront nos peres!

CHIME'NE.

igue, qui l'eût crû ?

RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eût dit.

Corneille, Cid, act. III. *sc.* IV.

POINTES.

DIS de nos Auteurs les pointes ignorées ;
nt de l'Italie en nos vers attirées.
ulgaire ébloui de leur faux agrément,
nouvel appas courut avidement.
ıveur du Public excitant leur audace,
nombre impétueux inonda le Parnasse.
ladrigal d'abord en fut enveloppé.
onnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
'ragédie en fit ses plus chéres délices.
égie en orna ses douloureux caprices.
léros sur la scene eut soin de s'en parer;
ıns pointe un Amant n'osa plus soupirer.
'it tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
les à la pointe, encor plus qu'à leurs Belles,
que mot eut toujours deux visages divers.
'rose la reçut aussi-bien que les Vers.
'ocat au Palais en hérissa son style,
e Docteur en Chaire en sema l'Evangile.
Raison outragée enfin ouvrit les yeux ;
hassa pour jamais des Discours sérieux,
lans tous ces Ecrits la déclarant infâme,

Par grace, lui laissa l'entrée en l'Epigramme;
Pourvû que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée & non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessérent,
Toutefois à la Cour les Turlupins restérent;
Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine;
Sur un mot en passant ne joue & ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole.
Aiguiser par la queue une Epigramme folle.

Despréaux, Art Poët. ch. II.

POISON.

OROE'S à ARZACE.

APPRENEZ que Ninus, à sa derniére aurore;
Sûr qu'un poison mortel en terminoit le cours;
Et que le même crime attentoit sur vos jours,
Qu'il attaquoit en vous les sources de la vie,
Vous arracha mourant à cette Cour impie.
Assur comblant sur vous ses crimes inouis,
Pour épouser la mere, empoisonna le fils;
Il crut que de ses Rois exterminant la race,
Le Trône étoit ouvert à sa perfide audace;
Et lorsque le Palais déploroit votre mort,
Le fidéle Phradate eut soin de votre sort.
Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore;
Bienfaits nés dans ses champs, de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés.

Voltaire, Sémiram. act. IV. sc. II.

POLITIQUE.

CATILINA *seul.*

QU'AUROIS-je à redouter d'une femme infidéle ?
Où seront ses garans ? & d'ailleurs que fait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-tems la peur de Ciceron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique
Par leur illusion trompe la République ;
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat ;
Et ne lui laisser voir que des mains meurtriéres ;
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumiéres.
Maître de mes secrets, j'ai pénétré les siens ;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Consuls je me suis assuré :
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré.
Cesar ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle ;
Et je sais qu'à ce prix il me sera fidéle.
Voilà comme un Consul qui pense tout prévoir,
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Afriquain peu soumis, le Gaulois indomptable ;
Tout l'univers enfin las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets ;
Et Ciceron n'est point instruit de mes projets.
Ce n'est pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête ;
Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête.
Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti,
Que le premier revers eût bien-tôt rallenti.
J'ai séduit tes vieillards, ainsi que ta jeunesse,
Cesar, Sylla, Crassus, & toute ta noblesse.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend.
Ménageons avec lui ce précieux instant,

Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins.
Maître de l'univers si tu l'es des Romains,
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse;
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.
Crébillon, Catilin. act. I. sc. VI.

ARASPE À PRUSIAS.

POUR tout autre que * lui je sais comme s'explique
La régle de la vraie & saine politique.
Aussi-tôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime il n'est pas innocent,
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre;
C'est un crime d'Etat que d'en pouvoir commettre,
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment,
De mériter un juste & plus grand châtiment;
Et prévient par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Corneille, Nicomede, act. II. sc. I.

SERTORIUS À PERPENNA & AUFIDE.

SYLLA peut en effet quitter sa Dictature,
Mais il peut faire aussi des Consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses loix;
Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches Ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux & moi,
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.

* *Nicomede, fils aîné de Prusias.*

Sylla par politique a pris cette mesure,
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre,
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête & les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller tant qu'il vivra briguer le Consulat.

Corneille, Sertor. act. IV. sc. III.

SALOME À MAZAEL.

TANT qu'Herode en ces lieux demeuroit exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazael, tu m'as vûe avec inquiétude
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avois trouvé l'accès;
Quand je croyois son ame à moi seule rendue,
Il voyoit Mariamne, & j'étois confondue.
Un coup d'œil renversoit ma brigue & mes desseins;
La Reine a vû cent fois mon sort entre ses mains:
Et si sa politique avoit avec adresse,
D'un époux amoureux ménagé la tendresse;
Cet ordre, cet arrêt prononcé par son Roi,
Ce coup que je lui porte auroit tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance:
J'ai sû mettre à profit sa fatale imprudence.
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce tems plein d'allarmes;
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de son sort,
Qu'Auguste étoit vainqueur, & qu'Antoine étoit mort.
Tu sais comme à ce bruit nos peuples se troublérent;

De l'Orient vaincu les Monarques tremblérent ;
Mon frere enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa Couronne avec son Protecteur.
Il fallut sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné ;
Songe à quel désespoir Herode abandonné,
Vit son épouse altiére abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux l'accablant de reproches,
Redemander encore en ce moment cruel,
Et le sang de son frere, & le sang paternel.
Herode auprès de moi vint déplorer sa peine.
Je saisis cet instant précieux à ma haine :
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir,
J'enflammai son courroux, j'aigris son désespoir,
J'empoisonnai le trait dont il sentoit l'atteinte ;
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même instant sa facile colere
Deshérita les fils & condamna la mere.
Mais sa fureur encor flattoit peu mes souhaits.
L'amour qui la causoit en repoussoit les traits ;
De ce fatal objet tel étoit la puissance ;
Un regard de l'ingratte arrètoit sa vengeance.
Je pressai son départ ; il partit, & depuis
Mes Lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la Reine il vit mieux son outrage ;
Il eut honte en secret de son peu de courage :
De moment en moment ses yeux se sont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avoit couverts.
Zarès étudiant le moment favorable,
A peint à son esprit cette Reine implacable,
Son Crédit, ses Amis, ces Juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus, j'ai moi-même armé sa jalousie :
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès long-tems en butte aux trahisons,

Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Il croit ce qu'il redoute, & dans sa défiance
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai sû fixer son courroux incertain,
Il a signé l'arrêt, & j'ai conduit sa main.

Voltaire, Mariamn. act. I. sc. I.

POLITIQUES.

Vous, qui dans l'indépendance
Des nœuds les plus respectés,
Masquez du nom de prudence
Toutes vos duplicités,
Infidéles politiques,
Qui nous cachez vos pratiques
Sous tant de voiles épais,
Cessez de troubler la terre,
Moins terribles dans la guerre,
Que sinistres dans la paix.

En vain sur les artifices
Et le faux déguisement,
De vos frêles édifices
Vous posez le fondement.
Contre vos sourdes intrigues,
Bien-tôt de plus justes ligues
Joignent vos voisins nombreux:
Et leur vengeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abîme
Que vous creusâtes pour eux.

Rousseau, Ode à l'Empereur.

POMPE.

Jocaste à Œdipe.

Ce * Roi plus grand que sa fortune,
Dédaignoit comme vous une pompe importune :
On ne voyoit jamais marcher devant son char,
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart ;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il étoit sans crainte il marchoit sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyoit gardé.

Voltaire, *Œdip. act.* IV. *sc.* I.

Bérénice à Phénice.

Le tems n'est plus, Phenice, où je pouvois trembler,
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le Sénat m'apporter ses hommages ;
Et le peuple, de fleurs, couronner nos images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vû la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat ;
Cette pourpre, cet or, qui rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire.
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards ;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel, avec quel respect & quelle complaisance,

* *Laïus.*

Tous les cœurs, en secret, l'assuroient de leur foi !
Parle. Peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son Maître.

Racine, *Bérén. act.* I. *sc.* V.

PONTIFE.

ŒDIPE à PHILOCTETE.

JE ne sais où je suis, ma fureur est tranquille ;
Il me semble qu'un Dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports enchaîne mon courroux ;
Et prêtant au Pontife une force divine,
Par sa terrible voix, m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctete avec vous combattroit sous vos loix ;
Mais un Prêtre est ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable,
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un Pontife est souvent terrible aux Souverains ;
Et dans son zéle aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahissant ses Rois ;
Sur-tout quand l'intérêt, pere de la licence,
Vient de leur zéle impie enhardir l'insolence.

Voltaire, *Œdip. act.* III. *sc.* V.

FULVIE à* PROBUS.

VOUS croyez à l'abri de votre caractére,
Pouvoir impunément défier ma colére ;
Et que mon cœur, tremblant à l'aspect de ce lieu,
Va mettre au même rang le Ministre & le Dieu.
Et quel Ministre encore ! un sacrilége, un traître,
Qui de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
Des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau,
Et du sang des Romains nourrir ce Dieu nouveau.
Lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie,
Qui, de ses propres Dieux profanateur impie,
Prête le Sanctuaire à des feux criminels,
Deshonore le Prêtre & souille les Autels.

Crébillon, Catilin. act. II. sc. I.

ARZACE à MITRANE.

MON pere, en expirant, me dit que ma fortune
Dépendoit en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux ;
Je dois les déposer dans les mains du Grand-Prêtre ;
Lui seul en doit juger, lui seul doit les connoître.
Sur mon sort en secret je dois le consulter,
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche ; obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint Ministére,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son Temple, & jamais à la Cour.

* *Grand-Prêtre.*

Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand plus il est révéré.

Voltaire, Sémiram. act. I. sc. I.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

D'UN foible enfant il a le front timide.
Dans ses yeux brille une douceur perfide.
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue :
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.
Les trahîsons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte au regard effaré,
Suivent son char de soupçons entouré.

Rousseau, Epître à Madame Dussé.

PORTRAIT DE BAJAZET.

ACOMAT à OSMIN.

BAJAZET dédaigna de tout tems
La molle oisiveté des enfans des Sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vû courir dans les combats,
Emportant après lui tous les cœurs des soldats;

Et goûtez, tout sanglant, le plaisir & la gloire,
Que donne aux jeunes cœurs la premiére victoire.

Racine, Bajaz. act. I. sc. I.

PORTRAIT DE LA CALOMNIE.

O DE'TESTABLE calomnie,
Fille de l'obscure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mere de l'aveugle erreur!
C'est toi dont la langue aiguisée,
De l'austére fils de Thesée,
Osa déchirer les vertus.
C'est par toi qu'une épouse indigne
Arma contre un Héros insigne
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le silence
Tu conduis tes coups ténébreux.
Du masque de la vraisemblance
Tu couvres ton visage affreux.
Tu divises, tu désespéres
Les amis, les époux, les freres.
Tu n'épargnes pas les autels.
Et ta fureur envenimée,
Contre les plus grands noms armée,
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes Agens sinistres
Quels sont les exploits odieux.
Mais enfin ces lâches Ministres
Epuisent la bonté des Dieux.
En vain, chéris de la fortune,

Ils cachent leur crainte importune,
Enveloppés dans leur orgueil :
Le remords déchire leur ame ;
Et la honte qui les diffame,
Les suit jusques dans le cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides,
Dans la foule où vous êtes nés.
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés.

Rousseau, Ode à M. le Prince de Vendôme.

Je crains la calomnie,
. . . . . . Et quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
A qui l'envie au regard homicide
Met dans les mains son flambeau parricide ;
Mais dont le front est peint avec tout l'art,
Que peut fournir le mensonge & le fard ?
Le faux soupçon lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles :
Et l'ignorance avec des yeux distraits
Sur son rapport prononce nos arrêts :
Voilà quels sont les infidéles Juges,
A qui la fraude heureuse en subterfuges ;
Fait avaler son poison infernal :
Et tous les jours devant leur Tribunal
Par les cheveux l'innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condamnée.

Rousseau, Epîtr. aux Muses.

Un peu trop fort ses petits Madrigaux.

Rousseau, Epître à Cl. Marot.

PORTRAIT DE CE'SAR.

SUNNON à GONTRAN.

UN Romain, tu connois sa valeur, son audace
Et quel Romain encor! Cesar depuis un an
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran:
C'est à nous gouverner que ce Héros aspire.
Si la Seine un moment coule sous son Empire
Nous sommes tous perdus; & Gaulois, & Germain
Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Grece, Rome, & l'univers ensemble
Eurent de plus parfait, dans Cesar se rassemble:
Prudent, ambitieux, l'homme de tous les tems;
De toutes les vertus, & de tous les talens,
Intrépide, éclairé, d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il est le plus aimable.

Crébillon, Catilin. act. III. sc. I.

PORTRAIT DE * MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

DE votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des tems: nous la saurons dompter,
Moi par écrire, & vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous regnerez long-tems dans la mémoire.
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable Actrice
Représentant ou Phédre, ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que cette voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante?
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la premiére,
Vous auriez eu mon ame toute entiére,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé;
Mais en aimant qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amans plus d'à demi,
Et plût au sort que j'eusse pû mieux faire.

La Fontaine, Contes.

* *Célébre Actrice formée par Racine.*

PORTRAIT DE COLBERT.

TOI dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger ;
Semblable à ce Héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hebreux pour prix de leur blasphème

Voltaire, *Henri. ch.* VII.

PORTRAIT DU GRAND-CORNEILLE, *par lui-même.*

NOUS nous aimons un peu, c'est notre foible à tous,
Le peu que nous valons, qui le sait mieux que nous ?
Et puis la mode en est, & la Cour l'autorise,
Nous parlons de nous-même avec toute franchise,
La fausse humilité ne met plus en crédit ;
Je sais ce que je vaux, & crois ce qu'on m'en dit ;
Pour me faire admirer je ne fais point de ligue,
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue ;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit ;
Mon travail sans appui monte sur le Théâtre,
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre,
Là sans que mes amis prêchent leurs sentimens,
J'arrache quelquefois leurs applaudissemens ;
Là content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne,
Je satisfais ensemble & peuple, & courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans ;

Par leur ſeule beauté ma plume eſt eſtimée,
Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée ;
Et penſe toutefois n'avoir point de rival,
A qui je faſſe tort en le traitant d'égal.

Corneille, Excuſe à Ariſte.

PORTRAIT DES COURTISANS.

JE définis la Cour un pays où les gens
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince ; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître,
Peuple caméleon, peuple ſinge du Maître :
On diroit qu'un eſprit anime mille corps :
C'eſt bien-là que les gens ſont de ſimples reſſorts.

La Fontaine, Fable des obſéques de la lionne.

PORTRAIT D'UN DEMI SAVANT.

MONSIEUR l'Abbé vous n'ignorez de rien.
Et ne vis onc mémoire ſi féconde.
Vous pérorez toujours & toujours bien,
Sans qu'on vous prie & ſans qu'on vous réponde.
Mais le malheur c'eſt que votre faconde
Nous apprend tout, & n'apprend rien de nous.
Je veux mourir, ſi pour tout l'or du monde,
Je voudrois être auſſi ſavant que vous.

Rouſſeau, Epigr.

PORTRAIT DE DESPRE'AUX,
par lui-même.

SI même un jour le Lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux;
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De votre Auteur alors faites-lui la peinture:
Et, sur-tout, prenez soin d'effacer bien les traits,
Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce Censeur qu'ils ont peint si noir & si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit sans être malin ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites, que harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs:
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage.

. . . .
. . . . Très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.
Que si quelqu'un mes vers alors vous importune,
Pour savoir mes parens, ma vie & ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts Magistrats,
Fils d'un pere Greffier, né d'ayeux Avocats;
Dès le berceau perdant une fort jeune mere,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux pere;
J'allai d'un pas hardi par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur & de Perse & d'Horace,
Assez près de * Regnier m'asseoir sur le Parnasse.
Que par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la Cour entraîné,
Je fus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Elever assez haut mes poëtiques aîles;

* *Poëte François, qui a composé des Satyres.*

Que ce Roi, dont le nom fait trembler tant de Rois,
Voulût bien que ma main crayonnât ses exploits :
Que plus d'un Grand m'aima jusques à la tendresse ;
Que ma vûe à Colbert inspiroit l'allégresse :
Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli ;
Plus d'un Héros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

Desprèaux, Epître à ses Vers.

PORTRAIT D'UNE DE'VOTE.

UNE Bigotte altiére,
... Dans son fol orgueil, aveugle & sans lumiére,
A peine sur le seuil de la dévotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle est égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'Oraison mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maisons,
Hante les Hôpitaux, visite les Prisons,
Tous les jours à l'Eglise entend jusqu'à six Messes.
Mais de combattre en elle & domter ses foiblesses,
Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion,
Mettre un frein à son luxe, à son ambition,
Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle :
C'est ce qu'en vain le ciel voudroit exiger d'elle.

Desprèaux, Satyr. des femmes.

PORTRAIT D'UN DIRECTEUR.

QU'IL paroît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le printems dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint.
Cependant à l'entendre il ſe ſoutient à peine,
Il eut encor hier la fiévre & la migraine :
Et ſans les promts ſecours qu'on prît ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-être à tremblotter.
Mais de tous les mortels, grace aux dévotes ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller ?
Un eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide.
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un reméde,
Chez lui ſirops exquis, ratafias vantés,
Confitures ſur-tout volent de tous côtés :
Car de tous mets ſucrés, ſecs, en pâte, ou liquides,
Les eſtomacs dévots toujours furent avides :
Le premier maſſepin pour eux, je crois, ſe fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.

Deſpréaux, Satyr. des femmes.

PORTRAIT DU DUC DE BOURGOGNE.

QUEL eſt ce jeune Prince en qui la majeſté,
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel, quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône étant prêt d'y monter.

O * mon fils ! des François vous voyez le plus juste ;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagére, ouvrage de vos mains ?
Hélas, que n'eût point fait cette ame vertueuse !
La France sous son regne eût été trop heureuse ;
Il eût entretenu l'abondance & la paix,
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits.

Voltaire, Henri. ch. VII.

PORTRAIT D'ESTHER.

ASSUE'RUS à ESTHER.

JE ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace,
Qui me charme toujours & jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux & puissans attraits !
Tout respire en Esther l'innocence & la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres ;
Que dis-je ? sur ce Trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux ;
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat, qui le rend respectable aux Dieux même.

Racine, Esth. act. II. *sc.* VII.

PORTRAIT D'UN FAVORI.

AMI, crois-moi, cache bien à la Cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître,
C'est le moyen d'y devenir un jour

* *Saint Louis parle à Henri IV.*

Puissant Seigneur & Favori peut-être.
Et Favori ? qu'est cela ? c'est un être
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
Et qui se rend précieux à son Maître,
Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.

Rousseau, Epigr.

PORTRAIT D'UNE FEMME A PETITE SANTÉ.

T'ACCOMMODES-tu mieux de ces douces menades,
Qui, dans leurs vains chagrins sans mal toujours malades,
Se font des mois entiers sur un lit effronté
Traiter d'une visible & parfaite santé ;
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance ?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette Belle aux bords du monument ?
La Parque ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?
Non : il est question de réduire un mari,
A chasser un valet dans la maison chéri,
Et qui parce qu'il plaît, a trop sû lui déplaire ;
Ou de rompre un voyage utile & nécessaire.

Despréaux, Satyr. des femmes.

PORTRAIT D'UNE FEMME SÉVERE.

CETTE bilieuse
.... Follement outrée en sa sévérité,
Baptisant son chagrin du nom de piété,

Dans sa charité fausse où l'amour-propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde ;
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
Ne présume du crime & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence,
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance ?
Réputés criminels les voilà tous chassés,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.
Son mari, qu'une affaire a laissé dans la Ville,
Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquille ;
Se trouve assez surpris rentrant dans sa maison,
De voir que le Portier lui demande son nom ;
Et que parmi ses gens changés en son absence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.

Despréaux, Satyr. des femmes.

PORTRAIT DU DUC DE FOIX.

LISOIS à AMÉLIE.

JE ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ses emportemens l'indiscrette chaleur,
Je vois que de ses sens l'impétueuse yvresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachettent ses vices :
Eh ! qui sauroit, Madame, où placer ses services ;
S'il ne nous falloit suivre, & ne chérir jamais
Que des cœurs sans foiblesse, & des Princes parfaits.

Voltaire, Duc de Foix, act. I. sc. I.

PORTRAIT DE LA FONTAINE,
par lui-même.

PAPILLON du Parnasse, & semblable aux abeilles;
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légére, & vole à tout sujet:
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours,
Mais quoi? je suis volage en vers comme en amours.
En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse:
Je ne prétens ici que dire ingénuement,
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon ame,
Que je sentis l'ardeur de ma premiére flamme.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printems, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.
Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attens-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre;
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre.
Car je n'ai pas vécû; j'ai servi deux tyrans;
Un vain bruit & l'amour ont partagé mes ans.

La Fontaine, Œuvr. divers.

PORTRAIT DE LA BELLE GABRIELLE.

D'ETRÉE étoit son nom; la main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure:

Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante & moins belle à Tharse on vit paroître
Celle qui des humains avoit domté le Maître ,
Lorsque les habitans des rives du Cydnus ,
L'encensoir à la main la prirent pour Venus.
Elle entroit dans cet âge , hélas ! trop redoutable ;
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer , mais fier & généreux ,
D'aucun Amant encor n'avoit reçû les vœux.
Semblable en son printems à la rose nouvelle ,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein ;
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

Voltaire , Henri. ch. IX.

PORTRAIT GALANT.

O TÔI qui peins d'une façon galante ,
Maître passé dans Cithere & Paphos ,
Fais un effort : peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vû cette beauté charmante ,
Me diras-tu ; tant mieux pour ton repos :
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premiérement , mets des lys & des roses ,
Après cela , des amours & des ris ;
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Venus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystére.
Traits si pareils jamais ne se sont vus ,
Et tu pourras à Paphos , à Cithere ,
De cette Iris refaire une Venus.

La Fontaine , Imitat. d'Anacréon.

PORTRAIT DES GAULOIS.

SUNNON à CATILINA.

Je ſuis Gaulois, ainſi fidéle à ma parole.
L'honneur eſt parmi nous le premier de nos Dieux.
Mais vous ſavez quel joug on m'impoſe en ces lieux;
Et d'un Ambaſſadeur quel eſt le Miniſtére;
Que je ſuis retenu par une loi ſévére,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oſer les tremper dans le ſang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le myſtére:
Je crains tout, ſans ſavoir ce qu'il faut que j'eſpére.
Si vos deſſeins ne ſont auſſi juſtes que grands,
Et ſi ce n'eſt pour nous que changer de tyrans,
Si nos traités ne ſont fondés ſur la juſtice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous uniſſe.
Notre unique vertu n'eſt pas notre valeur.
Nous aimons la juſtice autant que la candeur.
Quoi qu'enfant de la guerre, allaité ſous les tentes;
Le Gaulois n'eût jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous ſurpaſſez par votre urbanité,
Nous l'emportons ſur vous par notre intégrité,
C'eſt à tous nos deſſeins l'honneur ſeul qui préſide;
Et de nos intérêts l'équité qui décide.

Crébillon, Catilin. act. III. *ſc.* II.

PORTRAIT D'UNE GRONDEUSE.

La revêche biſarre
. . . Sans ceſſe d'un ton par la colére aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle.

Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer un époux ?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux,
Et ſur le ton grondeur lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Deſpréaux, Satyr. des femmes.

PORTRAIT D'UN GUERRIER.

ERICIE à HE'LE'NUS.

LA paix n'eſt pas l'objet de vos vœux les plus doux;
Votre cœur élevé dans le ſein des allarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes.
Le ſang, les cris, les pleurs, cent peuples gémiſſans;
Voilà pour vos pareils les objets raviſſans.
Votre nom n'a-t-il pas aſſez rempli la terre ?
Qu'a-t-il beſoin encor des horreurs de la guerre ?
Crebillon, Pyrrh. act. I. ſc. V.

PORTRAIT DU DUC DE GUISE.

ON vit paroître Guiſe, & le peuple inconſtant;
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſût mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eût jamais plus d'empire,
Et ne ſût mieux cacher ſous des dehors trompeurs;
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,

Des peuples en public il plaignoit la misére ,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre alloit le voir & revenoit heureux.
Il savoit prévenir la timide indigence.
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence.
Il se faisoit aimer des Grands qu'il haïssoit :
Terrible & sans retour lorsque l'on l'offensoit :
Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,
Brillant par ses vertus & même par ses vices ,
Connoissant le péril & ne redoutant rien ,
Heureux Guerrier , grand Prince , & mauvais Citoyen.
Voltaire , Henri. ch. III.

PORTRAIT DE HENRI III.

C'EST un poids bien pésant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Sa gloire avoit passé comme une ombre légére.
Ce changement est grand , mais il est ordinaire.
On a vû plus d'un Roi , par un triste retour ,
Vainqueur dans les Combats , esclave dans sa Cour.
* Reine , c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il est vaillant , mais foible , & moins Roi que soldat ,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux Favoris flattant son indolence ,
De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance ;
Au fond de son Palais avec lui renfermés ,
Sourds aux crix douloureux des peuples opprimés ;
Ils dictoient par sa voix leurs volontés funestes ,
Des trésors de la France , ils dissipoient les restes ;
Et le peuple accablé poussant de vains soupirs ,
Gémissoit de leur luxe & payoit leurs plaisirs.

* *Henri IV. adresse la parole à Elisabeth.*

Valois se réveilla du sein de son yvresse ;
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appésantis ;
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguérent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête ;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil ;
Entre ses Favoris, au milieu des délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Voltaire, Henri. ch. III.

PORTRAIT D'HOMERE.

A LA source d'Hippocrene,
Homere ouvrant ses rameaux,
S'éleve comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les savantes immortelles,
Tous les jours de fleurs nouvelles,
Ont soin de parer son front :
Et par leur commun suffrage,
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Rousseau, Ode à Malherbe.

ON diroit que pour plaire, instruit par la nature ;
Homere ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor.
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
Par-tout il divertit, & jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.

Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique:
Tout, sans faire d'apprets, s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses Ecrits, mais d'un amour sincére,
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Despréaux, Art Poët. ch. III.

Le fameux Chantre d'Ionie
Trouva dans ses tableaux heureux,
Le secret d'établir entre eux
Une mutuelle harmonie.

. . . .

Tout sentiment s'exprime aux yeux,
Tout devient image sensible;
Et par un magique pouvoir
Tout semble prendre un corps visible,
Vivre, parler, & se mouvoir.

Oui, c'est toi Peintre inestimable,
Trompette d'Achille & d'Hector,
Par qui de l'heureux siécle d'or
L'homme entend le langage aimable;
Et voit dans la variété,
Des portraits menteurs de la Fable,
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre
Réglant le sort par ses arrêts:
Il voit sous les yeux de Cerès
Croître les trésors de la terre:
Il reconnoît le Dieu des mers,
A ces sons qui calment la guerre,
Qu'Eole excitoit dans les airs,

Si dans un combat homicide
Le devoir engage ses jours,
Pallas volant à son secours,
Vient le couvrir de son Egide.

Plus heureux si son cœur n'aspire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Astrée est la Divinité,
Qui lui fait chérir son empire :
S'il s'éleve au sacré vallon,
Son enthousiasme est la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi consacrant le systême
De la sublime fiction,
Homere, nouvel Amphion,
Change par la vertu suprême,
De ses accords doux & savans,
Nos destins, nos passions même,
En êtres réels & vivans.

Ce n'est plus l'homme, qui pour plaire,
Etale ses dons ingénus :
Ce sont les Graces, c'est Vénus,
Sa Divinité tutélaire.
La sagesse qui brille en lui,
C'est Minerve, dont l'œil l'éclaire,
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'affreuse & sanglante Bellone
Arme son courage aveuglé :
Les frayeurs dont il est troublé
Sont les flambeaux de Tysiphone :
Sa colére est Mars en fureur ;
Et ses remords sont la Gorgone
Dont l'aspect le glace d'horreur.

Rousseau, Ode sur les Divinités Poëtiques.

PORTRAIT D'HORACE.

BRILLANT quoique sans étincelle
Le seul Horace en tous genres excelle :
De Citherée exalte les faveurs ,
Chante les Dieux , les Héros , les Buveurs,
Des sots Auteurs berne les vers ineptes ,
Nous instruisant par gracieux préceptes ,
Et par sermons de joie antidotés.

Rousseau , Epître à Cl. Marot.

PORTRAIT DE L'HOMME.

QUE l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire , il pleure , il crie ,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs.
Un Pédant , porteur de tristesse ,
Des livres de toutes couleurs ,
Des châtimens de toute espéce.

L'ardente & fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état
Des Créanciers , une Maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr autre combat.
L'ambition le sollicite.
Richesses , dignités , éclat ,
Soins de famille , tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite.
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite
Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un Directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin peu regretté.
C'étoit bien la peine de naître.

Rousseau, Stances.

PORTRAIT D'UN HOMME RICHE.

Il devient riche, & fit de beaux statuts
Pour gouverner les trésors de Plutus,
Les divisant en deux portioncules,
Dont la premiére entroit dans ses locules;
Et le restant s'administroit si bien,
Qu'à fin de compte on ne trouvoit plus rien:
Car sous couleur d'appaiser les murmures,
Et de venger les torts & les injures,
Les vexateurs, ainsi que les vexés,
Furent sans rire également pincés.
Il les fauchoit de la même faucille,
Les étrilloit avec la même étrille,
Frappant sur eux comme sur seigle verd.
Sûr de son fait & bien clos & couvert,
En qualité d'écumeur titulaire,
Des écumeurs du menu populaire.
Le voilà donc de trésors regorgeant,
Roulant sur l'or, vautré sur son argent,
Gonflé d'orgueil, boursoufflé d'insolence,
Et se mirant dans sa vaste opulence:
Palais pompeux, ameublemens exquis.

Terres, Châteaux ſur l'orphelin conquis,
Chez ſes amis un vrai Roi de Théâtre.
Chez les Phrinez agréable & folâtre.
Toujours prodigue & jamais épuiſé :
Par conſéquent d'un chacun courtiſé.
Environné de cliens mercenaires,
D'admirateurs, amis imaginaires,
Qui tout le jour lui baiſant le genou,
Surent le rendre enfin tout-à-fait fou.
L'un de ſon corps vante l'air héroïque,
L'autre les dons de ſon ame angélique.
Pour l'achever un maniveau d'Auteurs
Vient l'étourdir de concerts ſéducteurs.
A les chanter lui-même il les anime.
Allons, faquins, il me faut du ſublime.
Et violons auſſi-tôt de ronfler,
Voix de glapir, chalumeaux de s'enfler.
Tout le fretin des petits Dieux terreſtres
Forme pour lui mille petits orcheſtres.

Rouſſeau, Midas, Allég.

PORTRAIT D'UN HUISSIER.

CERTAIN Huiſſier étant à l'Audiance,
Crioit toujours : Paix-là, Meſſieurs, paix-là.
Tant qu'à la fin tombant en défaillance,
Son teint pâlit & ſa gorge s'enfla,
On court à lui. Qu'eſt ceci, qu'eſt-cela ?
Maître Perrin ! à l'aide, il agoniſe.
Beſſiere * vient. On le phlébotomiſe.
Lors ouvrant l'œil clair comme un baſilic,
Voilà, Meſſieurs, dit-il, ſortant de criſe,
Ce que l'on gagne à parler en public.

Rouſſeau, Epigr.

* *Fameux Chirurgien.*

PORTRAIT DES HYPOCRITES.

C'EST vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté,
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impostures.
Lâches aux cabales vendus :
Artisans de fourbes obscures :
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance est paîtri de fard.
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distile ;
Et la morsure du serpent
Est moins aigue & moins subtile,
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont inflexibles & sourds.
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille ;
Plus insensibles & plus froids,
Que l'aspic qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai ce Dieu puissant
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main & brisera leurs dents.

Ainſi que la vague rapide,
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se diſſipe & s'évanouit
Dans le ſein de la terre humide;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide,
Qui bouillonne à l'aſpect du braſier allumé.

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'anéantiront à nos yeux.
Ainſi la juſtice des cieux
Confondra leurs lâches penſées.
Leurs dards deviendront impuiſſans;
Et de leurs pointes émouſſées
Ne pénétreront plus le ſein des innocens.

Avant que leurs tiges célébres
Puiſſent pouſſer des rejettons,
Eux-mêmes triſtes avortons
Seront cachés dans les ténébres;
Et leur ſort deviendra pareil
Au ſort de ces oiſeaux funébres,
Qui n'oſent ſoutenir les regards du ſoleil.

Rouſſeau, Odes ſacr.

PORTRAIT D'UNE JALOUSE.

Quelque douceur dont brille ton épouſe,
Penſe-tu ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encore écoute les leçons?
. . . . Alors tu verras de ſes œuvres.
Réſous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres;

A la voir tous les jours dans ses fougueux accès,
A ton geste, à ton rire intenter un procès :
Souvent de ta maison gardant les avenues,
Les cheveux hérissés t'attendre au coin des rues :
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et par-tout où tu vas, dans ses yeux enflammés,
T'offrir non pas * d'Isis la tranquille Euménide,
Mais la vraie Alecto peinte dans l'Enéïde,
Un tison à la main chez le Roi Latinus,
Soufflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.

Despréaux, Satyre des femmes.

PORTRAIT D'UN INTENDANT.

UN Intendant ? qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un Animal,
Qui, comme on dit, fait pêcher en eau trouble ;
Et, plus le bien de son Maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble.
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit :
Dont par raison bien & duement déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint l'Intendant à son tour.
Car regagnant ce qu'il eût étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

La Fontaine, Contes.

* *Furie, dans l'Opera d'Isis, qui demeure sans action.*

PORTRAIT D'UNE JOUEUSE.

HE' que feroit-ce donc, si le Démon du jeu,
Versant dans son esprit sa ruineuse rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens au sort abandonnés
Devenir le butin d'un Pique ou d'un Sonnés!
Le doux charme pour toi! de voir chaque journée,
De nobles champions ta femme environnée,
Sur une table longue & façonnée exprès,
D'un tournoi de Bassette ordonner les apprets:
Ou si par un Arrêt la grossiére Police
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au Lansquenet,
Ou promener trois dez chassés de son cornet:
Puis sur une autre table avec un air plus sombre,
S'en aller méditer une Vole au jeu d'Hombre;
S'écrier sur un As mal-à-propos jetté;
Se plaindre d'un * Gano qu'on n'a point écouté;
Ou, querellant tout bas le ciel qu'elle regarde,
A la Bête gémir d'un Roi venu sans garde.
Chez elle, en ces emplois, l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors, pour se coucher, les quittant, non sans peine;
Elle plaint le malheur de la nature humaine,
Qui veut qu'en un sommeil où tout s'ensevelit,
Tant d'heures sans jouer se consument au lit.
Toutefois en partant la troupe la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens
Sait du tems qui s'envole employer les momens;
C'est ainsi que souvent par une forcenée,
Une triste famille à l'Hôpital traînée,
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrit,
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.

Despréaux, Satyre des femmes.

* *Terme du jeu d'Hombre.*

PORTRAIT DE JUVENAL.

JUVENAL élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses Ouvrages tout pleins d'affreuses vérités
Etincélent pourtant de sublimes beautés :
Soit que sur un Ecrit arrivé de Caprée,
Il brise de Sejan la statue adorée :
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs :
Ou que poussant à bout la luxure latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Messaline :
Ses Ecrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.

Despréaux, Art Poët. ch. II.

PORTRAIT DE M. DE* LAMOIGNON.

C'EST à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des loix.
Tu dois-là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie ;
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux ;
Et Themis pour voir clair a besoin de tes yeux.

Despréaux, Epître à M. de Lamoignon.

* *Un des plus grands Magistrats de son tems.*

PORTRAIT DE LOUIS XII. ET DU CARDINAL D'AMBOISE.

LE sage Louis Douze au milieu de ces * Rois,
S'éleve comme un cédre & leur donne des loix.
Ce Roi qu'à nos ayeux donna le ciel propice,
Sur son Trône avec lui fit asseoir la justice:
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidéle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.

Voltaire, Henri. ch. VII.

* *Les bons Rois.*

PORTRAIT DE LOUIS XIV.

CIEL, quel pompeux amas d'esclaves à genoux,
Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais Roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois * comme vous par la gloire animé,
Moins obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses,
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.

Voltaire, Henri. ch. VII.

* *Saint Louis parle à Henri IV.*

PORTRAIT DE LOUIS XV.

FRANÇOIS, heureux François, peuple doux & terrible,
C'est peu qu'en vous guidant Louis soit invincible,
C'est peu que le front calme, & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux serains;
C'est peu d'être vainqueur, il est modeste & tendre,
Il honore de pleurs le sang qu'il fit répandre;
Entouré des Héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge, & ne le reçoit pas;
Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire;
Le Monarque est un homme, & le Vainqueur un pere.
Ces captifs tout sanglans portés par nos soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ce jour de sang, d'horreur & de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers au sein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs;
Consolés, secourus, servis par leurs vainqueurs.
Ô grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Et quel cœur enivré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon Roi.
Et né pas souhaiter d'être né sous sa loi.

Voltaire, Poëme de Fontenoy.

PORTRAIT DE MALHERBE.

MALHERBE vint; & le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence:
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir;
Et réduisit la Muse aux régles du devoir.
Par ce sage Ecrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

Les ſtances avec grace apprirent à tomber ;
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix ; & ce guide fidéle
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modéle.
Marchez donc ſur ſes pas ; aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

Deſpréaux, Art Poët. ch. I.

PORTRAIT DE MAHOMET LE PROPHETE.

MAHOMET à OMAR.

CHARGE' du ſoin du monde, environné d'allarmes ;
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre, & les armes ;
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe ;
Dans des ſables brulans, ſur des rochers déſerts ;
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole, il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,
Le Dieu de Mahomet, & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.

Voltaire, Mahom. act. II. ſc. IV.

PORTRAIT DE CLE'MENT MAROT.

CLE'MENT, mon ami cher,
Sotte ignorance & jugement léger
Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres ;

Des Novateurs complice vous nommant ;
Ou votre honneur en public diffamant,
Soit par blasons plus mordans que vipere,
Soit par mensonge, en vous faisant le pere
De tous ces vers bâtards & supposés,
Dont les parents sont toujours déguisés.

. . . .

Par vous en France Epîtres, Triolets.
Rondeaux, Chansons, Ballades, Virelais,
Gente Epigramme, & plaisante Satyre
Ont pris naissance. En sorte qu'on peut dire :
De Promethée hommes sont émanés,
Et de Marot joyeux contes sont nés.

Rousseau, Epître à Cl. Marot.

PORTRAIT DE MAYENNE.

MAYENNE dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
Il succéde à sa gloire ainsi qu'à ses desseins.
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere,
Qu'il servoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroique ;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connoît leurs talens, il sait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.

Voltaire, Henri. ch. III.

PORTRAIT DE LA MÉDISANCE.

LA médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oisiveté.
Ce monstre ailé paroît mâle & femelle,
Toujours parlant & toujours écouté,
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos;
Rebut du sage elle est l'esprit des sots.
En ricanant cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états, mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste alimens de la vie,
Sont exposés à sa dent de Harpie;
Les beaux Esprits, les Belles & les Grands,
Sont de ses traits les objets différens.

Voltaire, Epître sur la Calomnie.

PORTRAIT DE MITHRIDATE.

MITHRIDATE à MONIME & XIPHARÈS.

CESSEZ, & retenez vos larmes l'un & l'autre;
Mon sort de sa tendresse & de votre amitié
Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié;
Et ma gloire plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être deshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pû.
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains & de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux,
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,

Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendre me vît expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console;
J'expire environné d'ennemis que j'immole,
Dans leur sang odieux j'ai pû tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vû fuir les Romains.

. . . .

Mon fils, songez à vous, gardez-vous de prétendre,
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bien-tôt tous les Romains de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le tems que vous laisse leur fuite;
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte,
Tant de Romains sans vie en cent lieux dispersés
Suffisent à ma cendre, & l'honorent assez.

Racine, Mithrid. act. V. sc. dern.

PORTRAIT DE LA MOLLESSE, ET SES PLAINTES SUR LE COURAGE ET L'ACTIVITÉ DE LOUIS XIV.

L'AIR qui gémit du cri de l'horrible * Déesse;
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.
C'est-là qu'en un dortoir elle fait son séjour,
Les plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des Moines:
La volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble,
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.

* *La Discorde.*

Quand la nuit qui deja va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper :
Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.
Aux pieds des murs sacrés d'une Sainte Chapelle,
Elle a vû (1) trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un lutrin va paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des Destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir acheve,
La Molesse en pleurant sur un bras se releve,
Ouvre un œil languissant ; & d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois.
O nuit, que m'as-tu dit ? quel Démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient sur le Trône ; & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains où d'un Maire ou d'un
Comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour.
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au Printems, quand Flore dans les plaines,
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines.
Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siécle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le Trône un (2) Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'Eté n'a point de feux, l'Hiver n'a point de glace.
J'entens à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;

(1) *Brontin, Boirude, le Perruquier l'Amour.*
(2) *Louis XIV.*

Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile;
Que l'Eglise du moins m'assuroit un asile.
Mais en vain j'espérois y régner sans effroi.
Moines, Abbés, Prieurs, tout s'arme contre moi;
Par mon exil honteux la Trape est anoblie.
J'ai vû dans Saint Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux:
Et la régle déja se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conservoit du vieux tems l'oisiveté fidéle.
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
O toi de mon repos compagne aimable & sombre;
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah nuit! si tant de fois dans les bras de l'Amour;
Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas.... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Despréaux, Lutr. ch. II.

PORTRAIT DU DUC D'ORLEANS, RE'GENT.

PRE'S de ce jeune * Roi s'avance avec splendeur;
Un Héros que de loin poursuit la calomnie;
Facile, & non pas foible, ardent, plein de génie;

* *Le Poëme de la Henriade fut composé dans l'enfance de Louis XV.*

Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée & tranquille.
Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens;
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître.
Voltaire, Henri. ch. VII.

Il étoit né pour la société,
Pour les Beaux Arts, & pour la volupté.
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable.
Voltaire, Epître sur la Calomnie.

PORTRAIT D'OVIDE.

OVIDE en vers doux & mélodieux
Sut débrouiller l'histoire de ses Dieux:
Trop indulgent au feu de son génie;
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond;
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Rousseau, Epître à Cl. Marot.

PORTRAIT DE LA POLITIQUE.

AU fond du Vatican régnoit la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.

Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis, paroît simple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse;
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours;
Le mensonge subtil regne en tous ses discours;
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

Voltaire, Henri. ch. IV.

PORTRAIT D'UNE PRE'CIEUSE.

C'EST une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son Art Moliere a diffamés.
De tous leurs sentimens cette noble héritiére
Maintient encore ici leur secte façonniére.
C'est chez elle toujours que les fades Auteurs
S'en vont se consoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & sa docte demeure
Aux Perrins, aux Coras est ouverte à toute heure;
Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux.
Là tous les vers sont bons, pourvû qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la Belle y fait la guerre.
Plaint Pradon opprimé des sifflets du Parterre:
Rit des vains amateurs du Grec & du Latin;
Dans la balance met Aristote & Cotin;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile,
Pése sans passion Chapelain & Virgile.

Despréaux, Satyre des femmes.

PORTRAIT D'UN PRÉLAT.

DANS le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là parmi les douceurs d'un tranquille silence ;
Regne sur le duvet une heureuse indolence ;
C'est-là que le Prélat muni d'un déjeûner ;
Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Despréaux, *Lutr. ch. I.*

PORTRAIT DU ROI DE PRUSSE.

ENNEMIS de la gloire & de la Poësie,
Grands critiques des Rois, allez en Silesie.
Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés :
C'est-là qu'est mon Héros. Venez, si vous l'osez.
C'est lui-même ; c'est lui, dont l'ame universelle
Courut de tous les Arts la carriére immortelle ;
Lui qui de la nature a vû les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs ;
Lui qui dans un repas, sans soins & sans affaire,
Passoit les ignorans dans l'art heureux de plaire,
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas,
Du Parnasse à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je sais que Charles Douze, & Gustave, & Turenne,
N'ont point bû dans les eaux qu'épanche l'Hypocrene.
Mais enfin ces guerriers, illustres ignorans,
En étant moins polis, n'en étoient pas plus grands.

Mon Prince eſt au deſſus de leur gloire vulgaire,
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homere ;
Tour à tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi-bien qu'en bons mots ;
Et s'il ſe moque un peu de Geneve & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, regne en grand homme.

Voltaire, Lettre au Roi de Pruſſe.

PORTRAIT DU CARDINAL DE RICHELIEU, ET DU CARDINAL MAZARIN.

RICHELIEU, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage.

. . . .

Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leur Roi, cruels à la patrie.

Voltaire, Henri. ch. VII.

PORTRAIT DE M. LE MARE'CHAL DE RICHELIEU.

DANS l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,

Pour modéler ce beau visage,
Qui de Venus ornoit la Cour,
On eut pris celui de l'Amour,
Et sur-tout de l'Amour volage.

. . . .

On ne peut filer tous ses jours
Sur le Trône heureux des Amours.
Tous les plaisirs sont de passage;
Mais vous saurez régner toujours,
Par l'esprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boëtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du Héros, soutien de nos armes,
Ceux du pere, du défenseur
D'une * République en allarmes,
Ceux de Richelieu, son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

. . . .

Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de sang & de poudre,
On vous vit ramener la foudre,
Et la victoire à votre Roi.
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglois, l'Autriche & l'envie;
Vous revîntes vîte à Paris,
Mêler les myrthes de Cypris,
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Tems & l'Amour n'ont point d'aîles;
Et vous servez encor les Belles,
Comme la France & les Genois.

Voltaire, Epître à M. le Maréchal, Duc de Richelieu.

* Genes.

PORTRAIT D'UN GRAND ROI.

JE l'ai vû dans la paix, je l'ai vû dans la guerre,
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vû plus d'une fois de fiéres Nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions ;
J'ai vû tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste & que de magnifique ;
Et ses illustres soins, donner à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude,
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude.
. . . .
Je l'ai vû tout couvert de cendre & de fumée,
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards ;
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes,
De sa course rapide entasser les conquêtes.

Corneille, Attil. act. II. sc. V.

PORTRAIT DE ROUSSEAU, *par lui-même.*

J'AI des humains trop chéri l'amitié.
Long tems séduit par de vains artifices,
A cette idole offrant mes sacrifices,
Je crus pouvoir, trop prompt à me flatter,
Trouver en eux de quoi les respecter ;
Mais de plus près, observant leurs vestiges,
Je sus enfin démêler les prestiges,
Dont l'amour-propre en eux toujours vainqueur,
Surprend les yeux pour imposer au cœur.

Peu m'ont donné le plaisir équitable
D'aimer en eux la vertu véritable.
Peu m'ont aussi vû briguer la faveur,
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur.
Leur bonté seule éveilla ma paresse :
Et courtisan de ma seule tendresse,
Sans intérêt, j'ai cherché, j'ai trouvé
Ce peu d'amis, dont le cœur éprouvé,
Malgré l'effort de la jàlouse envie,
Fera toujours le charme de ma vie.
Que n'ais-je pû de vos plaisirs épris,
Tendre amitié, dont je sens tout le prix ;
Dans une joie & si douce & si pure,
Vivre oublié de toute la nature !
Mais malgré moi trop & trop peu connu,
J'ai crû du moins de mes mœurs soutenu,
Entre vos bras conjurer la tempête,
Que l'imposture élevoit sur ma tête.

Rousseau, Epître à Mr. le Baron de Breteuil.

CONFESSE-* nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence,
A certains bruits a pû donner naissance ;
Que ton courroux bien vîte est allumé,
Et que le ciel en naissant t'a formé,
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche ;
Un peu malin.

Rousseau, Epîtr. aux Muses.

* *Les Muses adressent la parole à Rousseau.*

PORTRAIT DE SERTORIUS ET DE POMPÉE.

POMPÉE à SERTORIUS.

L'ESTIME & le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience;
L'ardeur de voir de près un si fameux Héros,
Sans lui voir à la main piques, ni javelots;
Et le front désarmé de ce regard terrible,
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune, & guerrier, & tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur:
Mais, & ce grand aveu sied bien aux grands courages,
J'apprens plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés,
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire à voir ce que vous faites,
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
Ah, si je vous pouvois rendre à la République,
Que je croirois lui faire un présent magnifique.
. . . .

SERTORIUS.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime,
Que vous n'ayez déja dans le dégré sublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un Triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du pays, & la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,

Souleve l'équitable histoire
Contre l'iniquité du tems ;
Et dans le regiſtre des âges ;
Conſacrant les nobles images,
Que la gloire lui vient d'offrir ;
Sans ceſſe en cet auguſte livre
Notre ſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû périr.

Rouſſeau, Ode au Prince Eugene.

PORTRAIT DE VÉNUS.

UN long tiſſu de fleurs ornant ſa treſſe blonde,
Avoit abandonné ſes cheveux aux zéphirs :
Son écharpe qui vole au gré de leurs ſoupirs,
Laiſſe voir les tréſors de ſa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux,
Pour les tyrans défaits par ſon bras valeureux.
Rien ne manque à Venus ; ni les lys, ni les roſes ;
Ni le mélange exquis des plus aimables choſes,
Ni ce charme ſecret dont l'œil eſt enchanté,
Ni la grace plus belle encor que la beauté.

La Fontaine, Poëme d'Adonis.

PORTRAIT DE VIRGILE.

LE grand Virgile enſeigne à ſes Bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;
Au Laboureur par des leçons utiles
Fait de Cerès hâter les dons fertiles ;
Puis tout-à-coup la trompette à la main,
Dit les combats du Fondateur Romain,

Ses longs travaux couronnés de victoire ;
Et des Cesars prophétise la gloire.

Rousseau, Epître à Cl. Marot.

PORTRAIT DE VOLTAIRE, *par lui-même.*

POUR moi, loin des Cités, sur les bords du Permesse,
Je suivois la nature & cherchois la sagesse ;
Et des bords de la sphére où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
Je les voyois franchir leur carriére infinie ;
Amant de tous les Arts & de tout grand Génie.
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur,
Ami sans artifice, Auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie,
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre à l'étude appliqué.

Voltaire, Disc. VI. *de la nature de l'homme.*

POSTE'RITE'.

EURIDICE à SURE'NA.

A LA postérité vous devez des neveux,
Et ces illustres morts dont vous tenez la place
Ont assez mérité de revivre en leur race.

. . . .

SURÉNA.

Que tout meure avec moi, Madame, que m'importe;
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illuftres ayeux la nuit de leur tombeau?
Refpireront-ils l'air ou les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les fuivre;
Peut-être ne feront que les deshonorer,
Et n'en auront le fang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette forte de vie eft bien imaginaire;
Et le moindre moment d'un bonheur fouhaité
Vaut mieux qu'une fi froide & vaine éternité.

Corneille, Surén. act. I. fc. III.

POUVOIR DE L'AMOUR.

JADIS fans choix les humains difperfés,
Troupe féroce & nourrie au carnage,
Du feul inftinct fuivoient la loi fauvage,
Se renfermoient dans les antres cachés;
Et de leurs troncs par la faim arrachés,
Alloient, errans au gré de la nature,
Avec les ours difputer la pâture.
De ce cahos l'Amour réparateur
Fut de leurs loix le premier fondateur.
Il fut fléchir leurs humeurs indociles:
Les réunit dans l'enceinte des Villes:
Des premiers Arts leur donna les leçons:
Leur enfeigna l'ufage des moiffons:
Chez eux logea l'amitié fecourable,
Avec la paix fa fœur inféparable;

Et devant tout dans les terrestres lieux
Fit respecter l'autorité des Dieux.

*Rousseau, Epître à Madame D***.*

Je ne connois Rhéteur ni Maître-ès-Arts
Tel que l'Amour : il excelle à bien dire ;
Ses argumens, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son empire :
Tantôt couvrant sa marche & ses finesses,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens : posez deux forteresses ;
Qu'il en battè une, une autre le Dieu Mars ;
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien ;
Devant son Fort je veux qu'il se morfonde ;
Amour tout nud fera rendre le sien.

La Fontaine, Contes.

POUVOIR DES FEMMES.

LACUS à MARTIAN.

C'est un foible appui des intérêts de Cour ;
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoique veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine, ou de peu de durée,
Elle choisit ses tems, & les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.

Corneille, Othon, act. II. sc. IV.

PRE'SAGES.

AGRIPPINE à NE'RON.

POURSUIS, Neron, avec de tels Ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frere,
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mere.
Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile;
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce ciel, ce jour, que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espére qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroîtra dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu. *Racine, Britann. act. V. sc. dern.*

PRE'SENS.

LA clef du coffre fort & des cœurs, c'est la même;
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce stratagême

La plus grand' part de ses exploits :
A-t-il épuisé son carquois ?
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison : car qui hait les présens ?
Tous les humains en sont friands,
Princes, Rois, Magistrats : ainsi quand une Belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

La Fontaine, Contes.

PRE'SOMPTION.

CE'THE'GUS à CATILINA.

TANDIS que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie ;
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux.

CATILINA.

Je sais que d'un Consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce Pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat : ce Corps foible & jaloux,
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation,
Les Souverains des Rois respecter Cicéron.

César n'est point à lui, Craffus le facrifie :
J'attens tout de ma main, j'attens tout de l'envie ;
C'eft un homme expirant qu'on voit d'un foible effort,
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CE'THE'GUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne,
Il réveille la gloire, il fubjugue la haine,
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entens avec mépris fes cris injurieux,
Qu'il déclame à fon gré jufqu'à fa derniére heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire & qu'il meure.
Voltaire, Rom. fauv. act. II. fc. I.

DANS un chemin montant, fabloneux, mal aifé ;
Et de tous les côtés au foleil expofé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, Moines, Vieillards, tout étoit defcendu.
L'attelage fuoit, foufloit, étoit rendu.
Une mouche furvient, & des chevaux s'approche,
Prétend les animer par fon bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre ; & penfe à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'affied fur le timon, fur le nez du cocher ;
Auffi-tôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empreffée : il femble que ce foit
Un Sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer fes gens, & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun befoin,

Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin :
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le Moine disoit son Bréviaire :
Il prenoit bien son tems ! une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt ;
J'ai tant fait, que nos gens sont enfin dans la plaine.
La Fontaine, Fable du coche & la mouche.

PRESSENTIMENS.

ZARÈS à AMAN.

SEIGNEUR, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?
Ce zéle que pour (1) lui vous fîtes éclater.
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même ?
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste... .
Enfin la Cour nous hait, le Peuple nous déteste.
Ce (2) Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la fortune est prête à vous quitter.
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut ? je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi.

(1) *Assuerus, Roi de Perse.* (2) *Mardochée.*

La chûte déformais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, & ces bords écartés,
Où vos ayeux errans furent jadis jettés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite.
Sur-tout de vos enfans j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible & la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette Cour trompeuse.

Racine, *Esth.* *act.* III. *sc.* I.

AMESTRIS À DARIUS.

CONTRE de vains détours ce grand cœur affermi;
Qui sait avec tant d'art surprendre un ennemi,
Avec tant de valeur, si plein de prévoyance,
A des amis de cour se livre sans prudence.
Je frémis chaque instant, chaque pas que je fais.
Jusqu'au silence affreux qui regne en ce Palais,
Tout me remplit d'effroi: mille tristes présages
Semblent m'offrir la mort sous d'horribles images.
Vous ne la voyez pas, Seigneur: votre grand cœur
S'est fait un soin cruel d'en mépriser l'horreur.
Mais moi, de vos mépris instruite par les larmes,
Qu'arrachent de mon cœur les secrettes allarmes,
Je crois déja vous voir, le couteau dans le flanc,
Expirer à mes pieds, noyé dans votre sang.
Fuyez: épargnez-moi le terrible spectacle
De vous voir dans mes bras égorger sans obstacle.

Crébillon, *Xercès*, *act.* IV. *sc.* IV.

PRESTRES.

ARASPE à ŒDIPE.

CES Dieux dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs Temples, Seigneur, n'habitent point toujours.
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trepieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont point animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs Prêtres,
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.

Voltaire, Œdip. act. II. sc. V.

ŒDIPE à JOCASTE.

J'ENTREVOIS des malheurs que je ne puis comprendre ;
Je crains que par les Dieux le Pontife inspiré,
Sur un destin affreux ne soit trop éclairé.

. . . .

JOCASTE.

Cet organe des Dieux est-il donc infaillible ?
Un Ministére saint les attache aux autels ;
Ils approchent des Dieux, mais ils sont des mortels,
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains, dans leurs flancs, portent les destinées ?
Non, non : chercher ainsi l'obscure vérité,

C'eſt uſurper les droits de la Divinité,
Nos Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſience.

Voltaire, Œdip. act. IV. ſc. I.

PRE'VOYANCE.

ACOMAT à OSMIN.

MOI, qui par un long uſage,
Des maximes du Trône ai fait l'apprentiſſage;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli ſous trois Sultans;
Ai vû de mes pareils les malheurs éclatans,
Je ſais, ſans me flatter, que de ſa ſeule audace
Un homme tel que moi doit attendre ſa grace;
Et qu'une mort ſanglante eſt l'unique traité,
Qui reſte entre l'eſclave & le maître irrité.

Racine, Bajaz. act. IV. ſc. VII.

PRIERE.

LES périls qui m'obſédent,
Ne ſont point encore paſſés.
De nouveaux ennemis ſuccédent
A mes ennemis terraſſés.
Grand Dieu, c'eſt toi que je reclame,
Leve ton bras, lance ta flamme,
Abaiſſe la hauteur des cieux;
Et viens ſur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adreſſe ma voix,

Toi, dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des Rois.
Toi, de qui les secours propices,
A travers tant de précipices,
M'ont toujours garanti d'effroi :
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage,
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge,
Dont les flots vont me submerger.
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidéle,
De qui la bouche criminelle,
Ne s'ouvre qu'à l'impiété ;
Et dont la main vouée au crime,
Ne connoît rien de légitime,
Que le meurtre & l'iniquité.

Rousseau, Odes sacr.

Amestris à Xercès.

Seigneur, pardonnez au transport qui m'agite.
En vain à mon amour la plainte est interdite.
Après le coup affreux dont vous frappez mon cœur,
Rien ne peut plus ici contraindre ma douleur.
Qu'elle éclate à vos yeux cette douleur mortelle,
A qui vous imposez une loi si cruelle.
Juste ciel ! se peut-il qu'un fils victorieux,
Votre image, ou plutôt l'image de nos Dieux,
Soit privé par vous seul de l'honneur de prétendre
A ces mêmes Etats qu'il sait si bien défendre ?
Pardonnez : je sais bien qu'il ne m'est pas permis
De prononcer, Seigneur, entre vous & vos fils.
Mais si jamais des Dieux la majesté suprême,

Prenant soin sur un front de s'empreindre elle-même,
Si l'éclat des vertus, la gloire des hauts faits,
Le besoin de l'Empire, & les vœux des sujets;
En un mot, si jamais la valeur, la naissance,
Furent des droits, Seigneur, pour la toute puissance;
Qui mieux a mérité ce haut dégré d'honneur,
Que celui qu'on en prive avec tant de rigueur?
Je vois de mes discours que votre cœur s'offense:
Mais, Seigneur, d'un Héros j'entreprens la défense.

Crébillon, *Xercès*, *act.* I. *sc.* VII.

ERICIE à NEOPTOLEME.

VOUS me devez compte de votre gloire:
Elle est à moi, Seigneur, autant qu'elle est à vous;
Et ce qui la flétrit se partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.
Vous verrez contre vous armer tout l'univers,
Et Pyrrhus chaque jour renaître des enfers.
Quoi, pour faire oublier le meurtre d'Æacide,
Vous méditez encore un double parricide!
Faudra-t-il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorsque vous en pouviez devenir le modéle,
Si votre ambition eût été moins cruelle?
Le ciel vous a comblé de ses dons précieux,
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux Dieux.
La noblesse du sang, la valeur, la prudence:
En faudra-t-il, Seigneur, excepter la clémence?
Malgré mille revers vous avez vû cent fois
L'univers vous placer parmi ses plus grands Rois;
Et de tant de vertus le parfait assemblage,
Deviendroit d'un tyran l'inutile partage?
. . . . Je m'égare, Seigneur:
Mais daignez pardonner ces transports à mon cœur.

Mon respect * a toujours égalé ma tendresse.
Loin de me reprocher un discours qui vous blesse ;
A mes larmes, Seigneur, laissez-vous attendrir.
Crébillon, *Pyrrh. act.* V. *sc.* II.

PRINCES.

ESTHER à ASSUE'RUS.

CIEL ! verra-t-on toujours par de cruels esprits ;
Des Princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée ?
Racine, *Esth. act.* III. *sc.* IV.

PRINCESSE.

JOCASTE à EGINE.

CROIS-tu qu'une Princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?
Des Courtisans sur nous les inquiets regards,
Avec avidité tombent de toutes parts.
A travers les respects leurs trompeuses souplesses
Pénétrent dans nos cœurs, & cherchent nos foiblesses ;
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence :
Et quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumiére,
Vont de nos passions remplir la terre entiére.
Voltaire, *Œdip. act.* III. *sc.* I.

* *Elle parle à son pere.*

PRIX
DE LA JEUNESSE, ET DE LA BEAUTÉ.

PHILIS, qu'est devenu ce tems,
Où dans un Fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustemens,
De tes seules graces ornée,
Contente d'un mauvais soupé,
Que tu changeois en ambroisie,
Tu te livrois dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé,
Qui t'avoit consacré sa vie.
Le ciel ne te donnoit alors,
Pour tout rang & pour tout trésors,
Que la douce erreur de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas, qui n'eût été friponne!
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu sais que je t'en aimois mieux.
Ah, Madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,
Différe de ces heureux tems.
Le large Suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Tems.
On diroit qu'il chasse l'escorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris,
Ces enfans tremblent de paroître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
Non, Madame, tous vos tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,

Ceux que les Perſans ont ourdis,
Et toute votre Orféyrerie,
Et ces plats trop chers, que Germain
A gravés de ſa main divine ;
Et ces cabinets, où Martin
A ſurpaſſé l'art de la Chine,
Vos vaſes Japonois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux luſtres de diamans,
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Et ces carcans, & ces coliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers,
Que tu donnois dans ta jeuneſſe.

*Voltaire, Epître à Madame de ***.*

PRODIGES.

ASSUR à SE'MIRAMIS.

JE ſuis indigné.
Qu'on ſe ſouvienne encor ſi Ninus a régné.
Croit-on après quinze ans ſes mânes en colére ?
Ils ſe feroient vengés, s'ils avoient pû le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je ſuis épouvanté, mais c'eſt de vos remords.
Ah ! ne conſultez point d'oracles inutiles ;
C'eſt par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inoui, qui paroît en ce jour,
Qui naquit de la crainte, & l'enfante à ſon tour,
Peut-il vous effrayer par tous ſes vains preſtiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'eſt point de prodiges ;
Ils ſont l'appas groſſier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des Grands.

Voltaire, Sémiram. act. II. ſc. VII.

PRÓDIGES DE L'AMOUR.

A L'AMOUR tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrthes enlaſſés que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage:
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les Amans fortunés pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paroît changé; tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le Moiſſonneur ardent qui court avant l'aurore
Couper les blonds épics que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte, & pouſſe des ſoupirs.
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux déſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui la Bergére oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.

Voltaire, Henri. ch. IX.

L'AMOUR ſent à ſa * vûe une joie inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il agite les airs que lui même a calmés,
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés,

* *A la vûe de Henri IV.*

D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les aquilons à ses ordres fidéles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs aîles;
La plus affreuse nuit succéde au plus beau jour;
La nature en gémit & reconnoît l'Amour.

Voltaire, Henri. ch. IX.

PRODIGES DE LA POESIE.

AVANT que la raison s'expliquant par la voix;
Eût instruit les humains, eût enseigné des loix:
Tous les hommes suivant la grossiére nature;
Dispersés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse;
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre, fut, dit-on, le fruit des premiers ver
De-là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts deTl
Les tigres amollis dépouilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoi
Et sur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles;
Du sein d'un Prêtre, émû d'une divine horreur
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bien-tôt ressuscitant les Heros des vieux âges
Homere aux grands exploits anima les courages

Hesiode à son tour par d'utiles leçons ,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille Ecrits fameux la sagesse tracée ,
Fut, à l'aide des vers , aux mortels annoncée ;
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs ,
Introduits par l'oreille , entrérent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits , les Muses révérées ,
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées ;
Et leur Art attirant le culte des mortels ,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.

Despréaux , Art Poët. ch. IV.

PROFESSION.

TOUTE Profession s'estime dans son cœur ,
Traite les autres d'ignorantes ,
Les qualifie impertinentes ,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre au rebours fait qu'au dégré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.

. . . .

Ici bas maint talent n'est que pure grimace ,
Cabale & certain art de se faire valoir ,
Mieux sû des ignorans que des gens de savoir.

La Fontaine , Fable du lion , du singe , &c.

PROSPE'RITE' DES ME'CHANS.

CES hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur ,
Se flattent que Dieu les ignore ,
Et s'enivrent de leur bonheur.

Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît & s'éleve sous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines;
Leurs celliers regorgent de fruits;
Leurs troupeaux tout chargés de laines
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme regne dans leurs Villes,
Nul bruit n'interrompt leur sommeil.
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie.
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur.

Rousseau, Odes sacr.

PROVIDENCE.

JUPITER eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens se présentérent,
Firent des offres, écoutérent :
Ce ne fut pas sans bien tourner.

L'un alléguoit que l'héritage
Etoit * frayant & rude ? & l'autre, un autre si,
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems, de la Bise;
Enfin du sec & du mouillé,
Aussi-tôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé : notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente; & fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Amériquains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? il recourt au Monarque des cieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un Maître fort doux.
Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

La Fontaine, Fable de Jupiter, & le Métayer.

PUBLIC.

BON Citoyen, travaille pour la France,
Et du Public attens ta récompense.
Qui ! le Public ! ce phantôme inconstant,

* Héritage frayant, *qu'on ne peut mettre en valeur, sans faire de grosses dépenses.*

Monstre à cent voix, Cerbere dévorant,
Qui flatte & mord, qui dresse par sottise
Une statue, & par dégoût la brise.
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite, & tout art.
C'est lui qu'on vît de critiques avide,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide;
Et pour Judith, Pirame, & Regulus,
Abandonner Phedre & Britannicus;
Lui qui dix ans proscrivit Athalie,
Qui protecteur d'une scene avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers,
Au mauvais sens qui heurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare sa honte;
Le tems l'éclaire, oui. Mais la mort plus promte
Ferme mes yeux dans ce siécle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus;
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les Rois repose,
Un peuple entier fait son apothéose;
Et son nom vole à l'immortalité,
Quand il vivoit il fut persécuté.

*Voltaire, Epître à Madame D **.*

PUNITION.

Electre à Iphianasse.

LE crime n'a que trop triomphé dans Mycene:
Il est tems qu'un barbare en reçoive la peine;

Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains.
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses;
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans;
Mais ici c'est un pere il punit ses enfans.
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des momens de foiblesse,
Des plaisirs passagers pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Voltaire, Henri. ch. VII.



QUALITE'S E'MINENTES DE LOUIS XIV.

GRAND Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire?
Ce sont-là les exploits que tu dois avouer,
Et c'est par-là, grand Roi, que je veux te louer.
Assez d'autres sans moi d'un style moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide:
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dole au milieu des Hivers.
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton regne paisible:
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans:
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.
On verra par quels soins ta sage prévoyance,
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main réformés,
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimés;
Des débris des Traitans ton épargne grossie:

Des

Des subsides affreux la rigueur adoucie ;
Le soldat dans la paix sage & laborieux ;
Nos artisans grossiers rendus industrieux :
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles,
Que payoit à leur Art le luxe de nos Villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loisir d'un Héros nobles amusemens.
J'entens déja frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.
Déja de tous côtés la Chicane aux abois,
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles loix.
O que ta main par-là va sauver de pupiles !
Que de savans Plaideurs désormais inutiles !
Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?
L'univers sous ton regne a-t-il des malheureux ?
Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,
Ni dans ces lieux brulés où le jour prend sa source,
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aille chercher ?
C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies
De leur longue disette à jamais affranchies.

Despréaux, Epître au Roi.

QUALITE'S NE'CESSAIRES À UN AMANT.

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité ;
C'est en amour une triple machine,
Par qui maint fort est bien-tôt emporté ;
Rocher fut-il ; rochers aussi se prennent,
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.

La Fontaine, Contes.

QUERELLES.

LA Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déesse a plus d'un Tributaire.
Commençons par les élémens ;
Vous serez étonné de voir qu'à tous momens
Ils feront appointés contraire.
Outre ces quatre Potentats ,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle ?

La Fontaine, Fables.

ON ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être , aucune créature ,
Qui n'ait son opposé ; c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit , & je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien plus des trois quarts du tems.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans,
Renvoyer chez les * Barbacoles.

La Fontaine, Fables.



* *Maîtres d'Ecole.*



RAGE.

CATILINA à TULLIE.

FUYEZ, éloignez-vous d'un Amant furieux.
Dieux! après tant d'exploits dignes de mon courage;
Il ne me restera qu'une inutile rage!
Ah! si j'eusse manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au destin pardonner mon malheur.
Mais que n'ais-je point fait dans ce moment terrible!
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?
Intrépides amis, dignes d'un sort plus doux,
Vous êtes morts pour moi! j'ose vivre après vous!
Quoi! Sylla presque seul, plus heureux que grand homme,
N'eût besoin que d'un jour pour triompher de Rome;
Et moi triste jouet du perfide Céson,
Je suis vaincu deux fois, & par toi Cicéron!
Quoi, dans le même instant qu'il faut que Rome tombe,
C'est toi qui la soutiens, & c'est moi qui succombe.
Mon génie accablé par ce vil Plébéien
Sera donc à jamais la victime du sien!
Après m'avoir ravi la dignité suprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même!
Fortune des Héros ce n'est pas sur les cœurs,
Que l'on te vît toujours mesurer tes faveurs.
Que l'on doit mépriser les lauriers que tu donnes,
Puisque c'est Ciceron qu'aujourd'hui tu couronnes!
O de mon désespoir vil & foible instrument,
Tu me restes donc seul dans ce fatal moment!
Mes généreux amis sont morts pour ma défense;
Et pour comble d'horreurs je mourrai sans vengeance!
Dieux cruels inventez quelque supplice affreux,
Qui puisse être pour moi plus triste & plus honteux.

Crébillon, Catilin. act. V. sc. VI.

CORASMIN à OROSMANE.

Le Sérail est plongé dans un profond silence ;
Tout dort, tout est tranquille, & l'ombre de la nuit. . . .

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, & son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connoissois pas mon cœur & ma tendresse,
Combien je t'adorois ! quels feux ! ah, Corasmin !
Un seul de ses regards auroit fait mon destin.
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.
Prend pitié de ma rage. Oui, cours. . . . Ah, la cruelle!
. . . .
Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre,
Mais ces pleurs sont cruels, & la mort va les suivre.
Plains Zaïre, plains moi, l'heure approche ; ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

Voltaire, Zaïr. act. V. sc. VIII.

RAISON.

LOIN que la raison nous éclaire,
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions.
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant, qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui s'habillans du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.

C'eſt elle qui nous fait accroire,
Que tout céde à notre pouvoir:
Qui nourrit notre folle gloire
De l'yvreſſe d'un faux ſavoir,
Qui par cent nouveaux ſtratagêmes,
Nous maſquant ſans ceſſe à nous-mémes,
Parmi les vices nous endort.
Du furieux fait un Achile,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un eſprit fort.

Mais vous mortels qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens,
Qui confond.z avec la brute
Ce huron caché ſous ſa hute.
Au ſeul inſtinct preſque réduit;
Parlez: quel eſt le moins barbare,
D'une raiſon qui vous égare,
Ou d'un inſtinct qui le conduit.

La nature en tréſors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuſe de le conſerver.
Content du partage modeſte,
Qu'il tient de la bonté céleſte,
Il vit ſans trouble & ſans ennui:
Et ſi ſon climat lui refuſe
Quelques biens dont l'Europe abuſe,
Ce ne ſont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur;
Et notre luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur.

Il ne regrette point la perte
De ces Arts, dont la découverte,
A l'homme a coûté tant de soins;
Et qui devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos miséres,
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux,
Qui nâgeant dans l'incertitude
Vante son savoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoissance,
Que ce que la Toute-puissance
A bien voulu nous en donner;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison:
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piége d'un adroit systéme
Pour se cacher la vérité.
Le crime à ses yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illégitime,
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Rousseau, Ode à M. le Marquis de la Fare.

L'HOMME, venez au fait, n'a-t-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son Pilote fidéle?
Oui: mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,
Si sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Un Ane pour le moins instruit par la nature,

A l'instinct qui le guide, obéit sans murmure :
Ne va point follement de sa bisarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison il marche sur sa route.
L'homme seul qu'elle éclaire en plein jour ne voit goutte ;
Réglé par ses avis fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, détruit.
Et voit-on, comme lui, les Ours ni les Pantheres,
S'effrayer sottement de leurs propres chiméres.
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air.
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'Homme, adorer son idole,
Lui venir comme au Dieu des saisons & des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau tems !
Non. Mais cent fois la bête a vû l'homme hypochondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre.

Despréaux, Satyre de l'homme.

RAVAGE.

Prés des bords de l'Iton, & des rives de l'Eure ;
Est un champ fortuné, l'amour de la nature.
La guerre avoit long-tems respecté les trésors,
Dont Flore & les Zéphirs embellissoient ces bords.
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles
Au milieu des horreurs des Discordes civiles :
Protégés par le ciel, & par leur pauvreté,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité ;
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation par-tout marche avant eux :
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmérent ;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachérent,
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Voltaire, Henri. ch. VIII.

RECITS.

THE'RAMENE À THE'SE'E.

A PEINE nous sortions des portes de Trézéne ;
Il * étoit sur son char. Ses Gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes.
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos.
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,

* *Hippolyte.*

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, & sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le Temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un Héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre; & d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage & de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, & leur présente une gueulè enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang, & de fumée.
La frayeur les emporte; & sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissans leur Maître se consume.
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vû même en ce désordre affreux
Un Dieu, qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie & se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeller, & sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bien-tôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se rallentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des Rois ses ayeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, & sa Garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes,

Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; & me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie,
Prens soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon pere un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang, & mon ombre plaintive;
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende.... A ce mot, ce Héros expiré,
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.
. . . .
La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante.
Elle voit, quel objet pour les yeux d'une Amante!
Hippolyte étendu, sans forme & sans couleur.
Elle veut quelque tems douter de son malheur,
Et ne connoissant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, & le demande encore.
Mais trop sûr à la fin qu'il est devant ses yeux;
Par un triste regard elle accuse les Dieux;
Et froide, gémissante, & presque inanimée,
Aux pieds de son Amant elle tombe pâmée.

Racine, Phédr. act. V. sc. VI.

STRATONICE à PAULINE.

Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'Orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi * l'un & l'autre étaloit sa manie.

* *Polyeucte & Néarque.*

Des Mystéres sacrés hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le peuple en murmure, & Felix s'en offense;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence,
Quoi, lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des Dieux ou de pierre, ou de bois?
Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes,
Qu'ils ont vomi tous deux contre Jupiter mêmes,
L'adultére & l'inceste en étoient les plus doux.
Oyez, dit-il ensuite, oyez peuple, oyez tous.
Le Dieu de Polyeucte, & celui de Néarque.
De la terre & du ciel est l'absolu Monarque,
Seul Etre indépendant, seul Maître du destin,
Seul principe éternel, & souveraine fin.
C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie;
Des victoires qu'il donne à l'Empereur Decie.
Lui seul tient en sa main le succès des combats,
Il le veut élever, il le peut mettre à bas,
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense,
Vous adorez en vain des monstres impuissans.
Se jettant à ces mots sur le vin & l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Felix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux, a-t-on vû jamais, a-t-on rien vû de tel?
Du plus puissant des Dieux nous voyons la statue,
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les Mystéres troublés, le Temple profané,
La fuite & les clameurs d'un peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.

Corneille, Polyeuct. act. III. sc. II.

ISMENIE à NARBAS.

La victime étoit prête, & de fleurs couronnée,
L'autel étinceloit des flambeaux d'hyménée;

Polisonte, l'œil fixe ; & d'un front inhumain,
Présentoit à Mérope une odieuse main ;
Le Prêtre prononçoit les paroles sacrées ;
Et la Reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras ;
Au lieu de l'hyménée invoquoit le trépas.
Le peuple observoit tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance,
Un jeune homme, un Héros semblable aux immortels ;
Il court, c'étoit Egiste ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vû de mes yeux ;
Je l'ai vû qui frappoit ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disoit-il. Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de son Maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nâger ;
Leve une main hardie, & pense le venger,
Egiste se retourne enflammé de furie ;
A côté de son Maître il le jette sans vie.
Le tyran se releve, il blesse le Héros,
De leur sang confondu j'ai vû couler les flots.
Déja la Garde accourt avec des cris de rage.
Sa mere. . . . Ah, que l'amour inspire de courage !
Quel transport animoit ses efforts & ses pas !
Sa mere. . . . Elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils ; arrêtez, cessez, troupe inhumaine ;
C'est mon fils ; déchirez sa mere & votre Reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple est agité.
Un gros de nos amis que son danger excite,
Entre elle & ses soldats vole & se précipite,
Vous eussiez vû soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfans écrasés dans les bras de leurs meres ;
Les freres méconnus, immolés par leurs freres ;
Soldats, Prêtres, Amis l'un sur l'autre expirans ;
On marche, on est porté sur les corps des mourans ;

On veut fuir, on revient, & la foule pressée,
D'un bout du Temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux,
Roule & dérobe Egiste & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il est mort, il tombe, il est vainqueur.
Je cours, je me consume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce Palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez, j'ignore encor si la Reine est sauvée;
Si de son digne fils la vie est conservée.
Si le tyran n'est plus; le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

Voltaire, Mérop. act. V. sc. VI.

CHIME'NE à D. FERNAND.

Sire, mon pere est mort, mes yeux ont vû son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles;
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux,
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur.
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur.
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

. . . .

Je vous l'ai déja dit, je l'ai trouvé sans vie,
Son flanc étoit ouvert; & pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussiére écrivoit mon devoir.

Corneille, Cid, act. II. sc. IX.

RECOURS A DIEU.

ESTHER.

O MON souverain Roi !
Me voici donc tremblante, & seule devant toi.
Mon pere mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux;
Il plût à ton amour de choisir nos ayeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La Nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux & son pere,
Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultere.
Maintenant elle sert sous un Maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs insultant à nos larmes,
Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes;
Et veulent qu'aujourd'hui un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, & ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles ?
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets, & que nous attendons?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches;
Yvres de notre sang, ferment les seules bouches,
Qui dans tout l'univers célébrent tes bienfaits,
Et confond tous ces Dieux qui ne furent jamais.
Pour moi que tu retiens parmi ces infidéles,
Tu sais combien je hais leurs Fêtes criminelles;
Et que je mets au rang des profanations,
Leur table, leurs festins, & leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée;
Ce bandeau dont il faut que je paroisse ornée,

Dans ces jours solemnels à l'orgueil dédiés,
Seule, & dans le secret je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfére la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre;
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un Roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas.
Commande en me voyant que son courroux s'appaise;
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis.
Tourne enfin ta fureur contre nos ennemis.

Racine, Esth. act. I. sc. I v.

REGRETS.

Si vous voulez que j'aime encore;
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crepuscule de mes jours
Rejoignez s'il se peut l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Tems qui me prend par la main
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse,
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie.
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien:
Cesser d'aimer, & d'être aimable,
C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Voltaire, Stances.

TITUS.

Ah, lâche! fais l'amour & renonce à l'Empire.
Au bout de l'univers, va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce-là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je regne. Et, jusques à ce jour,
Qu'ais-je fait pour l'honneur? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ais-je séchés? dans quels yeux satisfaits
Ais-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il vû changer ses destinées?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours si long-tems attendus,
Ah malheureux, combien j'en ai déja perdus!
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.

Racine, Bérén. act. IV. sc. IV.

REGRETS MAGNANIMES.

CORNELIE.

O VOUS à ma douleur objet terrible & tendre;
Eternel entretien de haine, & de pitié

Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes,
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes,
Les foibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des Dieux la puissance suprême;
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même;
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé,
Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à Cesar par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui soient immolés:
Faites-m'en souvenir, & soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir, aussi-bien que ma peine;
Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

Corneille, Mort de Pompée, act. V. sc. dern.

REMONTRANCES.

AMESTRIS à ARTAXERCE.

C'EN est donc fait, cruel, sans que rien vous arrête;
A * le sacrifier votre fureur s'apprête?
Barbare, pouvez-vous, sans mourir de douleur,
Prononcer un arrêt qui fait frémir d'horreur?
Quoi, d'aucune pitié votre ame n'est émûe!
Quel funeste appareil vient de frapper ma vûe!
Ah! Seigneur, se peut-il qu'un cœur si généreux;

* *Darius, frere aîné d'Artaxerce.*

Altéré déformais du fang des malheureux,
Sur la foi d'un cruel, bourreau de votre pere,
De fes propres forfaits puiffe punir un frere ?
Et quel frere, grands Dieux ! le plus grand des mortels,
Moins dignes de foupçons que d'encens & d'autels.
Eft-ce à moi de venir, dans votre ame attendrie,
De cet infortuné folliciter la vie ?
Si rien en fa faveur ne vous peut émouvoir,
Craignez du moins, craignez mon jufte défefpoir ;
Et ne préfumez pas qu'au fein de Babylone,
A de lâches complots le peuple l'abandonne.
O défir de régner, que ne peut ta fureur,
Puifqu'elle a pû fi-tôt corrompre un fi grand cœur !
Car ne vous flattez pas que d'un tel facrifice
On puiffe à d'autres foins imputer l'injuftice.
Dites du moins, cruel, à quel prix, en ces lieux,
Vous prétendez donc mettre un fang fi précieux ?
Eft-ce au prix de ma main ? eft-ce au prix de ma vie ?
Barbare, vous pouvez contenter votre envie.
Prononcez : j'en attens l'arrêt à vos genoux ;
Et l'attens, fans trembler, s'il eft digne de vous.

Crébillon, Xercès, act. V. sc. V.

REMORDS.

MAHOMET.

Il eft donc des remords ! ô fureur ! ô juftice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon fupplice !
Dieu que j'ai fait fervir au malheur des humains,
Adorable inftrument de mes affreux deffeins,
Toi que j'ai blafphêmé ; mais que je crains encore,
Je me fens condamné quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me fens frapper ;
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Pere, enfans malheureux, immolés à ma rage,

Vengez la terre & vous, & ce ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour hair qui brule avec fureur.
Voltaire, Mahom. act. V. sc. dern.

SÉMIRAMIS À ASSUR.

Tout m'annonce des Dieux qui daignent se calmer;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer;
Croyez-moi, les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables;
Je vous parois timide & foible; désormais
Connoissez la foiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadême;
Elle convient aux Rois, & sur-tout à vous-même;
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les Dieux, les craindre & les servir.
Voltaire, Sémiram. act. II. sc. VII.

RELIGION.

Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines;
Des Temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage.
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais

Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses autels adorer la fortune.

Voltaire, Henri. ch. IV.

RE'PONSE PLAISANTE.

UN Maquignon de la Ville du Mans,
Chez son Evêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux Bas-Normans,
Que l'homme saint louoit outre mesure.
Vois-tu ces crins ? vois-tu cette encolure ?
Pour chevaux Turcs on les vendit au Roi.
Turcs, Monseigneur ? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils sont Chrétiens ainsi que vous & moi.

Rousseau, Epigr.

UN Magister s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba faisant laide grimace.
Lors un Frater s'écria : Place, place,
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Messer Pancrace ?
Non, mon ami, je le tiens dans ma main.

Rousseau, Epigr.

REPOS.

ALLEZ * donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes appeller les Chanoines dormans.

* *C'est le Chantre qui parle ainsi à Jean le Choriste, & au Sonneur Girard.*

Partez. Mais ce discours les surprend & les glace.
Nous ? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager ?
De notre complaisance osez-vous l'exiger ?
Hé, Seigneur ! quand nos cris pourroient, du fond des rues,
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles ;
Pensez vous, au moment que les ombres paisibles,
A ces lits enchanteurs ont sû les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?
Deux Chantres feront-ils dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pû faire.

Despréaux, Lutr. ch. IV.

REPROCHES.

TULLIE à CATILINA.

Le sang de Nonius versé près de ces lieux,
Fume encore, & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux.
La sacrilége main qui vient de le répandre,
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'est point Mithridate, ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins.
Grands Dieux ! c'est une main plus fatale & plus chere,
Qui menace à la fois la patrie & mon pere.
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.
Cruel, tu peux porter à la triste Tullie
Tous les coups que ta main réserve à la patrie.
Borne tes cruautés à déchirer un cœur,
Qui s'est deshonoré par une lâche ardeur.

Ce cœur que trop long-tems a souillé ton image,
N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage,
Rien ne peut expier la honte de mes feux.
Mais ne présume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un seul moment dès qu'il te fait coupable.
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fût jamais à t'engager sa foi.
Grands Dieux! n'ais-je brulé d'une flamme si pure,
Que pour un assassin, un rebelle, un parjure.

Crébillon, Catilin. act. I. sc. III.

MÉDÉE à JASON.

C'EST pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez,
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez?
Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon pere,
Appaiser de mon sang les manes de mon frere?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un Roi,
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'est point de climat dont mon amour fatale,
N'ait acquis à mon nom la haine générale;
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir & ma main,
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Ressouviens-t-en ingrat.

Corneille, Médée, act. III. sc. III.

CLYTEMNESTRE à AGAMEMNON.

VOUS ne démentez point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin,
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.

Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le Roi qui vous envoie ?
Quel eſt ce grand ſecours que ſon bras nous octroie ?
De quel front oſe-t-il prendre ſous ſon appui,
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que ſa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde ſe repoſoit dans une paix profonde ;
Et ſi quelques voiſins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans ſon ſein d'aſſez bons défenſeurs.
Pourquoi nous attaquer ? par quelle barbarie,
A-t-on de votre Maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux,
Déſoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut il que tant d'Etats, de déſerts, de riviéres,
Soient entre nous & lui d'impuiſſantes barriéres ?
Et ne ſauroit-on vivre au bout de l'univers,
Sans connoître ſon nom & le poids de ſes fers ?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embraſe tout, ſi-tôt qu'elle commence à luire ?
Qui n'a que ſon orgueil pour régle & pour raiſon,
Qui veut que l'univers ne ſoit qu'une priſon ?
Et que Maître abſolu de tous tant que nous ſommes,
Ses eſclaves en nombre égalent tous les hommes.
Plus d'Etats, plus de Rois, ſes ſacriléges mains
Deſſous un même rang rangent tous les humains.
Dans ſon avide orgueil je ſais qu'il nous dévore.
De tant de Souverains nous ſeuls régnons encore.
Mais que dis je, nous ſeuls ? il ne reſte que moi,
Où l'on découvre encor les veſtiges d'un Roi.
Mais c'eſt pour mon courage une illuſtre matiére.
Je vois d'un œil content trembler la terre entiére.
Afin que par moi ſeul les mortels ſecourus,
S'ils ſont libres, le ſoient de la main de Porus.
Et qu'on diſe par-tout dans une paix profonde,
Aléxandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
Mais un Roi l'attendoit au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vû briſer ſes fers.

Racine ; Aléxandr. act. II. ſc. II.

PULCHÉRIE à PHOCAS.

Ce fils si vertueux d'un pere si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable;
Et cette grandeur même où tu le veux porter,
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entiére,
Quand tu ne m'as laissé pere, mere, ni frere,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par-là leur Trône au meurtrier!
Non, non, si tu me crois le cœur si magnanime,
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présens, & ne m'offre aujourd'hui,
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise, & si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'Empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé;
Le ciel me rend un frere à ta rage échappé,
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître,
Tyran, descends du Trône, & fais place à ton Maître.

Corneille, Hérac. act. I. sc. II.

FULVIE à CATILINA.

POURSUIS, Catilina, le reproche sied bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien:
Mais dans l'art de tromper, ta sience suprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, cesse d'éclater sur mon déguisement.
Tout, jusqu'à ton courroux, est faux en ce moment.
Egorge Cicéron aux yeux de sa famille;
Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chere,

Rien

Un cœur comme le mien est au dessus des loix :
La crainte fit les Dieux, l'audace a fait les Rois.
Crébillon, *Xercès*, *act.* I. *sc.* I.

AMESTRIS à XERCE'S.

ON dispense à son gré la grandeur souveraine,
La parole des Rois n'est plus qu'une ombre vaine,
Frein par qui les tyrans sont même retenus,
Sermens sacrés des Rois, qu'êtes-vous devenus.
Crébillon, *Xercès*, *act.* I. *sc.* VII.

CATILINA à CE'THE'GUS.

DIS-moi l'état des conjurés,
Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balance ?

CE'THE'GUS.

Aucun d'eux. Nous pouvons agir en assurance.
Du sang de Nonius avec soin recueilli,
Autour du vase affreux dont il étoit rempli,
Au fond de ton Palais j'ai rassemblé leur troupe.
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe,
Et se liant à toi par des sermens divers,
Sembloient dans leurs transports défier les enfers.
Crébillon, *Catilin.* *act.* IV. *sc.* III.

JOAD aux CHEFS DES LE'VITES.

VOILA donc votre * Roi, votre unique espérance;
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver.
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.

* *Joas.*

Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai fenti pour toi.
J'ai réglé mon deftin. Romain dont la rudeffe
N'affecte de vertu que contre ta Maîtreffe,
Héros pour m'accabler, timide à me fervir,
Incertain dans tes vœux, apprens à les remplir?
Tu verras qu'une femme à tes yeux méprifable,
Dans fes projets au moins étoit inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eft armé,
Titus, tu connoîtras comme il t'auroit aimé.
Au pied de ces murs même où régnoient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'ofes trahir & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut féduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les Dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon fang effaçant mes injures,
Plus jufte que le tien, mais moins irréfolu,
Ingrat va me punir, de t'avoir mal connu.

Voltaire, Brut. act. IV. *sc.* III.

RESSENTIMENS.

Aristie à Pompée.

Sortez de mon efprit, reffentimens jaloux,
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Triftes reffentimens je ne veux plus vous croire,
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage il ne m'en fouvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius,
Je fuis au grand Pompée; & puifqu'il m'aime encore,
Puifqu'il me rend fon cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, Seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez,
Plus de Sertorius. Hélas, quoique je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, plus d'Æmilie!

Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'est vous que je veux croire; & Pompée infidéle
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle,
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius,
Il me rend tout à vous par ce muet refus,
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée,
Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée.
Il le verra sans peine, & cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

Corneille, Sertor. act. III. *sc.* IV.

RESSOUVENIR.

HE'LAS, pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans passagers la trame est raccourcie,
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs;
Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.
Dans cet état il ne me reste,
Qu'un assemblage vain de sentimens confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts;
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée,
Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.
Est-ce-là ce rayon de l'essence suprême,
Qu'on nous peint si lumineux?
Est-ce-là cet esprit survivant à nous-même?
Il naît avec nos sens, croît, s'affoiblit comme eux;
Hélas, périroit-il de même!
Je ne sais; mais j'ose espérer
Que de la mort, du tems & des destins le maître,

Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

Voltaire, Epître à M. de Génonville.

RETRAITE.

Un bois sombre & tranquille,
Sous des ombrages frais présente un doux asile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisoit son étude ;
C'est-là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines :
Tranquille, il attendoit qu'au gré de ses souhaits,
La mort vint, à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse ;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Voltaire, Henri. ch. I.

REVERS DES GRANDS.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes.
. . . .
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.

Et toi, fille du ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant, qui polis la Grece & l'Italie,
J'entens de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
François, vous savez vaincre & chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de Héros va naître en ces climats.
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour-à-tour la terreur & l'appui de son Maître;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier, & les vertus du sage.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des Vertus & des Arts;
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg fait trembler l'Europe & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.

Voltaire, Henri. ch. VII.

SIEGE.

PARIS n'étoit point tel en ces * tems orageux,
Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
Cent Forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems.
D'une immense Cité superbes avenues,
Où ses Palais dorés se perdent dans les nues,

* *Le tems de la Ligue.*

RICHESSES.

SI l'or ſeul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la richeſſe,
Aux plus ſavans Auteurs comme aux plus grands Guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

Deſpréaux, Art Poët. ch. IV.

RIEN DE TROP.

JE ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il eſt certain tempérament,
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
Soit en bien, ſoit en mal, cela n'arrive guére.

La Fontaine, Fables.

DE tous les animaux l'homme a le plus de pente,
A ſe porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux Grands. Il n'eſt ame vivante
Qui ne peche en ceci. RIEN DE TROP eſt un point,
Dont on parle ſans ceſſe, & qu'on n'obſerve point.

La Fontaine, Fables.

RIEURS.

ON cherche les rieurs, & moi, je les évite.
Cet art veut ſur tout autre un ſuprême mérite.
Dieu ne créa que pour les ſots
Les méchans diſeurs de bons mots.

La Fontaine, Fables.

RIGUEURS
DE L'AMOUR.

J'ETOIS couché mollement ;
Et contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement.
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit ;
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage :
Ouvrez, dit-il, je suis nû.
Moi charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussi-tôt du feu,
Je regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prens les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis: Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi :
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçû Polipheme ?
L'enfant d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les piéces de son armure,
Et sa blonde chevelure ;
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.

Voilà, dit-il, pour ta peine;
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon:
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon?
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit, pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

La Fontaine, Œuvr. divers.

RIVAL.

LE DUC DE FOIX à AME'LIE.

NOMMEZ donc mon rival; mais gardez-vous de croire,
Que mon lâche dépit lui céde la victoire.
Je vous trompois; mon cœur ne peut feindre long-tems:
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans;
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vû, lâchement abusés,
Par des mortels obscurs des Princes méprisés;
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vûe.

Voltaire, Duc de Foix, act. III. sc. V.

ROIS.

AGAMEMNON.

JUSTE ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!

Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore ,
Songe que je te vois , que je te parle encore ,
Que ma foudre , à ta voix pourra ſe détourner ,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE.

Vous , Seigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous , cruel ? . . . Apprenez que ce cœur qu'on outrage ;
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver ,
S'il ne vous aimoit pas , eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brule encor mon ame ,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier ,
La honte où je deſcends de me juſtifier.
J'ignore ſi le ciel qui m'a toujours trahie ,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie ;
Quoi qu'il puiſſe arriver , je jure par l'honneur ,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon cœur ,
Je jure que Zaïre à ſoi même rendue ,
Des Rois les plus puiſſans déteſteroit la vûe ,
Que tout autre , après vous , me ſeroit odieux.
Voulez-vous plus ſavoir , & me connoître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie ,
Ce cœur déſeſpéré devant vous ſe déploie ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſoit malgré lui ,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupiroit pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes foibleſſes.
Qu'il prévînt vos bienfaits , qu'il bruloit à vos pieds ;
Qu'il vous aimoit enfin lorſque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eût jamais que vous , n'aura que vous pour Maître ;
J'en atteſte le ciel , que j'offenſe peut-être ;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux ,
Si mon cœur fût coupable , ingrat , c'étoit pour vous.

Voltaire , Zaïr. act. IV. ſc. VI.

Mais après leur trépas, que sont ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous bruliez pour eux,
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus, est bien-tôt oubliée.

Voltaire, Œdip. act. I. sc. III.

ROIS, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chûte funeste,
De vos divisions les fruits infortunés,
Assez & trop long-tems, implacables Achilles,
Vos discordes civiles,
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Rousseau, Ode aux Princes Chrétiens.

UN Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut régner que par la crainte;
En vain fier de ses hauts projets,
Croit en abaissant ses sujets
Relever son pouvoir suprême :
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile
Est celui, qui par ses faveurs,
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable & tranquille ?
Qui ne connoît point d'autres biens,
Que ceux que ses vrais citoyens,
De sa bonté peuvent attendre;
Et qui prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

Rousseau, Ode au Roi d'Angleterre.

PHARASMANE à ZE'NOBIE.

JE n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux :
Moins en Roi, qu'en Amant, j'ai fait parler mes feux :
Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine :
Et puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir ou du moins mon courroux ;
Et sachez que malgré l'amour & sa puissance,
Les Rois ne sont point faits à tant de résistance,
Que tout jusqu'à l'amour doit leur être soumis.

Crébillon, Rhadam. act. I. sc. IV.

L'OEIL du Maître peut tout, c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'envie ;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un Roi qui sait régner nous fait ce que nous sommes.
Les regards des Héros produisent les grands hommes.

Voltaire, Disc. sur les évènem. de 1744.

D. ISABELLE à D. MANRIQUE.

IL importe aux Monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques ;
De les savoir connoître, & ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

Corneille, D. Sanche d'Arrag. act. I. sc. III.

LES Rois savent agir tout autrement que nous ;
Souvent sans être en vûe ils frappent les grands coups.

Dieu lui-même, ce Dieu dont ils sont les images,
De son trône en repos fait partir les orages,
Et jouit dans le ciel de sa gloire & de soi,
Tandis que sur la terre il remplit tout d'effroi.
Corneille, Vers à Louis XIV. sur sa campagne de 1676.

❧

Le monde aux pieds des Rois les voit sous un faux jour,
Qui sait régner, sait tout, si l'on en croit la Cour.
Mais quel est en effet ce grand art politique,
Ce talent si vanté dans un Roi despotique ?
Tranquille sur le Trône, il parle, on obéit.
S'il sourit, tout est gai ; s'il est triste, on frémit.
Quoi, régir d un coup d'œil une foule servile,
Est-ce un poids si pesant, un art si difficile ?
Non. Mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des Prélats courtisans confondre l'artifice,
Aux organes des loix enseigner la justice,
Du séjour Doctoral chassant l'absurdité,
Dans son sein ténébreux placer la vérité,
Eclairer le savant & soutenir le sage,
Volà ce que j'admire.
Voltaire, Epître au Roi de Prusse.

❧

Amusez les Rois par des songes,
Flattez les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.
La Fontaine, Fables.

❧

On a vû mille fois des fanges Méotides
Sortir des Conquérans, Goths, Vandales, Gépides ;

Mais un Roi, vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sache en un calme heureux maintenir ſes ſujets,
Qui du bonheur public ait cimenté ſa gloire,
Il faut pour le trouver courir toute l'Hiſtoire.
La terre compte peu de ces Rois bienfaiſans.
Le ciel a les former ſe prépare long-tems.
Tel fut cet Empereur ſous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de ſon joug l'univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux :
Qui ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée,
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.

Deſpréaux, Epître au Roi.

D. FERNAND à D. ARIAS.

Un Roi dont la prudence a * de meilleurs objets,
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes ſujets ;
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent ;
Comme le chef a ſoin des membres qui le ſervent.
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi,
Vous parlez en ſoldat, je dois agir en Roi.

Corneille, Cid, act. II. ſc. VII.

ROME.

MITHRIDATE à PHARNACE & XIPHARÈS.

Non, Princes, ce n'eſt point au bout de l'univers,
Que Rome fait ſentir tout le poids de ſes fers ;
Et de près, inſpirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pû choiſir pour leur libérateur,

* *Le Roi ne veut pas permettre un duel.*

Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,
S'ils suivent au combat des brigans qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses ayeux?
Que dis-je, en quel état croyez-vous la surprendre?
Vuide de Légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?
Marchons, & dans son sein rejettons cette guerre,
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si fiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome,
Noyons-là dans son sang justement répandu.
Brulons ce Capitole, où j'étois attendu.
Détruisons ses honneurs, & faisons disparoître
La honte de cent Rois, & la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms,
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.

Racine, Mithrid. act. III. sc. I.

CE'SAR à BRUTUS.

ROME, demande un Maître.
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut être.
Tu vois nos citoyens plus puissans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos loix.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire,
Rome qui détruit tout semble enfin se détruire.
Ce Colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé,
Il panche vers sa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

Voltaire, Mort de César, act. III. sc. IV.

SERTORIUS à POMPE'E.

JE n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ses proscriptions comblent de funérailles;
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa premiére force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Corneille, Sertor. act. III. *sc.* II.

ROYAUTE'.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage,
A la voir d'un certain côté,
Messer * Gaster en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en Gentilhomme;
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécut d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme:
Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons. C'est un mêtier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bien-tôt les pauvres gens tombérent en langueur;

* *L'estomac*,

Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
Chaque membre en souffrit : les forces se perdirent,
Par ce moyen les mutins virent,
Que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne ; & la chose est égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'Artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,
Maintient le Laboureur, donne paye au Soldat ;
Distribue en cent lieux ses Graces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.

La Fontaine, Fable des membres, & l'estomac.





SACRIFICE
DES LIGUEURS AUX DIEUX INFERNAUX.

TANDIS que des Ligueurs une troupe homicide ;
Aux portes de Paris conduisoit le * perfide ;
Des SEIZE en même tems le facrilége effort,
Sur cet événement interrogeoit le fort.
Jadis de Medicis l'audace curieufe,
Chercha de ces fecrets la fience odieufe,
Approfondit long-tems cet art furnaturel,
Si fouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout fuivit fon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur fervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés,
Dans l'ombre de la nuit, fous une voûte obfcure;
Le filence a conduit leur affemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil autel dreffé fur un tombeau.
C'eft-là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages,
Leurs facriléges mains ont mêlé fur l'autel,
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances font rangées,
Dans des vafes de fang leurs pointes font plongées ;
Appareil menaçant de leur myftére affreux.
Le Prêtre de ce Temple eft un de ces Hébreux,
Qui profcrits fur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur mifére profonde ;
Et d'un antique amas de fuperftitions,
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.

* *Jacques Clément.*

D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang,
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent que la mort fidéle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la priére au blasphême:
Il invoque l'abîme, & les cieux, & Dieu même,
Tous ces esprits impurs qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice,
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse;
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel
Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophétes menteurs tonnoit la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéius
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les SEIZE osent du ciel attendre la réponse,
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature,
De ces antres muets sort un triste murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux sur un char de victoire;
Des lauriers couronnoient son front noble & serain;
Et le sceptre des Rois éclatoit dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,
L'autel couvert de feux tombe & fuit sous la terre.
Et les SEIZE éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Voltaire, Henri. ch. V.

SACRIFICES.

QUE m'importent vos ſacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux ?
Dieu boit-il le ſang des geniſſes ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que ſon empire
Embraſſe tout ce qui reſpire,
Et ſur la terre, & ſur les mers,
Et que ſon ſouffle ſeul inſpire
L'ame à tout ce vaſte univers.

Offrez, à l'exemple des Anges,
A ce Dieu, votre unique appui,
Un ſacrifice de louanges,
Le ſeul qui ſoit digne de lui.
Chantez d'une voix ferme & sûre,
De cet Auteur de la nature,
Les bienfaits toujours renaiſſans :
Mais ſachez qu'une main impure
Peut ſouiller le plus pur encens.

Rouſſeau, Odes ſacr.

SAGESSE.

N'EN déplaiſe à ces fous nommés ſages de Grece ;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe :
Tous les hommes ſont fous, & malgré tous leurs ſoins,
Ne différent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois que cent routes ſéparent,
Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche ; & courant vainement,
La même erreur les fait errer diverſement :
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le joue & le proméne ;

Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoique sur ce point la satyre publie;
Chacun veut en sagesse ériger sa folie;
Et se laissant régler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître;
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être,
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur;
Se regarde soi-même en sévére censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.

Despréaux, *Satyre* IV.

SAGESSE ETERNELLE.

De la Sagesse immortelle
La voix tonne, & nous instruit.
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle ardeur ames vaines,
Du plus pur sang de vos veines,
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre, qui vous laisse
Plus affamés que devant.

Le pain que je vous propose
Sert aux Anges d'aliment;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable,
Que ne sert point à sa table,
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchez: voulez-vous vivre?
Prenez, mangez & vivez.

O Sageſſe, ta parole
Fit éclore l'univers.
Poſa ſur un double pole
La terre au milieu des mers.
Tu dis, & les cieux parurent,
Et tous les aſtres coururent
Dans leur ordre ſe placer.
Avant les ſiécles tu regnes,
Et qui ſuis-je, que tu daignes
Juſqu'à moi te rabaiſſer.

Racine, Cantiq. ſpirit.

SATYRE.

MUSE, changeons de ſtyle & quittons la ſatyre,
C'eſt un méchant mêtier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoui le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin qui rit & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ſes plaiſans accès qui ſe croit tout permis,
De ſes propres rieurs ſe fait des ennemis.
Un diſcours trop ſincére aiſément nous outrage.
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage;
Et tel, en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.

Deſpréaux, Satyre VII.

La satyre, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seul assaisonner le plaisant & l'utile ;
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leurs tems.
Elle seule, bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

Despréaux, *Satyre* IX.

SCÉLÉRAT.

ARTABAN *seul*.

Le soleil va bien-tôt chasser d'ici la nuit,
Et de mon crime heureux éclairer tout le fruit.
Darius est perdu : sa tête infortunée
Sous le couteau mortel va tomber condamnée.
De ma fureur sur lui rejettant les horreurs,
De la soif de son sang j'ai rempli tous les cœurs.
De leur amour pour lui je ne crains plus l'obstacle.
Sa tête, à ses sujets, triste & nouveau spectacle,
Va me servir enfin, dans ce jour éclatant,
De dégré pour monter au Trône qui m'attend.
Il ne me reste plus qu'à frapper Artaxerce.
Il est si peu fameux, si peu cher à la Perse,
Que, parmi les frayeurs d'un peuple épouvanté,
A peine ce forfait me sera-t-il compté ?
A travers tant de joie un seul souci me reste ;
C'est de mes attentats le complice funeste.
Le lâche Tysapherne, indigne d'être admis
A l'honneur du forfait que ma main a commis.
Je l'ai vû, dans le tems que mon cœur magnanim
S'immoloit sans frémir une illustre victime,
Pâlir d'effroi, m'offrir d'une tremblante main
Le secours égaré d'un vulgaire assassin.

Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang,
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
Corneille, Mort de Pompée, act. I. sc. I.

HONORIC À ATTILA.

Un véritable Roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est garde son caractére;
Ce nom lui reste entier sous les plus dures loix,
Il est dans les fers même égal aux plus grands Rois.
Corneille, Attil. act. IV. sc. III.

CLÉOPATRE À CHARMION.

Les Princes ont cela de leur haute naissance,
Leur ame dans leur sang prend des impressions,
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
Leur générosité soumet tout à leur gloire,
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire;
Et si le peuple y voit quelques déréglemens,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.
Corneille, Mort de Pompée, act. II. sc. I.

FLAVIAN À TITUS.

Quand aux feux les plus beaux un Monarque défére,
Il s'en fait un plaisir, & non pas une affaire;
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état.
Corneille, Béren. act. V. sc. I.

STILE.

Fuyez de cent Auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

FULVIE à PROBUS.

QUI donc ais-je trahi ? Miniftre ambitieux,
Et quelle foi doit-on à des féditieux ?
La garder aux méchans, c'eft partager leurs crimes.
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes;
Et je fais quand la haine enflamme vos pareils,
Jufqu'où va la noirceur de leurs lâches confeils,
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
Cefar eft défigné Souverain des Augures :
Ciceron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux;
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne fois point coupable;
Moi qui viens de fauver un Conful odieux,
Qui s'eft ofé jouer d'un Miniftre des Dieux,
Qui de fa dignité dépofitaire habile,
Plein de fafte aux Autels, & près des Grands fervile,
Sur l'efpoir de leurs dons mefure fa ferveur,
Et n'adore en effet que la feule faveur ?
Mon devoir m'ordonnoit de fauver la patrie;
Imitez-le, ou gardez vos confeils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haine & mes foupçons.
Ceffez de me flatter qu'on peut m'aimer encore.
J'ai trop vû la beauté que l'infidéle adore.

. . . .

Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un fecret ?
Et pourquoi, s'il eft feint, m'en cacher le projet ?
Traître, ce n'eft pas vous, qui deviez me l'apprendre.
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un fecret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On eft toujours en droit d'en trahir le myftére,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ofe taire.

Crébillon, Catilin. act. II. *fc.* I.

BRUTUS.

Laissez agir la faux du Tems :
Ils iront assez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer tems ni saison,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt : ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoicien.
Celui-ci retranche de l'ame
Désirs & passions, le bon & le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quand à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

La Fontaine, Fables.

SUCCÈS.

CATILINA à PROBUS.

LE succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit :
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit.
L'instant le plus terrible éclaire son courage ;
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité :
Elle est dans un projet faux & mal concerté.
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence,
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence.

Or

Miniſtres inſolens d'une Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés;
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans la fureur de ces embraſemens,
Qui changent les Cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Voltaire, Henri. ch. IV.

SE'NAT ROMAIN.

CATILINA à PROBUS.

C'EST ainſi qu'aujourd'hui ſe gouvernent les loix,
Ce Sénat, le modéle & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'univers admirer ſa juſtice,
Qui puniſſoit de mort un ſoupçon d'avarice,
Qui puiſoit ſes décrets dans le conſeil des Dieux,
Vend ce qu'à la vertu réſervoient nos ayeux.

Crebillon, Catilin. act. I. *ſc.* II.

PROBUS à CATILINA.

EN vain, fondant ſur vous ſa plus chére eſpérance,
Rome vous élevoit à la toute-puiſſance.

J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
Les foiblesses de cœur d'un obscur Plébéien.
Et c'est Catilina, qui seul ici protége
Un reste de Sénat impur & sacrilége ;
Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets.
Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe.
Non, ce n'est plus ce Corps digne de nos autels,
Où les Dieux opinoient à côté des mortels.
De ce Corps avili Minerve s'est bannie,
A l'aspect de leur luxe & de leur tyrannie,
On ne voit que l'or seul présider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Consulat.

Crebillon, Catilin. act. I. sc. II.

SUNNON à GONTRAN.

Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux.
Mais où sont les Romains, leurs loix, même leurs Dieux?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse,
Parmi des furieux, sans frein & sans justice?
C'est aux événemens à disposer de moi.
D'ailleurs, dans ce cahos à qui garder ma foi?
A de vils Sénateurs noyés dans la mollesse?
A deux Consuls jaloux & désunis sans cesse?
L'un des deux sans honneur & sans fidélité,
Abuse chaque jour de son autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'ose en faire usage.
Caton loin de calmer irritera l'orage.
Formidable au dehors, méprisable au dedans,
Le Sénat n'est enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, divisés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage.
A peine il fut formé qu'il détruisit ses Rois:
Il détruit aujourd'hui l'autorité des loix.
Après avoir détruit & loix & diadême,
Nous le verrons bien-tôt se détruire lui-même.

Allumons le flambeau de la sédition.
Rien ne peut nous sauver que leur division.

Crébillon, Catilin. act. III. sc. I.

BÉRÉNICE à TITUS.

QUOI, Rome ne veut pas, quand vous avez voulu?
Que faites-vous, Seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce Trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'Empereur à l'Empire?
Sur ses plus hauts dégrés Rome vous fait la loi:
Elle affermit ou rompt le don de votre foi!
Ah! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paroître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

Corneille, Bérén. act. V. sc. II.

SENSIBILITÉ.

LOIN de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'Amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Voltaire, aux Manes de M. de Génonville.

SENTIMENS COURAGEUX.

ZAMORE à ALVARÉS.

TU veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vû le maître,

Une troiſiéme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens la bête eſt toute telle ;
L'objet la frappe en un endroit,
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voiſin en porter la nouvelle:
Le ſens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle ?
Selon eux par néceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté:
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joie, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états;
Mais ce n'eſt point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc? une montre. Et nous? c'eſt autre choſe.
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe,
Deſcartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huître &
l'homme
Le tient tel de nos gens franche bête de ſomme.
Voici, dis-je, comment raiſonne cet Auteur.
Sur tous les animaux enfans du Créateur,
J'ai le don de penſer, & je ſais que je penſe.
Or vous ſavez de certaine ſience,
Que quand la bête penſeroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoutient nettement
Qu'elle ne penſe nullement.
Leur mémoire eſt corporelle,
L'animal n'a beſoin que d'elle.
L'objet lorſqu'il revient, va dans ſon magaſin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un même événement.

Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non, l'objet ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point : je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux & leur course rapide ?
Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :
L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la divinité.

La Fontaine, Disc. à Madame de la Sablière.

S.

SYSTEME DE LA DESTINE'E.

THESE'E à JOCASTE.

QUOI, la nécessité des vertus & des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bisarre effet de ses prédictions ?
L'ame est donc toute esclave, une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;
Et nous ne recevons ni crainte, ni désir,
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, & vicieux sans crime.
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des Dieux, & non pas des mortels,

De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est dûe,
Ils agissent en nous quand nous pensons agir,
Alors qu'on délibére on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant, que d'en haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser,
Le ciel juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil, ni le mien,
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Corneille, Œdip. act. III. sc. V.

SYSTEME DE NEWTON.

DE'JA de la carriére
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barriére;
Déja ces tourbillons l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, & sans régle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparoissent.
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent;
L'espace qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre foible vûe,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, & le cahos se dissipe à sa voix.
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Etoit enseveli dans une nuit obscure;
Le compas de Newton mesurant l'univers,
Leve enfin ce grand voile, & les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante;

L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidens du Très-haut, substances éternelles,
Qui brulez de ses feux, qui couvrez de vos aîles
Le Trône où votre Maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts,
La mer tombe, s'affaise, & roule vers ses bords.
Cométes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre,
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez; & revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompois les foibles yeux,
Newton de ta carriére a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme; & que la pesanteur,
En abaissant le Pole éleve l'Equateur.
Pole, immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse;
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens,
Deux cent siécles entiers par de-là six mille ans.

Voltaire, Epître à Madame du Châtelet.



TABLEAU
DES CRIMES D'ASSUR, DES GRANDES QUALITE'S ET DES FOIBLESSES DE SE'MIRAMIS.

ASSUR à CE'DAR.

QUOI, j'aurai fait mourir & Ninus & son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrace,
Près du Trône du monde à la seconde place!
La Reine se bornoit à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups:
Ninias en secret privé de la lumiére,
Du Trône où j'aspirois m'entr'ouvroit la barriére,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que flattant l'orgueil de ses appas,
J'avois crû chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant, que les soins, la souplesse,
L'attention, le tems sçavent si bien donner,
Sur un cœur sans dessein facile à gouverner;
Je connus mal cette ame inflexible & profonde;
Rien ne la pût toucher que l'Empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer;
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir dans ses mains assurées,
De l'Etat chancelant, les rênes égarées,
Appaiser le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en Monarque, & combattre en Héros.
Je la vis captiver & le peuple & l'armée;
Ce grand art d'imposer même à la renommée,
Fût l'art qui sous son joug enchaîna les esprits;
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
Que dis-je? sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les loix qu'imposa son courage;

quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
es amis consternés n'ont sû que l'admirer.
ais le charme est rompu; ce grand pouvoir chancelle;
n génie égaré semble s'éloigner d'elle.
vain remords la trouble, & sa crédulité,
depuis quelque tems en secret consulté
s oracles menteurs d'un temple méprisable,
ue les fourbes d'Egypte ont rendu vénerable.
n encens & ses vœux fatiguent les autels;
le devient semblable au reste des mortels;
le a connu la crainte, & j'ai vû sa foiblesse.
ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse;
e Babylone au moins j'ai fait parler la voix;
miramis enfin va céder une fois.
premier coup porté sa ruine est certaine.

Voltaire, Sémiram. act. I. sc. IV.

TABLEAU DE L'ETAT
E NOS PREMIERS PERES, AVANT ET APRÈS LEUR DÉSOBÉISSANCE.

TOUJOURS la honte en esclaves nous lie.
Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie:
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
e jour que d'un faux bien sottement amoureux;
t n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
au démon par pudeur il vendit la nature.
Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre:
Le bled pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf, pressé de l'éguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.

Mais dès ce jour Adam déchû de son état,
D'un tribut de douleurs paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,
Forçât la terre avide à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets,
Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
La canicule en feu désola les campagnes :
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même tems, la guerre & la famine,
Des malheureux humains jurérent la ruine.

Despréaux ; Epître à M. Arnauld.

TABLEAU DE L'HISTOIRE.

C'EST un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scene illustre ;
Se présenter à nous dans leur vrai lustre ;
Et du Public dépouillé d'intérêt :
Humbles Acteurs attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter ;
Ce que chacun suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître :
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincére & fidéle miroir,
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Rousseau, Epîtr. à M. Rollin.

TABLEAU
DES INFORTUNES DE JOCASTE ET D'ŒDIPE.

JOCASTE À ŒDIPE.

SEIGNEUR, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiéte
Consulta de nos Dieux la fameuse interpréte.
Quelle fureur, hélas, de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étois mere, & pleine de foiblesse.
Je me jettai craintive aux pieds de la Prêtresse.
. . . . On me prédit
Que ce fils, que ce monstre entreroit dans *mon lit*;
Que je le recevrois; moi, Seigneur; moi, sa *mere*,
Dégoutant dans mes bras du meurtre de son pere;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerois des fils à mon fils malheureux.
Je crus les Dieux, Seigneur, & saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposoit à nos Dieux & condamnoit leurs loix;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînoit au crime,
Et pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort !
O pitié criminelle autant que malheureuse!
O d'un oracle faux obscurité trompeuse !
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins:
Dans le cours triomphant de ses destins prospéres;
Il fut assassiné par des mains étrangéres.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.

ŒDIPE.

Il est juste à mon tour que la reconnoissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.

rfque vous aurez sû par ce triste entretien
rapport effrayant de votre sort au mien,
ut-être ainsi que moi frémirez-vous de crainte.
destin m'a fait naître au Trône de Corinthe :
pendant de Corinthe & du Trône éloigné,
vois avec horreur les lieux où je suis né,
i jour, ce jour affreux présent à ma pensée,
tte encor la terreur dans mon ame glacée,
our la premiére fois, par un don solemnel,
es mains jeunes encore enrichissoient l'autel.
u Temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent,
e traits affreux de sang les marbres se couvrirent,
e l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
ne invisible main repoussoit mes présens;
t les vents au milieu de la foudre éclatante,
'ortérent jusqu'à moi cette voix effrayante :
le viens plus des Lieux saints souiller la pureté,
)u nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté :
ls ne reçoivent point tes offrandes impies :
Va porter tes présens aux autels des Furies :
Conjure leurs serpens prets à te déchirer.
Va, ce sont-là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame,
Une voix m'annonça, le croiriez-vous, Madame,
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils.
Je m'arrachai des bras d'une mere éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée;
Je déguisai par-tout ma naissance & mon nom,
Un ami, de mes pas, fut le seul compagnon.
Dans plus d'une avanture en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidoit seconda mon courage;
Heureux si j'avois pû dans l'un de ces combats
Prévenir mon destin par un noble trépas;
Mais je suis réservé sans doute au parricide.
Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers,
Sur un char éclatant que traînoient deux coursiers.

Il fallut disputer dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étois jeune & superbe & nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang:
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangére,
Je me croyois encore au Trône de mon pere;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venoit offrir,
Me sembloient mes sujets & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse.
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés,
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puissans! je ne sais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombérent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déja glacé par l'âge,
Couché sur la poussiére observoit mon visage;
Il me tendit les bras; il voulut me parler;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler:
Moi-même en le perçant je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étois.... Vous frémissez, Madame.

Voltaire, Œdip. act. IV. sc. I.

TABLEAU
DES INFORTUNES ET DE LA MORT DE POMPÉE.

ACHORÉE à CLÉOPATRE.

MADAME, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vû la trahison, j'ai vû toute sa rage,
Du plus grand des mortels, j'ai vû trancher le sort,
J'ai vû dans son malheur la gloire de sa mort.
Ecoutez, admirez & plaignez son trépas.

. . . .

En voyant dans le port préparer nos galéres,
Il croyoit que le Roi touché de ſes miséres,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa Cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince ingrat à ſes mérites,
N'envoyoit qu'un eſquif rempli de ſatellites,
Il ſoupçonne auſſi-tôt ce manquement de foi,
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne en ſon cœur ces indignes allarmes ;
Et réduit tous les ſoins d'un ſi preſſant ennui,
A ne haſarder pas Cornelie avec lui.
N'expoſons, lui dit-il, que cette ſeule tête
A la reception que l'Egypte m'apprête ;
Et tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Tandis que leur amour en cet adieu conteſte,
Achillas à ſon bord joint ſon eſquif funeſte,
Septime ſe préſente ; & lui tendant la main,
Le ſalue Empereur en langage Romain ;
Et comme député de ce jeune Monarque,
Paſſez, Seigneur, dit-il, paſſez dans cette barque,
Les ſables & les bancs cachés deſſous les eaux
Rendent l'accès mal ſûr à de plus grands vaiſſeaux.
Ce Héros voit la fourbe, & s'en moque dans l'ame,
Il reçoit les adieux des ſiens & de ſa femme
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas,
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte,
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte,
Sa vertu toute entiére à la mort le conduit ;
Son affranchi Philippe eſt le ſeul qui le ſuit,
C'eſt de lui que j'ai ſû ce que je viens de dire,
Mes yeux ont vû le reſte, & mon cœur en ſoupire :
On l'améne, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre,
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à deſcendre,

Il se leve ; & soudain pour signal, Achillas
Derriére ce Héros tirant son coutelas,
Septime, & trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme.

. . . .

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense,
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé,
Ne le montre en mourant digne d'être frappé,
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eût de beau sa vie, & ce qu'on dira d'elle ;
Et tient la trahison que le Roi leur prescrit,
Trop au dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin panchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats:
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Puis n'espérant plus rien, leve les mains aux cieux ;
Et cédant tout-à-coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa galére évanouie ou morte.

. . . .

Cependant Achillas, porte au Roi sa conquête,
Tout le peuple tremblant en détourne la tête,
Un effroi général offre à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas. :
L'autre entend le tonnerre ; & chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature.
La tête de Pompée a produit des effets,

Dont

Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
Je ne sais si César prendroit plaisir à feindre,
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre.
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
Vous l'avez vû partir, & moi je l'ai suivi,
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la Ville;
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille,
Il vénoit à plein voile; & si dans les hasards,
Il éprouve toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune,
Avoit le vent en poupe ainsi que la fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné,
Ne s'est plus souvenu de son front couronné,
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse,
Toutes ses actions ont senti la bassesse.
J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moi,
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi;
Et César qui lisoit la peur sur son visage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage.
Lui, d'une voix touchante, offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival;
Ce que n'ont pû les Dieux dans votre Thessalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie.

. . . .

A ces mots Achillas découvre cette tête,
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur,
En sanglots mal formés exhale sa douleur.
Sa bouche encore ouverte, & sa vûe égarée,
Rappellent sa grande ame à peine séparée;
Et son courroux mourant fait un dernier effort,
Pour reprocher aux Dieux sa défaite & sa mort.
César à cet aspect comme frappé du foudre,
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
Immobile, & les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-tems ses sentimens cachés;
S'il aime sa grandeur il hait la perfidie,
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie;

Il se leve ; & sou

Derriére ce Hérc

Septime, & trois

Percent à coups p

. . . . . .

D'un des pans de

A son mauvais de

Et dédaigne de vo

De peur que d'un c

Il ne semble impl

Aucun gémissemen

Ne le montre en

Immobile à leurs c

Ce qu'eût de beau

Et tient la trahiso

Trop au dessous d

Sa vertu dans leur

Et son dernier sou

Qui de cette grand

Etale tout Pompée

Sur les bords de l'

Par le traître Septi

Passe au bout d'un

Ainsi qu'un grand t

La triste Cornélie

Par de longs cris ai

Défend ce cher ép

Puis n'espérant plu

Et cédant tout-à-co

Tombe dans sa galé

. . . . . .

Cependant Achillas

Tout le peuple tr

Un effroi général

Des abîmes ouvert

L'autre entend le

Un désordre soudai

La tête de Pompé

[illegible]

[illegible]

TABLEAU [illegible]

P[illegible]

[illegible]

La [illegible] & la vérité

[illegible] a son Trône terrible.

[illegible] obscurité

Aux [illegible] des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans

[illegible] leur flamme étincelante ;

Et ses ennemis expirans

[illegible] de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect

La terre a tressailli sur les voûtes brisées.

Les monts fondus à son aspect

S'[illegible] dans le sein des mers embrasées.

ces jugemens redoutés
céleste a porté le message :
ans les airs épouvantés,
es mots sa voix s'ouvre un passage.

à jamais confondus
npart de profanes idoles ;
qui par des vœux défendus
vos mains les ouvrages frivoles.

tres de mes volontés,
contre eux ma fureur vengeresse,
mortels que j'ai rachetés,
ma voix vos concerts d'allégresse.

moi, qui du plus haut des cieux,
us. J'ai fait, règle les destinées :
moi, qui brise ces faux Dieux,
jouets des vents & des années.

ar ma présence raffermis,
u méchant la haine & l'artifice.
nnemi de vos ennemis
[illegible]

onduits par mes vives clartés,
ez écouté que mes loix adorables.
ouissez des félicités
érité pour vous mes bontés secourables.

Rousseau, Odes sacr.

TABLEAU DES PROCÈS.

jour deux pèlerins sur le sable rencontrent,
iltre que le flot y venoit d'apporter :
valent des yeux, du doigt ils se la montrent :
gard de la dent il fallut contester ;

Examine en ſecret ſa joie & ſes douleurs,
Les balance, choiſit, laiſſe couler des pleurs.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port, il ſe ſaiſit des portes,
Met des gardes par-tout & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en maître, & de ſon adverſaire,
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-pere.

Corneille, Mort de Pompée, act. II. *ſc.* II. *act.* III. *ſc.* I.

TABLEAU
DU JUGEMENT DERNIER.

Peuples, élevez vos concerts,
Pouſſez des cris de joie & des chants de victoire.
Voici le Roi de l'univers,
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.

La juſtice & la vérité
Servent de fondement à ſon Trône terrible.
Une profonde obſcurité
Aux regards des humains le rend inacceſſible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flamme étincelante;
Et ſes ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brulante.

Pleine d'horreur & de reſpect
La terre a treſſailli ſur ſes voûtes briſées.
Les monts fondus à ſon aſpect
S'écroulent dans le ſein des ondes embraſées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message :
Et dans les airs épouvantés,
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage.

Soyez à jamais confondus
Adorateurs impurs de profanes idoles ;
Vous qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges servez contre eux ma fureur vengeresse,
Vous mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi, qui du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait régle les destinées :
C'est moi, qui brise ces faux Dieux,
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine & l'artifice.
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables.
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Rousseau, Odes sacr.

TABLEAU DES PROCES.

UN jour deux pelerins sur le sable rencontrent
Une huître que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent :
A l'égard de la dent il fallut contester.

L'un se baissoit déja pour amasser la proie,
L'autre le pousse, & dit : Il est bon de savoir,
Qui de nous en aura joie.
Celui qui le premier a pû l'appercevoir
En sera le gobeur, l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, & je l'ai vûe avant vous, sur ma vie.
Eh bien, vous l'avez vûe, & moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive, ils le prennent pour Juge.
Perrin fort gravement, ouvre l'huître & la gruge,
Nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

La Fontaine, Fables.

TALENS.

Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux
Et des vains ornemens l'effort ambitieux :
Je le veux comme vous, cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez ces traits, & je ne les hais pas.
Quand au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais & n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point,

Dont je ne me pique point,
J'y tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'eſt-là tout mon talent: je ne ſais s'il ſuffit.

La Fontaine, Fables.

O vous donc, qui brulant d'une ardeur périlleuſe,
Courez du bel eſprit la carriére épineuſe,
N'allez pas ſur des vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez, d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.
La nature fertile en eſprits excellens,
Sait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme:
L'autre d'un trait plaiſant aiguiſer l'épigramme.
Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les Bergers & les bois.
Mais ſouvent un eſprit qui ſe flatte & qui s'aime,
Méconnoît ſon génie & s'ignore ſoi-même.

Deſpréaux, Art Poët. ch. I.

TEMPETE.

LES matelots ardens s'empreſſent ſur le bord,
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etoient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux Borée enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du zéphire abandonnoit les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvroit déja les bords de l'Angleterre;
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit,
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues,
La foudre étincelante éclate dans les nues;

Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.

Voltaire, *Henri. ch.* I.

TYDÉE À ANTENOR.

TOUT nous favorisoit : nous voguâmes long-tems
Au gré de nos désirs bien plus qu'au gré des vents ;
Mais signalant bien-tôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine & s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
Et comme un tourbillon embrasant nos vaisseaux,
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux ;
Les vagues quelquefois, nous portant sur leurs cimes ;
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, & nage enfin sur les eaux dispersé.

Crébillon, *Electr. act.* II. *sc.* II.

TEMPLE DE L'AMOUR.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais respecté par les tems :
La Nature en posa les premiers fondemens,
Et l'Art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.

Là, tous les champs voisins peuplés de mirthes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & serains,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
La voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtresses,
Qui célébrent leur honte & vantent leurs foiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serain,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, & les tendres Désirs
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.

La sombre Jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide.
La haine & le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est-là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant si tendre & si cruel,
Porte en sa foible main les destins de la terre,
Donne avec un souris ou la paix, ou la guerre;
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.

Voltaire, Henri. ch. IX.

TEMPLE DE L'AMITIE'.

DU fond d'un Bois à la Paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,
S'éleve un Temple où l'art & ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple & fait pour les Dieux.
De bons Gaulois, de leurs mains le fondérent,
A l'Amitié leurs cœurs le dédiérent.
Las! ils pensoient dans leur crédulité,
Que par leur race il seroit fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate & du tendre Nisus,
Tous grands Héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les Fables.

Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe Empirée ;
On n'y voit point Mars & sa Cithérée,
Car la Discorde est toujours avec eux :
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux,
Pour ses plaisirs la grandeur n'est pas faite.
A ses côtés, sa fidéle interprete,
La Vérité, charitable & discrete,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter ;
Nul ne l'approche, & chacun la rejette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains,
Doux monumens d'estime & de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du bienfaiteur noblement oubliés,
Par son ami sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure.
L'histoire est courte, & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.

Voltaire, Poësies diverses.

TEMS.

O TEMS, ô perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons ?
Quoi, la vie est si peu durable,
Et les jours paroissent si longs ?

S'occuper, c'est savoir jouir ;
L'oisiveté pése & tourmente ;
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Voltaire, Poësies diverses.

TENDRESSE.

Atalide à Bajazet.

Il est vrai, je n'ai pû concevoir sans effroi,
Que Bajazet pût vivre & n'être plus à moi;
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse,
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort, pardonnez aux fureurs des Amans,
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.
Mais, à vos tristes yeux, votre mort préparée,
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la derniére fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance,
Vous allez de la mort affronter la présence.
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs,
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Mais, hélas! épargnez une ame plus timide.
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs.
Qui jamais d'une Amante épuisérent les pleurs.

Racine, Bajaz. act. II. sc. V.

Junie à Britannicus.

Je ne connois Néron & la Cour que d'un jour;
Mais si j'ose le dire, hélas! dans cette Cour,
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger & pour vous, & pour moi.
D'un noir pressentiment, malgré moi, prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vûe.
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques piéges dressés,
Si Néron irrité de notre intelligence,

Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance,
S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois !
Et si je vous parlois pour la derniére fois ?
Ah, Prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! ah, ma chére Princesse !
Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse ?
Quoi, Madame ! en un jour, où plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit & le révére,
Aux pompes de sa Cour préférer ma misére !
Quoi ! dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux
Refuser un Empire, & pleurer à mes yeux !
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes ;
Mon retour va bien-tôt dissiper vos allarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long séjour.
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.

Racine, Britann. act. V. sc. I.

TENDRESSE CONJUGALE.

ZE'NOBIE.

OU vais-je ? & quel est mon espoir ?
Imprudente ; où m'entraîne un aveugle devoir ?
Je devance la nuit : pour qui ? pour un parjure,
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ais-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin ?
Que dis-je ? le cœur plein de feux illégitimes,
Ais-je assez de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brulois pas d'un criminel amour ?

Etouffons sans regret une honteuse flamme.
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des Dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pû le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux,

Crebillon, Rhadam. act. IV. *sc.* II.

TENDRESSE FRATERNELLE.

ANTIOCHUS à RODOGUNE.

NON, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frere
Je ne veux point juger entre vous & ma mere:
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée,
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frere, c'est pour moi le chemin du trépas,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas,
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre;
Heureux si sa fureur qui me prive de toi,
Se fait bien-tôt connoître en achevant sur moi;
Et si du ciel trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre.

Corneille, Rodog. act. V. *sc.* IV.

TENDRESSE MATERNELLE.

ANDROMAQUE à CE'PHISE.

ALLONS voir mon fils pour la derniére fois.
Quoi donc as-tu pensé qu'Andromaque infidéle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle;

Et que de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fit troubler le leur ?
Est-ce-là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son fils périssoit, il l'a fallu défendre,
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui,
Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincére,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor ;
Leur haine va donner un pere au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assûrer à Pyrrhus le reste de ma vie.
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels ;
Mais aussi-tôt ma main à moi seule funeste,
D'une infidéle vie abrégera le reste ;
Et sauvant ma vertu rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême ;
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
Je confie à tes soins mon unique trésor,
Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus. Fais-lui garder sa foi.
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ;
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentimens doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.
Fais connoître à mon fils les Héros de sa race,
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son pere,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mere.
Mais qu'il ne songe plus, Cephise, à nous venger,
Nous lui laissons un Maître, il le doit ménager.

Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

Racine, Andromaq. act. IV. *sc.* I.

Clytemnestre à Agamemnon.

Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés ;
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez.
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être pere ? ah ! toute ma raison
Céde à la cruauté de cette trahison.
Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle ?
Déchirera son sein, & d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux ?
Et moi qui l'amenai, triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule & désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Où vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.

Racine, Iphig. act. IV. *sc.* IV.

TERREUR DÉTRUITE.

CRASSUS aux SENATEURS.

N'EST-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat,
Que Caton de son nom croit rehausser l'éclat ?
Mais il devroit savoir que l'homme vraiment sage
Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
Qu'aurions-nous à rougir des tems de nos ayeux ?
Si ces tems sont changés ; il faut changer comme eux,
Et confronter nos mœurs à l'esprit de notre âge.
Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage.
N'aurons-nous désormais d'oracle que Caton ;
Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
Où sont vos ennemis ? quel péril vous menace ?
Un simple citoyen vous allarme & vous glace !
A percer ses complots j'applique en vain mes soins ;
Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit à vous voir assemblez en tumulte ,
Que Rome , des Gaulois , craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
Où sont des conjurés les chefs & les soldats ?
Les fureurs de Caton & son impatience,
Dans le sein du Sénat semant la défiance ;
On accuse à la fois Cœpion , Lentulus ,
Dolabella , Cesar , & moi-même Crassus.
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence.
On craint Catilina , cependant on l'offense.
Mais plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.
Et quel est , dites-moi , le témoin qui l'accuse ?
Une femme jalouse & que l'amour abuse.
Si je plains l'accusé , c'est parce qu'on le hait ,
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait.
Car la haine a souvent fait plus de faux coupables ,
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus ; & quand même il seroit criminel ,

Faut-il, comme Caton, être toujours cruel ?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand
homme.
La rigueur n'a jamais produit le repentir :
Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
Rome n'est plus au tems qu'elle pouvoit sans craindre
Immoler à sa loi quiconque osoit l'enfreindre.
D'ailleurs il est toujours imprudent de sévir,
A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.

Crebillon, Catilin. act. IV. sc. I.

TOUTE-PUISSANCE.

GRIMOALD à GARIBALDE.

JE hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui,
Que mes loix dès demain puniroient en autrui ?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable,
Dont à sa conscience un Roi ne soit comptable,
L'amour l'excuse mal s'il regne injustement,
Et l'Amant couronné doit n'agir qu'en Amant.

Corneille, Perthari. act. II. sc. III.

GRIMOALD à GARIBALDE.

SOUTENEZ votre sceptre avec l'autorité,
Qu'imprime au front des Rois leur propre majesté.
Un Roi doit pouvoir tout, & ne sait pas bien l'être,
Quand au fond de son cœur il souffre un autre Maître.

Corneille, Perthari. act. IV. sc. III.

AGE'SILAS À LYSANDER.

COMMENCEZ d'apprendre
Que les Rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent devoir,
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance,
Qu'ils réglent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs,
Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.

Corneille, Agésilas, act. V. sc. VII.

VINIUS À GALBA.

NE hasardez, Seigneur, que dans l'extrémité,
Le redoutable effet de votre autorité;
Alors qu'il réussit tout fait jour, tout lui céde;
Mais aussi quand il manque il n'est plus de reméde;
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Sureté toute entiére, ou profond désespoir.

Corneille, Othon, act. V. sc. II.

D. ISABELLE À BLANCHE.

LORSQUE le deshonneur souille l'obéissance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puissance,
Qui la hasarde alors n'en fait pas bien user,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.

Corneille, D. Sanche d'Arrag. act. II. sc. I.

TRAGE'DIE.

LA Tragédie informe & grossiére en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur où chacun en dansant,

Et du Dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuse folie;
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jetta les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un Théâtre en public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie.
Chez nos dévots ayeux le Théâtre abhorré,
Fut long-tems dans la France un plaisir ignoré.
Des Pélerins, dit-on, une troupe grossiére,
En public à Paris y monta la premiére;
Et sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.
Le savoir à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.

Despréaux, Art Poët. ch. III.

TRAHISON.

AGRIPPINE à BURRHUS.

QUOI, du sang de son frere il n'a point eu d'horreur!

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystére,
A peine l'Empereur a vû venir son frere,

Il se leve, il l'embrasse, on se taît, & soudain
César prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il, Dieux que j'appelle à cette effusion,
Venez favoriser notre réunion.
Par les mêmes sermens Britannicus se lie.
La coupe, dans ses mains, par Narcisse est remplie,
Mais ses lévres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissans efforts,
Madame, la lumiére à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur & sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
La moitié s'épouvante & sort avec des cris.
Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage.
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse Cour j'ai traversé la presse;
Et j'allois accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César & tout l'Etat.

Racine, Britann. act. V. sc. VI.

TRAITANS.

VEUX-tu voir tous les Grands à ta porte courir?
Dit un pere à son fils dont le poil va fleurir;
Prens-moi le bon parti. Laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir.
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes Siences;
Prends au lieu d'un Platon le Guidon des finances:
Sache quelle Province enrichit les Traitans:
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire,

Dégrader les Héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs Dédicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu sais de leur Art & le fort, & le fin.
Quiconque est riche, est tout; sans sagesse, il est sage,
Il a, sans rien savoir, la science en partage.
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang,
Il est aimé des Grands, il est chéri des Belles:
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile,
Trace vers la richesse une route facile;
Et souvent tel y vient qui sait pour tout secret.
Cinq & quatre font neuf; ôtez deux, reste sept.

Despréaux, *Satyre* VIII.

TRAITS REDOUTABLES.

ENTREZ, Amours, votre Reine s'éveille.
Venez, mortels, admirer ses attraits.
Déja l'enfant qui près d'elle sommeille,

TRANQUILLITÉ.

O 'Heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée.
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.

Despréaux, Epître à M. de Lamoignon.

TRANQUILLITÉ DES SERVITEURS DE DIEU.

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangéreux assaut.
Il dira: Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable,
Que mon esprit est remis:
Mes jours sont ta propre cause;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asyle,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiége,
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés.
Elle confond leur adresse,

Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

Ainsi méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans;
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exemts.
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses terreurs.

Mais que vois-je? quels abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi?
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi?
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage
Frappe mes regards tremblans?
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles & sanglans?

Mon cœur, sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi,
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le juste est invulnérable,
De son bonheur immuable
Les Anges sont les garans;
Et toujours leurs mains propices
A-travers les précipices
Conduisent ses pas errans.

Rousseau. Oi

JOAD.

VOILA donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des Prêtres, des enfans, ô Sageſſe éternelle!
Mais ſi tu les ſoutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau quand tu veux tu ſais nous rappeller.
Tu frappes & guéris. Tu perds & reſſuſcites.
Ils ne s'aſſurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom ſur eux invoqué tant de fois,
En tes ſermens jurés au plus ſaint de leurs Rois,
En ce Temple où tu fais ta demeure ſacrée,
Et qui doit du ſoleil égaler la durée.

Racine, Athal. act. III. ſc. VII.

TRANSPORTS FURIEUX.

ATHALIE.

DIEU des Juifs, tu l'emportes!
David, David triomphe, Achab ſeul eſt détruit.
Impitoyable Dieu, toi ſeul as tout conduit.
C'eſt toi qui me flattant d'une vengeance aiſée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même oppoſée,
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'ébloüiſſant de tes riches tréſors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il regne donc ce fils, ton ſoin & ton ouvrage;
Et que pour ſignaler ſon Empire nouveau,
On lui faſſe en mon ſein enfoncer le couteau.
Voici ce qu'en mourant lui ſouhaite ſa mere.
Que dis-je ſouhaiter? je me flatte, j'eſpere,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidéle au ſang d'Achab, qu'il a reçû de moi,
Conforme à ſon ayeul, à ſon pere ſemblable,
On verra de David l'héritier déteſtable,

Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab & Jésabel.
Racine, Athal. act. V. sc. VI.

TRE'PAS.

AFFREUSE image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée ;
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas.
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement !
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément !
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage,
Lorsqu'on touche au dernier moment.
Corneille, Andromed. act. III. sc. I.

TRE'SOR.

UN homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le Diable en sa bourse,
C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misére.
Puisqu'aussi-bien sans lui la faim le viendroit faire ;
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille masure
Fut la scene où devoit se passer l'avanture :
Il y porte une corde ; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.

Notre désespéré le ramasse & l'emporte :
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter. Ronde ou non, la somme plût au Sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, & trouve son argent
Absent.
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
Je ne me pendrai pas ? & vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le laq étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
Ce qui le consola peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parens ou pour la terre.

La Fontaine, Fables.

TRONE.

Assuérus à Asaph.

Des embarras du Trône effet inévitable !
De soins tumultueux un Prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
L'avenir l'inquiéte, & le présent le frappe.
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe.
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point, qui touchés d'un vrai zéle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidéle ;

Du mérite oublié nous fassent souvenir ;
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Racine, Esth. act. II. sc. II.

TROQUEURS.

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen,
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen.
Ainsi soit-il. Semblable Indult en France
Viendroit fort bien : j'en répons, car nos gens
Sont grands Troqueurs. Dieu nous créa changeans.
La Fontaine, Contes.

TROUBLE.

PHE'DRE à ŒNONE.

Ou ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi jalouse ! & Thesée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, & moi je brule encore !
Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure,
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brulent de se plonger.
Misérable ! & je vis ? & je soutiens la vûe

De ce sacré soleil dont je suis descendue ?
J'ai pour ayeul le pere & le maître des Dieux.
Le ciel, tout l'univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je, mon pere y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévéres mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être inconnus aux enfers.
Que diras-tu, mon pere, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible,
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Racine, Phédr. act. IV. sc. VI.

TYRAN.

BURRHUS à AGRIPPINE.

POUR moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au ciel, que * sa main heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !
Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'Etat !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespere,
Sa jalousie a pû l'armer contre son frere.
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Neron l'a vû mourir sans changer de couleur.

* *Néron.*

Ses yeux indifférens ont déja la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

Racine, Britann. act. V. sc. VII.

CINNA à MAXIME.

OCTAVE, aura donc vû ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreurs, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête!
C'est trop semer d'appas, & c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, & que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la Couronne,
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé;
S'il eût puni Sylla, Cesar eût moins osé.

Corneille, Cinna, act. II. sc. I.

ELECTRE à CLYTEMNESTRE.

QUI brave les remords, peut-il craindre mes larmes!
Contre un tyran si fier, juste ciel, quelles armes!
Ah! Madame, est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi son esclave! hélas! d'où vient que je le suis?
Moi l'esclave d'Egiste? ah, fille infortunée!
Qui m'a fait son esclave? & de qui suis-je née?
Etoit-ce donc à vous à me le reprocher?
Ma mere, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau:
Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau;
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frere;

Et de ma main encore il ose disposer !
Cet hymen sans horreur se peut-il proposer ?
Vous m'aimâtes, pourquoi ne vous suis-je plus chére ?
Ah ! je ne vous hais point, & malgré ma misére,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere.

Crébillon, Electr. act. I. *sc.* V.

TYRAN HUMILIÉ.

HONORIC à ATTILA.

VA j'ai de quoi * le mettre au dessus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés
Sur des peuples surpris & des Princes trompés,
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes ;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes,
Et fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

Corneille, Attil. act. III. *sc.* IV.

TYRAN PUNI.

PHOCAS.

J'AI craint un ennemi, mon bonheur me le livre,
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sais que je le vois, & ne puis le trouver.

* *Valamir, Roi des Ostrogòts.*

La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée,
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et présent à mes yeux il se cache en mon cœur.
Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre,
Trop d'un Heraclius en mes mains est remis,
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, & que prétens-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être pere?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait,
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connoître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfére à sa vie.

Corneille, Heracl. act. IV. sc. IV.

VAINQUEUR.

DEUX coqs vivoient en paix, une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour tu perdis Troye ; & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.
Long-tems entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par-tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Helene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur : le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite.
Pleura sa gloire & ses amours
Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine & son courage.
Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs ;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eût pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher & chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

La Fontaine, Fables.

HE'LE'NUS à ERICIE.

E S plus fiers ne sont pas ici les moins soumis.
:s cœurs nourris de sang & de projets terribles,
'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles.
: mien éprouve enfin que les plus grands hasards
e se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
ès mes plus jeunes ans entraîné par la gloire,
: n'ai connu d'autels que ceux de la victoire :
lais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur,
'ui ne dût à la fin redouter un vainqueur
Crébillon, *Pyrrh. act.* I. *sc.* V.

VALEUR.

BE'LUS à AGE'NOR.

A valeur ne fait pas les Princes & les Rois :
; sont enfans des Dieux, du destin & des loix.
valeur quels que soient ses droits & ses maximes,
it plus d'usurpateurs que de Rois légitimes.
la valeur, plutôt que la splendeur du sang,
dessus des humains pouvoit nous faire un rang,
n'est point de soldat qu'un peu de gloire inspire,
i ne pût à son tour aspirer à l'Empire.

AGE'NOR.

. . . .
guerrier généreux que la vertu couronne,
t bien un Roi formé par le secours des loix.
remier qui le fût, n'eût pour lui que sa voix.
:onque est élevé par un si beau suffrage,
:roit pas du destin deshonorer l'ouvrage.
Crébillon, *Sémiram. act.* II. *sc.* III.

VANITÉ.

SE croire un personnage est fort commun en France ;
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois ;
C'est proprement le mal François.
La sotte vanité nous est particuliére.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniére ;
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

La Fontaine, Fable du rat, & l'éléphant.

VENGEANCE.

ATRÉE À EURISTHENE.

AVEC l'éclat du jour je vois enfin renaître
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.
Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent avec les flots exciter mon courroux.
Le calme si long-tems fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.
Enfin, ce jour heureux, ce jour tant souhaité,
Ranime dans mon cœur l'espoir & la fierté.
Que je l'épargne, moi ! lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui que je laisse vivre !
Ah ! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,
Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux enfers :
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encor,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux.
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux.

Du plus puissant de tous j'ai reçû la naissance :
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié,
Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste.
Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste :
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.

Crébillon, Atrée, act. I. sc. II.

ATRE'E *seul.*

QUE je suis satisfait! que de pleurs vont couler
Pour ce * fils qu'à ma rage on est prêt d'immoler!
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
C'est en toi même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je frissonne, & je sens mon ame se troubler.
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui céde à la pitié mérite qu'on l'offense :
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
Tout est prêt, & déja dans mon cœur furieux,
Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux :
Je vais être vengé. Thyeste, quelle joie!
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.

* *Plisthene, fils de Thyeste.*

Ce n'eſt de ſes forfaits ſe venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi :
Il faut pour bien jouir de ſon ſort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient miſérable ;
De ſes premiers tranſports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits ſentir tout ſon malheur.
Crébillon, Atrée, act. V. ſc. IV.

CORNE'LIE à CLE'OPATRE.

L'ARDEUR de le * venger dans mon ame allumée,
En attendant Céſar demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de régner,
Je ſais bien que Céſar ſe force à l'épargner ;
Mais quoique ſon amour ait oſé vous promettre,
Le ciel plus juſte enfin n'oſera le permettre ;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux,
Mon ame a ce bonheur, ſi le ciel me l'envoie,
Oubliera ſes douleurs pour s'unir à la joie ;
Mais ſi ce grand ſouhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un : ô ciel, perdez le Roi.
Corneille, Mort de Pompée, act. V. ſc. II.

CLE'OPATRE *ſeule.*

ENFIN, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Seleucus m'a vengée à demi,
Son ombre, en attendant Rodogune & ſon frere,
Peut déja de ma part les promettre à ſon pere,
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé
Pour réunir bien-tôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'attens plus que la cérémonie,
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie ;
Et par qui deux Amans vont d'un ſeul coup du ſort,
Recevoir l'Hyménée & le Trône, & la Mort,

* *Pompée.*

Poison, me sauras-tu rendre mon diadême ?
Le fer m'a bien servi, en feras-tu de même ?
Me feras-tu fidéle ? & toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu ?
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine,
Il faut ou condamner, ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense.
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange :
Tombe sur moi le ciel, pourvû que je me venge.

Corneille, Rodog. act. V. sc. I.

VE'RITABLE ESPRIT.

Le veritable esprit sait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Je plains tout esprit foible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie ;
Et qui de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.

Voltaire, Epître à un Ministre d'Etat.

VE'RITE'.

Vainement l'art obscur
Sur ta vertu jette son voile impur :
La vérité tôt ou tard se releve,
Le rayon perce & le nuage creve.

Rousseau, Epître aux Muses.

SI l'on ſe plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même?
Je vois toujours que ſa force eſt extrême,
Et qu'il attire à ſoi tous les eſprits.

La Fontaine, *Contes*.

IL n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons:
On abuſe du vrai comme on fait de la feinte:
Je le ſouffre aux récits qui paſſent pour chanſons;
Chacun y met du ſien ſans ſcrupule & ſans crainte.
Mais aux événemens de qui la vérité
Importe à la poſtérité,
Tels abus méritent cenſure.

La Fontaine, *Contes*.

SOUDAIN la Vérité ſi long-tems attendue,
Toujours chére aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des cieux;
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;
De moment en moment les ombres qui la couvrent,
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent;
Bien-tôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoît, aime enfin ſa lumiére immortelle.
Il avoue avec foi que la Religion
Eſt au deſſus de l'homme & confond la raiſon.
Il reconnoît l'Egliſe, ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais ſous un Chef; adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Son cœur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces Myſtéres ſaints dont ſon eſprit s'étonne.
Voltaire, Henri. ch. X.

VERS.

MAUDIT ſoit le premier dont la verve inſenſée,
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée ;
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
Sans ce mêtier, fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant ;
Et comme un gros Chanoine, à mon aiſe, & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exemt de ſoins, libre de paſſion,
Sait donner une borne à ſon ambition ;
Et fuyant des grandeurs la préſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénéſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie ;
Et qu'un démon, jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment :
Tous les jours, malgré moi, cloué ſur un Ouvrage,
Je retouche un endroit, & j'efface une page.
Deſpréaux, Satyre II.

O TRISTE emploi que celui de la rime !
En tout autre Art, même ſans qu'on y prime,
Devant ſes Pairs on eſt interrogé.
Par Caſſini l'Aſtronome eſt jugé.

Homberg peut seul évoquer le Chimiste,
Et Duverney citer l'Anatomiste.
Mais dans les vers tous s'estiment Docteurs,
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbés qu'une verve insipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Helicon Seigneurs Haut-Justiciers.

Rousseau, Epître à Cl. Marot.

VERTU.

DARIUS *seul.*

O MORT des malheureux triste & chére espérance,
J'implôre désormais ta funeste assistance.
J'éprouve en ces momens si douloureux pour moi,
Des tourmens plus cruels & plus affreux que toi.
Dieux, qui semblez vous faire une loi rigoureuse
De rendre la vertu pésante & malheureuse,
Qui la foudre à la main l'effrayez parmi nous,
Pour ne nous rien laisser qui nous égale à vous,
Contentez-vous d'avoir presque ébranlé la mienne:
Souffrez qu'un saint respect dans mon cœur la retienne:
Que je puisse du moins malgré tout mon courroux,
D'un reste de vertu vous rendre encor jaloux.

Crébillon, Xercès, act. II. sc. VIII.

L'AVEUGLE fortune
Peut faire d'une ame commune
Un Héros par tout admiré
La seule vertu profitable,

Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un Héros adoré.
Rousseau, Ode au Prince Eugene.

THE'SE'E à HIPPOLYTE.

FAUT-il que sur le front d'un profane adultére,
Brille de la vertu le sacré caractére ?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains.
Racine, Phédr. act. IV. sc. II.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont freres,
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guéres ;
J'entens de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toît.
A l'égard des vertus rarement on les voit,
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
La Fontaine, Fables.

MARTIAN.

UNE ame généreuse,
Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse,
D'un sincére devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.
Corneille, Pulcherie, act. II. sc. V.

EGISTE à ME'ROPE.

SI la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Policlete, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris ;

Leur fort les avilit ; mais leur fage conftance
Fait refpecter en eux l'honorable indigence.
Sous fes ruftiques toîts mon pere vertueux,
Fait le bien, fuit les loix, & ne craint que les Dieux.

Voltaire, *Mérop. act.* II. *fc.* II.

PAULINE à SE'VERE.

HE'LAS ! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laiffe que trop voir une ame trop fenfible.
Ces pleurs en font témoins, & ces lâches foupirs,
Qu'arrachent de nos feux les cruels fouvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable préfence ;
Contre qui mon devoir a trop peu de défenfe.
Mais fi vous eftimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, & ceffez de me voir.
Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Epargnez-moi des feux qu'à regret je furmonte,
Enfin épargnez-moi ces triftes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens & les miens.

Corneille, *Polyeuct. act.* II. *fc.* II.

PAULINE à POLYEUCTE.

LA vertu la plus ferme évite les hafards,
Qui s'expofe au péril veut bien trouver fa perte ;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pû nous enflammer,
Sa préfence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laiffer furprendre,
On fouffre à réfifter, on fouffre à s'en défendre ;
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
Le victoire eft pénible, & le combat honteux.

Corneille, *Polyeuct. act.* II. *fc.* IV.

L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coeffure:
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier. Les Jeux, les Ris, la Danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri:
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle;
Où donc est le jeune mari,
Que vous m'avez promis? dit-elle.

La Fontaine, Fables.

QUEL respect imaginaire
Pour les cendres d'un Epoux,
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux?
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée,
Qui le mit dans le tombeau;
Pensez-vous que l'hyménée
N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces sombres ténébres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartés funébres
Plus affreuses que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triste, & sans cesse immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards.

Voyez les Graces fidelles,
Malgré vous, suivre vos pas,

Et voltiger autour d'elles,
L'Amour qui vous tend les bras.
Voyez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit les yeux en larmes :
Pourquoi ces pleurs ſuperflus ?
Pourquoi ces cris, ces allarmes ?
Ton Epoux ne t'entend plus.

A ſa triſte deſtinée
C'eſt trop donner de regrets :
Par les larmes d'une année
Ses manes ſont ſatisfaits.
De la célébre Matrone,
Que l'Antiquité nous prone,
N'imitez point le dégoût ;
Ou pour l'amour de Petronne
Imitez-là juſqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
Des Veuves des premiers tems,
Nous fourniſſent peu d'exemples
D'Artemiſes de vingt ans.
Plus la douleur eſt illuſtre,
Et plus elle ſert de luſtre
A leur amoureux eſſor :
Andromaque en moins d'un luſtre
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'Hiſtoire vous a fait peur.
Didon mourut attachée
Au char d'un Amant trompeur.
Mais l'imprudente mortelle
N'eût à ſe plaindre que d'elle.
Ce fut ſa faute, en un mot.
A quoi ſongeoit cette Belle
De prendre un Amant dévot.

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui fuyant sa Ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des Dieux du Pergame
Ravit son pere à la flamme,
Tenant son fils par la main;
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin.

Rousseau, Ode à une Veuve.

VICTOIRE.

LA FRANCE PARLE A LA VICTOIRE.

AH, Victoire! pour fils n'ais-je que des soldats?
La gloire qui les couvre à moi même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste;
Ils ne vont au combat que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles,
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent,
L'Etat est florissant, mais les peuples gémissent,
Leurs membres déchamés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du Trône accable les sujets.
Voyez autour de moi que de tristes spectacles!
Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté,
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté.
Je me lasse de voir mes Villes désolées,
Mes habitans pillés, mes campagnes brulées,

Mon * Roi, que vous rendez le plus puissant des Rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits;
Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes;
De ce glorieux Trône où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son peuple abattu;
Et comme à tout moment la commune misere
Rappelle en son grand cœur les tendresses de pere,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés,
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

Corneille, Prologue de la Toison d'or.

VICTOIRES DE LOUIS XIV.

MAGNANIMES guerriers, dont les hautes merveilles,
Lasseroient tout l'effort des plus savantes veilles,
Bien que votre valeur étonne l'univers,
Qu'elle mette vos noms au dessus de mes vers,
Vos miracles pourtant ne sont point des miracles;
L'exemple de LOUIS vous leve tous obstacles:
Marchez dessus ses pas, fixez sur lui vos yeux,
Vous n'avez qu'à le voir, qu'à le suivre en tous lieux;
Qu'à laisser faire en vous l'ardeur qu'il vous inspire,
Pour vous faire admirer plus qu'on ne vous admire.
Cette ardeur qui des chefs passe aux moindres soldats,
Anime tous les cœurs, fait agir tous les bras;
Tout est beau, tout est doux, sous de si grands auspices;
La peine a ses plaisirs, la mort a ses délices;
Et de tant de travaux qu'il aime à partager,
On n'en voit que la gloire, & non pas le danger.
Il n'est pas de ces Rois qui loin du bruit des armes,
Sous des lambris dorés donnent ordre aux allarmes;
Et traçant en repos d'ambitieux projets,
Prodiguent à couvert le sang de leurs sujets.

* *Louis XIV.*

Il veut de sa main propre enfler sa renommée,
Voir de ses propres yeux l'état de son armée,
Se fait à tout son camp reconnoître à la voix,
Visite la tranchée, y fait suivre ses loix :
S'il faut des assiégés repousser les sorties,
S'il faut livrer assaut aux places investies,
Il montre à voir la mort, à la braver de près,
A mépriser par tout la grêle des mousquets ;
Et lui-même essuyant leur plus noire tempête,
Par ses propres périls achette sa conquête.
Tel le grand Saint LOUIS, la tige des Bourbons,
Lui-même du Soudan forçoit les bataillons,
Tel son ayeul Philippe acquit le nom d'Auguste,
Dans les fameux hasards d'une guerre aussi juste,
Avec le même front, avec la même ardeur,
Il terrassa d'Othon la superbe grandeur,
Couvrit devant ses yeux la Flandre de ruines,
Et du sang Allemand fit ruisseler Bovines.
Tel enfin, grand Monarque, aux campagnes d'Ivry,
Tel en mille autres lieux l'invincible HENRI,
De la Ligue obstinée enfonçant les cohortes,
Te conquit de sa main le sceptre que tu portes.
Vous ses premiers sujets qu'attache à son côté
La splendeur de la race ou de la dignité,
Vous dignes Commandans, & vous mains aguerries,
Troupes aux champs de Mars dès le berceau nourries,
Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand Roi,
Après avoir rangé tant de murs sous sa loi,
Descendre parmi vous de son char de victoire,
Pour vous donner à tous votre part à sa gloire.
De quels yeux vîtes-vous son auguste fierté,
Unir tant de tendresse à tant de majesté,
Honorer la valeur, estimer le service,
Aux belles actions rendre prompte justice,
Secourir les blessés, consoler les mourans,
Et pour vous applaudir passer dans tous vos rangs.

Corneille, Œuvr. divers.

VICTOIRE

VICTOIRE DE LOUIS XV.

CENT tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance & la flamme environne,
Comme un nuage épais, qui sur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
Dans un ordre effrayant trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées.
Le François dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle.
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquilles,
La molle volupté, le luxe de nos Villes,
Filent ces jours serains, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

. . . .

Le feu qui se déploie, & qui dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hyvers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien ne peut l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.

. . . .

Que les François sont grands quand leur Maître les guide!
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Ils l'aiment, ils vaincront, leur pere est avec eux;
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de sa fortune,

Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux.
Il marche, il est semblable à ce Maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeoit les tempêtes ;
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.
Sur un nuage épais, que des antres de l'Ourse,
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs de Valois descendent en courroux,
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage, rassemblez vos légions altiéres,
Bataves, revenez, défendez vos barriéres ;
Anglois, vous que la paix sembloit seule allarmer,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits, craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est dompté, l'Anglois est abattu,
Et la férocité le cede à la vertu,

Voltaire, Poëme de Fontenoy.

VIE.

SI du Dieu qui nous fit, l'éternelle Puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grace, il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.
Le tems est assez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille & qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végéter long-tems.

Voltaire, Disc. VI. de la nature de l'homme.

VIE TRANQUILLE.

TANTÔT, un livre en main errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries,

Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide.
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air,
Une table, au retour, propre & non magnifique,
Nous présente un repas agréable & rustique.
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde.

Despréaux, Epître à M. de Lamoignon.

O RIVAGES chéris! vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune,
Et dont le possesseur tranquille & glorieux
Ne rougit point de sa fortune.

Trop heureux qui du champ par ses peres laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques;
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses Dieux domestiques.

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime.

Jouissez en repos de ce bien fortuné.
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire:
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes,

La Ville est le séjour des profanes humains,
Les Dieux regnent dans les campagnes.

Rousseau, Odes.

VIEILLARD.

Un octogénaire plantoit,
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux enfans du voisinage,
Assurément il radotoit:
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous *recueillir!*
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir & les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? est-il aucun moment,
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arriéres-neveux me devront cet ombrage.
Hé bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.
J'en puis jouir demain & quelques jours encore.
Je peux enfin compter l'aurore,
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

La Fontaine, Fables.

VINCENNE.

Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincenne tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'État, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces Ministres, ces Grands qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple & tantôt leur amour.

Voltaire, Henri. ch. VI.

VISIR.

ACOMAT à OSMIN.

Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine.
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les siéges, les combats.
Il commande l'armée, & moi dans une Ville
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Visir ?
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir.
J'ai sû lui préparer des craintes & des veilles,
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

Racine, Bajaz. act. I. sc. I.

UNION.

Un vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parloit)

Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succede, & se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'avanture.
Tous perdirent leur tems, le faisceau résista,
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eût autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours :
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos peres :
Adieu. Promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès,
Leur amitié fût courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.

La Fontaine, Fables.

VŒUX.

O COMBIEN le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guére
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier.

Il ne se sert jamais d'Huissier.
Et qu'est-ce donc que le tonnerre ?
La Fontaine, Fable de Jupiter & le Passager.

PAR des vœux importuns nous fatiguons les Dieux ;
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.
Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux :
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens.
La Fontaine, Fables.

VOLUPTE'.

O DOUCE Volupté, sans qui dès notre enfance ;
Le vivre & le mourir nous deviendroient égaux ;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence !
Par toi tout se meut ici-bas :
C'est pour toi, c'est pour tes appas,
Que nous courons après la peine.
Il n'est Soldat ni Capitaine,
Ni Ministre d'Etat, ni Prince, ni Sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons, si pour fruit de nos veilles ;
Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servoit de prix dans les Jeux Olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
Pourquoi sont faits les dons de Flore,
Le Soleil couchant & l'Aurore,

Pomone & ses mets délicats,
Bacchus l'ame des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Meres des douces rêveries ?
Pourquoi tant de Beaux Arts qui tous sont tes enfans?
Mais pourquoi les Cloris aux appas triomphans?
Que pour maintenir ton commerce,
J'entens innocemment. Sur son propre désir,
Quelque rigueur que l'on exerce,
Encore y prend-on du plaisir.
Volupté, Volupté, qui fut jadis Maîtresse
Du plus bel esprit de la Gréce,
Ne me dédaigne pas, viens-t-en loger chez moi;
Tu n'y feras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville & la campagne; enfin tout: il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancholique.
Viens donc; & de ce bien, ô douce Volupté!
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siécle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

La Fontaine, Amours de Psiché.

USAGE
DE LA PEINTURE.

A De simples couleurs mon Art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame & de la vie:
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps:
J'évoque quand je veux les absens & les morts.
Je transporte les cieux aux confins de la terre:
Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon Art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystéres profonds des enfers & des cieux,

Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en fais représenter les images brillantes :
Mon Art s'étend sur-tout ; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois & les cités,
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages.
Et les malheurs de Troie ont plû dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme. On y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces;
Jugez avec quels traits je fais peindre les Graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
Je console un Amant privé de ses amours.

La Fontaine, *Œuvr. diverf. tom.* I.

USAGE
DE LA POESIE.

Mes mains ont fait des ouvrages,
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner ;
Le Tems a beau les combattre,
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.

Sans moi tant d'œuvres fameux
Ignorés de nos neveux,
Périroient sous la poussiére.
Au Parnasse seulement
On emploie une matiére
Qui dure éternellement.

La Fontaine, *Œuvr. diverf. tom.* I.

USURPATEUR.

Phocas à Crispe.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sent qu'un amas d'amertumes cachées,
Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Sur-tout qui comme moi d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance.
Qui de simple soldat à l'Empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis & conservé.
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes;
Et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur.
J'en ai semé beaucoup; & depuis quatre lustres
Mon Trône n'est fondé que sur des morts illustres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vû de plus digne que moi.

Corneille, Héracl. act. 1. sc. 1.

Polifonte à Érox.

Entre le Trône & moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Merope attend Egiste; & le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparoît, peut se tourner vers lui.
En vain quand j'immolai son pere & ses deux freres;
De ce Trône sanglant je m'ouvris les barriéres;
En vain dans ce Palais où la sédition
Remplissoit tout d'horreur & de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre,

Couvrir mes attentats du ſecret de ſon ombre ;
En vain du ſang des Rois, dont je fus l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont crû le défenſeur.
Nous touchons au moment où mon ſort ſe décide ;
S'il reſte un rejetton de la race d'Alcide,
Si ce fils tant pleuré dans Meſſene eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de ſang & de naiſſance,
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe,
Le ſouvenir du pere & cent Rois pour ayeux,
Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos Dieux,
Les cris, le déſeſpoir d'une mere éplorée
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée,
Egiſte eſt l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer,
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence,
Aux mains qui me ſervoient arracha ſon enfance.
Narbas depuis ce tems errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ſes courriers, ma juſte prévoyance,
De Merope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connois le ſort, il peut ſe démentir ;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir ;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance.

Voltaire, Mérop. act. I. ſc. IV.

VUIDE DES HONNEURS.

AMAN.

J'AI ſû de mes deſtins corriger l'injuſtice.
Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'Empire où je fus acheté.
Mes richeſſes, des Rois égalent l'opulence,
Environné d'enfans, ſoutiens de ma puiſſance,

Il ne manque à mon front que le Bandeau royal.
Cependant, des mortels aveuglement fatal !
De cet amas d'honneur la douceur passagére,
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légére.
Racine, Esth. act. II. sc. I.

VULGAIRE.

Le vulgaire stupide
Ne suit jamais que le plus mauvais guide :
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obscur qui le trompe toujours.
D'un œil confus il cherche, il dévelope
Quelques objets. Tournez le télescope,
Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.
Toute vertu qui veut être admirée,
De quelque vice est toujours bigarée :
Et quand par elle on songe à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, sans clinquant, sans affiche,
Le Saint tout nud se morfond dans sa niche :
On veut le voir paré de ses habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis :
Du peuple alors le zéle s'évertue.
Mais il lui faut décorer sa statue.
Rousseau, Epître V. à M. le Comte du Luc.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose & lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit par autrui.
La Fontaine, Fable de Démocrite, & les Abdéritains.

FIN.



Paul Grinke
21. 3. 1984
[VOLTAIRE]





